



Drakkar

Anthony Jauneaud
roman



Drakkar

Un roman de Anthony Jauneaud

À mes frères et sœurs.

1

Je lève les yeux vers les filles et je comprends qu'elles aussi y ont pensé ; qu'on y a tous pensé, moi, Charlotte, Paule et Damian ; qu'on y a tous pensé et qu'on espère que les autres y ont pensé.

On se trouve tous les quatre dans une pièce étroite avec le cercueil ouvert devant nous. Les gens du funérarium appellent cet endroit « Premiers Adieux », mais il s'agit en réalité d'un couloir aménagé pour permettre aux proches de se recueillir en privé. On y entre par une simple porte barrée d'une frise évoquant la mer. On se penche sur le disparu quelques instants avant de passer à la salle attenante, l'auditorium où sont prononcés les derniers mots, les derniers adieux, les dernières pensées, au choix. Une trentaine de chaises, bien ordonnées, nous attendent de l'autre côté. Dans une heure, il sera mis en terre.

On était arrivés avant tout le monde, séparément, et on était restés sur le parking, enfermés dans nos voitures respectives. Charlotte m'avait récupéré à la gare. Paule avait conduit son gros van abandonné par son ex. Je ne sais plus bien pour Damian.

Plus on s'approchait du funérarium, plus les distances s'étendaient, plus les lignes discontinues s'étiraient. Les derniers pas-salutations-embrassades étaient les plus difficiles. Et puis, petit à petit, le parking s'était rempli de véhicules et de visages maussades. Postés à l'entrée du bâtiment, on avait attendu sans dire un mot, sans fumer une seule clope, les yeux baissés sur nos chaussures. Les miennes avaient connu des jours meilleurs. Charlotte avait sorti ses petites bottines noires. Damian portait des mocassins foncés de très bon goût. Paule des sortes de sandalettes, achetées quelques heures plus tôt dans la panique et qui la faisaient souffrir. On la voyait alterner entre chaque pied pour profiter d'un moment de répit.

On a été les derniers à franchir le palier de la petite pièce. Tout le monde nous attendait dans l'auditorium. Face à nos mines déconfites, nos cernes et nos mouchoirs froissés, l'assistant du funérarium (un type pressé au visage trop symétrique) s'est excusé et nous a offert quelques minutes supplémentaires. Nous étions paralysés par l'incompréhension. Une phrase que mon père disait tout le temps et dont le concept même me paraissait idiot me revenait en boucle : « Au moins, il ne souffre plus. » Nicolas venait tout juste de mourir, à trois jours de ses trente ans. J'avais alors un an et une semaine de plus que lui. Cet écart insupportable, figé depuis 1986, va désormais s'élargir davantage chaque jour.

Je pince la manche de ma veste louée juste avant mon départ, sans trop savoir comment occuper mes mains. Je les pose sur le cercueil, sans vraiment m'y appuyer. Le bois verni semble froid, repoussant. Ou bien ce sont mes paumes moites ?

Nicolas n'était pas un héros, pas un homme hors du commun. Il n'avait pas trop bu ce soir-là. Il ne conduisait pas trop vite. Il n'avait pas perdu le contrôle de son véhicule. Il coupait toujours le gaz avant de partir. Il ne prenait jamais de drogue (dure). Il ne possédait aucune arme à feu. Ce jour-là, il n'avait pas emprunté de raccourci dangereux — un tunnel décrépi, un glacier en pleine fonte, un champ de mines bosnien, que sais-je ? Il avait vingt-neuf ans et il était simplement tombé dans la rue, comme ça, sans faire de bruit, en revenant du supermarché du coin. Sandwich thon mayonnaise sur le trottoir, canette d'Ice Tea à la pêche qui roule, tartelette à la framboise dans le caniveau, rupture d'anévrisme à trois jours de ses trente ans. Mort instantanée. Comme cette prof de latin, terrassée le dernier jour du premier trimestre de cinquième. Nicolas à ma gauche avait crié « Appelez le proviseur ! » et moi j'avais pensé « tant mieux pour elle, personne ne l'aimait. »

Voilà. Ça, c'était Nicolas ; le mec bien, le beau gosse au grand cœur, le type charmant et généreux. Sa mort n'avait pas eu à gommer tant de défauts que ça ; il était presque parfait. Aurai-je écrit la même chose il y a deux ans, sans doute que oui. Pas besoin de mentir, de se creuser le cerveau pour trouver une phrase à la fois honnête et positive. C'était Nicolas.

J'avais reçu un coup de fil au petit jour, je venais juste de me coucher. Je travaillais pour une boîte qui créait des « box », ces coffrets qui vous vendent des vacances dans le Jura, un cours d'initiation au judo à Charleroi ou une séance d'épilation en couple. Les fêtes approchaient et les journées de boulot débordaient sur les soirées qui débordaient sur les nuits. C'était Élise, la femme de Nico, au bout du fil. Sa voix de gerbille m'avait fait crisser des dents.

« Stan ? »

C'était grave. Élise ne m'appelait jamais au téléphone sauf pour « clarifier » un point (me pourrir) ou me reprocher quelque chose (me pourrir).

Je crois que la mort exige du courage aux autres. Il faut pouvoir téléphoner au petit matin, articuler, énoncer, ne pas s'éterniser sur les détails, aller droit au but, résumer sans se faire du mal. Un instant, je l'ai vue attablée dans sa cuisine face à un bol de thé très fort et très amer (comme elle). Je ne sais pas où elle avait pu trouver cette énergie.

(En y repensant, elle n'avait passé ce coup de fil qu'un peu plus de douze heures après l'accident de Nicolas, douze heures à l'hôpital sans doute, à régler des papiers, à gérer un cadavre. C'est peu en fait.)

« Qu'est-ce qu'il se passe, Élise ? »

Je savais déjà en réalité.

« Nicolas... »

J'imaginais les douleurs et les peines supplémentaires. Élise n'est pas du genre à se montrer blessée ou diminuée. Elle continuera à marcher à quatre-vingt-dix ans sans cane et

sans aide, allant faire elle-même ses courses, droite, stoïque. En deux minutes, elle m'avait expliqué la situation, souligné la gravité du moment, rappelé que je ne pouvais pas manquer ça, demandé de gérer le groupe d'amis et les hôtels et les trajets.

« Je sais que tu comprendras... Je n'ai pas forcément la tête à ça. »

J'ai acquiescé en silence (ce qui, avec le recul, paraît un peu con, je veux bien l'avouer).

Une semaine plus tard, nous sommes tous réunis autour de Nicolas. Malgré les kilos en trop, il présente bien dans le costume bleu nuit de son mariage, trois ans plus tôt. Il a l'air calme et reposé (faut dire, avec les yeux fermés...). Il ne ressemble plus vraiment à Nicolas, mais son visage me paraît brusquement flou, difficile à cerner, comme si mon cerveau a déjà vidé son cache et fait disparaître une partie superflue de ma mémoire. D'habitude, ça fait ça avec les ex qui s'évaporent instantanément alors que tu n'as rien demandé ; soudain, tu te sens incapable de te rappeler la couleur de leurs cheveux. Brunes, blondes ou chauves, qu'importe.

Je cherche à rassembler mes idées, à retrouver le fil de ma pensée. Je veux dire quelque chose à Charlotte, elle paraît aussi désesparée que moi. Je ne pleure plus depuis longtemps. Plus depuis le deuxième jour au moins.

Damian fixe Nicolas à la manière d'un enfant.

« Ce n'est pas lui.

— C'est lui, lance Charlotte.

— Non, ce n'est pas lui, regarde ses joues.

— C'est Nicolas.

— Ça pourrait être quelqu'un d'autre.

— C'est Nicolas, c'est son costume de marié, c'est sa femme de l'autre côté de la porte.

— Ça pourrait être un sosie.

— C'est lui, Damian.

— Un jumeau ? »

Charlotte soupire, le premier d'une longue série.

« Tu penses qu'Élise l'a habillé ? demande Paule.

— Non. Sans doute les types des pompes funèbres. »

Charlotte semble comme transie de froid. Quand elle parle, ses lèvres crispées bougent à peine.

« Il faut qu'on y aille. Ils nous attendent.

— Le mec a dit qu'on avait cinq minutes.

— Ça fait cinq minutes qu'on est là.

— Déjà ? s'étonne Damian. Ça passe vite. J'avais peur que ça dure des plombes. C'est mon premier enterrement.

— Moi aussi », glisse Paule, visiblement soulagée.

Ils se tournent vers moi. Depuis notre arrivée, je n'avais quasi pas ouvert la bouche. Ils savent que quelque chose se trame.

« Stan ? »

Je lève les yeux. C'est là que nos regards se croisent et que je comprends qu'elles y ont pensé. Moment de flottement avant que je ne formule l'idée qui plane dans la pièce :

« Il faut l'emmener. »

Même effet qu'une bombe artisanale qui explose. Les regards décrochent, prennent la fuite, évitent les clous et les vis. Il y a un fou rire en approche, nerveux, oui, un peu maladif, sans doute, mais un fou rire quand même. Chez nous, c'est comme un feu de forêt, faut couper les arbres faibles, élaguer les branches, creuser des tranchées et éviter de fixer les yeux. Je garde mon calme et je continue :

« Je suis sérieux.

— Non, Stan, tu n'es pas sérieux, commence Charlotte. Tu es épuisé. Tu es triste. Tu es à bout. Voilà ce que tu es. C'est normal. Naturel même. Mais on ne va pas l'emmener.

— Pourquoi pas ?

— Parce que... parce que... »

Charlotte a au moins dix bonnes raisons qu'elle peut citer, mais elle tourne autour du pot. On se jauge du regard. Je remarque enfin que le papier peint est d'une rare laideur : des colombes immaculées qui décollent, un rameau d'olivier dans le bec, laissant derrière elles des nœuds marins en grosses cordes blanches, visiblement trop lourdes pour voler. La métaphore est tirée par les cheveux, mais elle fonctionne. L'heure du duel avec Charlotte a sonné.

« Pour Élise.

— On emmerde Élise.

— Stan !

— Charlotte. »

Elle me fixe. Je la fixe. C'est la grande sœur (elle est plus jeune que moi). Je suis le casse-cou qui meurt en premier dans les films (sauf que je ne vis pas dans un film et que je ne suis pas un casse-cou).

« Tu n'es pas sérieux.

— Je ne suis jamais sérieux.

— Alors sois sérieux.

— Je ne veux pas être sérieux.

— Mais arrête de ne pas vouloir être sérieux, putain ! »

Je m'avance vers la porte qui mène à la grande salle. Derrière le bois, on peut entendre une petite musique douceâtre et quelques mots échangés à voix basse.

« Élise a dû choisir un de ces chanteurs italiens à la con. Il déteste ça. Il déteste ce costume. Et il aurait détesté ce papier peint. »

Tout le monde se retourne vers le mur. Approbation générale. Impossible de me contredire. C'est vrai que Nicolas l'aurait trouvé ignoble. Il était directeur artistique, passionné de tatouages de goulag, de vieilles gravures, de gros chiens, d'impression à l'ancienne, de joggings le samedi parce que quand même... Il aurait arraché toute la décoration et l'aurait jetée dans une benne en se frottant les mains (épaisses, carrées, chaudes) d'un air satisfait.

« Moi je dis, on part avec lui.

— Tu es en train de perdre les pédales, Stan. Tu délires. Personne ne va te suivre. »

Damian ne dit rien. Paule ne dit rien. Charlotte ne me lâche pas d'un atome.

« Je n'ai qu'un seul mot à dire...

— Non, Stan, non...

— Drakkar. »

L'atmosphère de la pièce change immédiatement. Les yeux se baissent sur Nicolas, vers son costume bleu nuit, vers son visage affaissé, vers ses joues trop rondes. Si c'est un sosie dans le cercueil, alors ils en ont trouvé un excellent, avec la mâchoire bien carrée, le nez un peu cassé, les sourcils épais et remontés qui lui donnent cet air d'éternel surpris. Il avait pris

quelques kilos ces derniers mois, mais il avait hérité de son père cette stature de rugbyman. Il y avait de l'Italien dans son sang par sa mère. Il est beau, brut, entier, animal. C'est un gros chien, un terre-neuve.

Je suis une belette.

Pour Charlotte, je penche plutôt sur un épaulard ou un truc du genre, une bestiole grave et sérieuse, avec les couleurs d'un panda, mais l'appétit d'un grand blanc.

Paule ouvre la bouche en premier :

« Très bien. On prend mon van ?

— Tu ne vas pas le suivre quand même ! »

Damian relance de dix :

« Je vais voir si la voie est libre. »

Charlotte lui lance un regard Hiroshima.

« Pas toi, Damian !

— Qu'est-ce que tu veux faire, Charlotte ? Le laisser partir ainsi ? Finir sous terre avec ce costume ? »

Et après s'être assuré qu'elle n'était pas sur le point de le gifler, Damian continua.

« De toute façon, ce n'est pas lui. C'est sûr. »

Je tente la diplomatie :

« Charlotte. Si tu ne veux pas qu'on continue, alors on arrête là la discussion. Je te le jure. Mais... Mais donne-moi une bonne raison. Une vraie, vraie de vraie bonne raison de ne pas offrir à Nicolas les funérailles qu'il mérite.

— Je... »

Je la coupe en murmurant :

« Drakkar. »

Il ne faut pas autre chose. Elle détourne les yeux.

« Drakkar.

— Bordel. OK ! »

Soupir ultime.

« Maintenant, il nous faut un plan. »

« Où exactement est garé ton van, Paule ? »

Elle me jette un regard en biais, comme une mauvaise élève prise sur le fait. Charlotte continue donc dans son rôle de professeur sévère.

« Stan n'en sait rien, Paule. Il est venu avec moi. Essaye plutôt de te souvenir là où tu as garé ton van.

— En sortant, sur le parking du supermarché.

— Il y a un supermarché ?

— De l'autre côté de la nationale. Je me suis arrêtée pour une pause pipi, puis j'ai pris un café et du coup pour ne pas être en retard, j'ai traversé et je suis arrivée à pieds.

— Et en avance.

— Je suis pas douée avec les heures. »

Charlotte pousse un long soupir.

« Entendu. Donc... Damian attire les types du funérarium vers l'accueil. Paule, tu ouvres la marche. Stan et moi, on porte Nicolas. Une fois dehors, on court. Très vite. Vers le van.

— Je ne vois pas pourquoi tu avais besoin d'un plan, Charlotte, tout va bien se passer. Tu paniques pour un rien.

— Tant qu'on n'est pas dans le van, il y a toutes les raisons de paniquer. Derrière cette porte y'a trente personnes qui ne partiront pas sans avoir vu le cercueil disparaître six pieds sous terre, hein ! Ils sont pas venus juste pour les amuse-gueules ».

Elle prend une énorme inspiration.

« Prêts ? »

Alors qu'il va ouvrir la porte, Damian se retourne et lève un doigt.

« On ne devrait pas synchroniser nos montres ?

— Quelles montres ? »

On regarde nos poignets nus. Déception générale. Damian soupire et tourne la poignée, délicatement, courbé comme un agent secret de dessin animé. Il jette un œil dehors et puis nous lance, avec un air de conspirateur sur la tronche :

« La voie est libre.

— Go. »

Damian s'élance hors de la pièce. On entend des voix qui s'approchent. Charlotte me fait signe de vérifier la porte derrière moi, celle qui mène à l'auditorium. J'attrape la poignée au moment même où quelqu'un se met à la faire tourner.

Un « Tiens, c'est fermé à clé ? » surpris s'élève. Je reconnaissais cette voix. L'oncle de Nicolas. Le genre de type qui nous faisait peur gamin et qui m'offre encore des cauchemars à trente piges. C'est ensuite à Élise de prendre la parole. Elle dit qu'elle va parler à quelqu'un du funérarium. Elle tape à la porte. L'oncle force un peu, pour voir. J'appuie tout mon corps contre le bois. Charlotte m'observe, les yeux écarquillés.

« Dernière chance. On peut encore tout arrêter. »

Je contemple cette possibilité. Damian revient à ce moment précis.

« Alors mauvaise nouvelle : le type de l'accueil est scotché au téléphone et ne va pas bouger. Bonne nouvelle : j'ai trouvé une autre sortie. »

Je lâche la porte et fais signe à Paule de me passer la chaise qui traîne dans le coin. Elle hésite avec la fougère en pot puis obtempère. Je glisse le siège sous la poignée, comme on voit dans les films (j'avais tenté une fois chez moi, ma mère avait fait irruption dans ma chambre sans le moindre problème).

« On doit filer maintenant. Ils sont en train de se douter de quelque chose... Charlotte, prends le côté droit. Un... deux... trois ! »

On soulève le cercueil. Je pousse un grognement de surprise en constatant qu'il pèse une tonne. Paule ouvre la porte devant nous et on avance pas à pas, pour ne pas attirer l'attention sur nous (et parce que le cercueil pèse littéralement une tonne). On espère passer pour des agents du funérarium et non des voleurs de cadavres. Au lieu de tourner sur la gauche vers l'accueil, on prend sur la droite, vers une porte réservée au personnel. Damian l'ouvre.

« Faut juste pas regarder autour. »

La grande ouverture au fond de la pièce évoque une aire de déchargement dans un entrepôt. Les corbillards font marche arrière, déposent leur cercueil et s'en vont. Il y a en d'ailleurs deux installé sur des tréteaux dans un coin. Fermés heureusement. Damian pousse la porte vers l'extérieur et une bourrasque de vent mouillé nous salue.

Il fait un temps de merde sur le parking quasiment désert du funérarium. Sur la droite, la nationale ; un peu plus loin, un échangeur qui d'ici ressemble à une grosse pièce montée composée de routes grises. Sur la gauche, deux corbillards bloquent la vue depuis l'entrée du bâtiment. Un type fume une clope, les yeux rivés sur son téléphone. On est à l'abri des regards.

Le supermarché est en réalité un centre commercial en faillite : seule l'enseigne d'un magasin reste allumée, les autres sont éteintes. À en juger par le parking quasi désert, il n'y a pas foule chez « NATRE & CUVERES ».

« On peut le poser un instant ? »

Charlotte hésite et puis voyant ma gueule rouge et mon cou gonflé, accepte. On se frotte les mains un instant pour les réchauffer. Sur la nationale, le feu passe au vert et les voitures se mettent lentement en branle. Personne n'était bien pressé dans le coin. Nous traversons. Aucun conducteur ne semble plus décontenancé que ça par quatre personnes en train de porter un cercueil. Encore un point pour la Moselle.

« Allez. »

Charlotte attrape une poignée.

« Damian ? Tu m'aides un instant ? »

Il se glisse devant moi et soulève le cercueil. Paule prend la tête de notre escouade face aux éléments déchaînés (pluie fine, vent presque nul, une nationale à traverser — FUBAR).

Je ne peux m'empêcher de penser à Élise. Avait-elle prévu un discours ? Quelles photos avait-elle mises dans le « PowerPoint d'adieu » ? Impossible de ne pas la revoir lors de notre première rencontre chez Damian, son chemisier blanc bientôt taché d'un délicieux romazava malgache. Il y avait aussi cette discussion le soir de leur mariage, où ma langue chargée d'alcools avait débité des âneries jusqu'à ce qu'elle me recadre. Les mains sur les hanches, sa belle robe remontée à cause de la pluie (un véritable déluge), elle n'avait jamais paru plus terrifiante. Une icône du mal.

2

« Tu crois vraiment que les hommes et les femmes peuvent être amis sans coucher ensemble ? (J'avais levé les yeux au ciel avant de répondre...) »

— Nous en sommes la preuve vivante : Nicolas, Paule, Charlotte, Damian et moi nous nous connaissons depuis des siècles et nous n'avons jamais couché les uns avec les autres (faux, mais j'avais soit trop bu, soit pas assez pour lui dire la vérité). J'irais même plus loin, Élise, deux hommes ou deux femmes peuvent être amis sans baiser. Et même, un homme et un chien. »

Le dégoût dans ses yeux.

« Tu es tellement vulgaire, Stanley.

— Stan. Je préfère Stan. Stanley, ça fait australien en vacances. Et puis, je ne suis pas vulgaire, je dis les choses comme elles sont. Oui, bon, parfois c'est un peu brut. Brut de pomme. C'est la Bretagne ça. Les pommes. »

Le petit tressautement au coin de sa bouche aurait pu alimenter un pâté de maisons pendant une ou deux semaines.

Sur la côte sauvage, lorsqu'il nous avait parlé d'elle pour la première fois, Nicolas avait dit « c'est une chouette fille. » À cause de ce souvenir, je trébuche sur le terre-plein de la nationale, avec un mélange de début de fou rire et de cri de douleur. Le cercueil s'enfonce un chouïa dans la terre meuble et écrase trois pauvres plantes mort-nées. L'instant suivant, Damian et Charlotte se cassent la gueule à leur tour. Protestation générale.

La municipalité avait peut-être eu l'envie de planter des arbres entre les deux voies et puis s'était probablement résignée à mettre de l'herbe jaune et quelques pissenlits (coupe budgétaire ? jardinier déprimé ?).

« Merde, Stan ! Concentre-toi ! »

Paule se redresse d'un coup et pousse un cri en regardant derrière nous.

« Merde. Merde, merde, merde, merde. »

On se retourne vers le funérarium. Une masse grouillante de proches marche vers nous à toute allure. Je reconnais Élise au loin. Le tonton flippant de Nicolas. Sa mère. Son père. Une vieille femme en fauteuil roulant. Dans ma tête, une musique de cirque se déclenche.

« Pas de temps à perdre ! » hurle Charlotte en reprenant le cercueil. Elle le tire sur cinq mètres avec Damian avant que je ne remette la main sur la poignée. Quelques voitures commencent à s'arrêter, à klaxonner. La situation dégénère. On zigzague entre deux véhicules pour atteindre le parking du supermarché. Le feu rouge bloque la circulation. Je me retourne, hors d'haleine, et j'aperçois quelques personnes en train de traverser. Ils beuglent, les bras levés. Une bande de singes. Des primates. Charlton Heston ne doit pas être bien loin. Statue de la Liberté à moitié enfouie dans le terreau mosellan.

Nous arrivons enfin au van. Paule plonge ses mains dans les poches de son tailleur. Rien. Elle fouille son sac. Rien. Damian se met à hululer. Charlotte hurle sur sa meilleure amie.

« Tu pouvais pas sortir les clés au funérarium putain ?! Il fallait que tu attendes la dernière minute, hein ?

— J'ai eu peur de les faire tomber ! Je suis pas douée avec les clés ! »

Je sens une goutte glisser le long de mon dos et se loger dans cette petite poche de poils juste avant la raie des fesses. Mon corps n'est qu'un sac d'os creux. Ma tête tourne. Mes mains moites tremblent. Je suis à deux doigts de vomir.

« C'est bon ! »

Paule brandit les clés au-dessus de sa tête puis les plonge vers la serrure, la rate, raye d'un geste ample la carrosserie du van dans un crissement ultrasonique. Dans la panique, les clés lui échappent et glissent sous le véhicule.

« Ah ouais, t'es vraiment pas douée avec les clés.

— Ils arrivent, hurle Damian. Ils traversent la seconde route. »

Le feu passe au vert pour le trafic. Des voitures filent. Certaines s'arrêtent. L'orchestre des klaxons mosellans s'échauffe. Une douzaine de personnes rejoignent maintenant le terre-plein. Les pissenlits sont piétinés. Damian continue à hululer.

Charlotte le gifle et insulte notre amie :

« Paule, il te reste dix secondes pour ouvrir le coffre, sinon on est mort. »

Elle appuie sur le dernier mot comme sur un buzzer de jeu télévisé. Elle est comme ça, Charlotte : nerveuse, grave, mortelle. Un épaulard, je vous dis.

Le coffre s'ouvre enfin. On y enfonce le cercueil, défonçant à moitié la banquette arrière. Il se coince sur quelque chose qui couine et soudain un chien se jette sur moi. Le temps de hurler, je le repousse vers l'intérieur du van.

« Cosette ! Au pied ! Vilaine ! Vilaine ! »

C'est la chienne de Paule. Enfin la chienne de l'ex de Paule. Tout en évitant que le clébard ne se sauve, on claque bien fort le hayon arrière. Charlotte se propulse derrière le volant et tourne la clé dans le contact. Cosette aboie de toutes ses forces dans les bras de Paule.

À la première tentative, tous les passagers se trouvent à bord.

À la deuxième, toutes les ceintures s'attachent.

À la troisième, le chien attrape la main de Nicolas et la tire vers elle comme un vulgaire jouet en plastique. C'est le fox-terrier le plus hargneux de la Terre.

« Paule, le chien ça va pas être possible. »

Quatrième tentative de démarrage. Dans le rétroviseur central, nous lisons clairement la colère sur le visage de l'oncle. Il longe le flanc gauche du véhicule. Et c'est reparti pour des mois de cauchemars... Paule se retourne vers le fox-terrier :

« Lâche ! Lâche ça ! »

Cinquième essai. Je presse les loquets de sécurité au moment où le poing de l'oncle frappe la carrosserie. Cri de panique dans le van.

« Qu'est-ce que vous foutez, bordel ! Sortez de là ! »

(Je n'avais jamais vu autant de rage et de désespoir dans les yeux de quelqu'un)

Sixième tentative de démarrage. Le vieux van s'ébranle enfin. Charlotte braque le volant. Les pneus crissent. Damian percute la vitre arrière à très grande vitesse. Cosette lâche finalement la main de Nicolas. Le visage de l'oncle de Nicolas s'écrase un bref instant sur la fenêtre. Quasi sûr d'entendre : « Diantre ! » La seconde d'après, nous roulons enfin. Pas assez vite, mais on roule. On se retourne : des mains tentent d'attraper le van par tous les moyens, de le ralentir, de le retenir. L'antenne radio se plie, mais ne rompt pas. Soudain, Élise surgit à côté de nous. Une indescriptible lueur brille dans ses yeux.

(Je n'avais jamais vu autant de rage et de désespoir dans les yeux de quelqu'un)

Charlotte passe la seconde. Les gens derrière nous rétrécissent comme sous l'action d'un rayon de film de science-fiction. Un cousin en fauteuil roulant nous suit encore quelques secondes et malgré son impressionnante cadence, on le distancie. Le van quitte le parking du supermarché en trombe. Charlotte grille un feu rouge et puis, sur le rond-point, sans prévenir personne, arrête le char. Elle mitraille Paule :

« Sors le chien.

— Mais Wilfried...

— On l'emmerde, Wilfried. S'il t'aimait tant que ça, il ne t'aurait pas laissé avec un chien aussi con sur les bras. »

Paule attrape le collier du chien et tire l'animal vers elle. Elle plonge son regard dans les yeux sans vie du fox-terrier et s'excuse :

« Cosette... Je suis sûre que tu peux comprendre... Quelqu'un s'occupera de toi. Quelqu'un qui t'aime vraiment. »

Charlotte ouvre la portière passagère pour Paule et lui lance un coup d'œil Nagasaki. Paule ne moufte pas et dépose le chien sur le trottoir. On redémarre. Pas besoin de se retourner pour entendre Cosette hurler à la mort. Autour d'elle, quelques proches de Nicolas arrivent au trot. Tailleurs défaites, vestes déchirées, ourlets de pantalons explosés, ils ne sont pas beaux à voir. Élise nous lance une de ses chaussures.

3

« Il y a quand même une chose que je ne comprends pas... C'est pourquoi ils ont appelé cette aire d'autoroute " Petite Venise ". »

Charlotte va et vient à quelques mètres de la table de pique-nique où on s'était arrêté. Elle continue sa petite sortie, sans même sourciller, comme si nous étions un public venu l'acclamer. Ses bottines vernies frottent le gravillon, probablement foutues.

« Il n'y a ni canal ni eau. Ni même des pigeons. Même pas un satané pigeon ! Enfin je sais pas, ça n'a aucun sens. »

Elle est belle, Charlotte. Elle possède un visage « Bonne Maman », le genre à qui on fait immédiatement confiance sans la moindre retenue. Elle renvoie quelque chose de professoral, de très 1900, Troisième République. Elle a toujours été la plus sérieuse, la plus vieille, la plus chef. Dans notre groupe, on trouve trois chefs et cinq suiveurs ; Paule et Damian sont plutôt du genre à obéir, à abonder dans notre sens. Ils sont plus calmes, plus calculateurs aussi. Quoiqu'avec le temps, les caractères s'étaient modifiés. Damian a perfectionné son art de la vanne sarcastique bien sentie. Quant à Paule, elle a pris ces dernières années un chemin totalement opposé, en direction du soleil avec sur le dos une petite paire d'ailes en cire trop mignonnes. Chaque type qu'elle ramenait dans le groupe semblait sorti d'un livre de Freud (je dis ça, j'en ai jamais lu) ou d'une sitcom américaine. Quand ils n'étaient pas dangereux, on pouvait les résumer par un seul mot : « bête ». Parfois, la chance lui souriait et elle nous présentait un mec a priori sympa et intelligent, qui se révélait plus tard en pervers narcissique manipulateur bipolaire jaloux rayez la mention inutile (on tient au singulier). Alignés devant un mur blanc strié de lignes noires régulières, on aurait pu se trouver face à une super équipe de méchants à la Batman, chacun avec son défaut majeur, son obsession. Le Général Mao (pour nous avoir forcé, lors d'un dîner inoubliable, à reconnaître que le Tibet avait toujours appartenu à la Chine). Cupidon (pour avoir pourchassé Paule à travers une forêt avec un arc et des flèches). Le Crapaud (qui forçait Paule à se recouvrir de crème hydratante parce qu'il détestait sa peau sèche). Le Pélican (pour son goitre et ses manières odieuses, il avait aussi caché qu'il était marié avec deux enfants et ne l'a révélé qu'après un baby-sitting par Paule elle-même). La liste continue, s'étale sur plusieurs pages. À chaque fois, on voyait le type rentrer dans le bar ou dans le restaurant, Paule à ses côtés et sur les dix, quinze, vingt mètres qui les séparaient de notre table, on commençait à dresser la liste des défauts, des problèmes, des dangers. Progressivement, on avait arrêté de la reprendre, de l'avertir, de l'alerter. Déjà parce qu'on ne voulait pas ruiner une potentielle relation ; ensuite parce qu'elle n'écoutait plus vraiment. Et au fond, c'était son droit, non ? Elle était libre.

Charlotte continue à tourner et à occuper l'espace sonore, une cigarette à la main. Elle ne fumait jamais, sauf, à en croire la scène, quand elle volait un corps. Je n'ai qu'une envie : m'ouvrir aux autres, leur dire ce que j'avais sur le cœur. Parler de l'enterrement. Et puis surtout parler de la prof de latin. Là, cette prof de latin ! Mais enfin ! Les deux évènements étaient si proches, comme liés, que je devais dire quelque chose. Peut-être ce n'était pas une coïncidence. Peut-être que la Mort nous pourchassait comme dans *Destination Finale*, sauf que bon, nos décès ne paraissent pas bien impressionnants.

Je ne dis rien, bien évidemment. Je reste silencieux face au monologue de Charlotte. Elle passe ses nerfs sur quelque chose et ce n'est pas nous pour une fois, alors on serre les dents et on laisse passer. C'est rare de la voir comme ça. Elle se gratte le genou d'un geste balourd, comme un primate qui mange les poux de son petit. Elle me lance un regard et tire sur sa clope comme si demain n'existe pas.

« Suite du programme ? »

Tout le monde se tourne vers moi.

« C'est toi le chef de gang.

— Je ne suis pas chef de gang.

— Si, si.

— Attendez, y'a pas eu de vote, pas eu de débat, là. C'est pas du jeu.

— Tu as dit le mot magique.

— Quel mot magique ?

— Drakkar. »

Damian l'a prononcé avec ce qu'il fallait de tristesse dans la voix pour vous faire fondre le cœur. Obligé de capituler.

« D'accord, d'accord ! »

Je me lève. La table de pique-nique a connu des jours meilleurs. Ou peut-être allait-elle connaître des jours meilleurs ? J'ai envie d'imaginer un couple, ici, un soir d'été, seul sur cette aire d'autoroute, en train de découvrir les joies des chips glissées dans le sandwich Sodebo au...

« Stan ! Arrête de contempler cette saloperie de table et dis-nous la suite du plan.

— Alors c'est simple. Très simple. Hyper simple même. On roule jusqu'à la mer.

— La mer ?

- Si on veut organiser un enterrement viking, il nous faut de l'eau et un bateau.
- Et un casque avec des cornes, commence Damian.
- Tu savais que pas du tout en fait, ils n'avaient pas de cornes... »

Charlotte nous coupe immédiatement en sifflant avec deux doigts dans la bouche.

« Concentre-toi, Stan.

— OK, OK... Le plan ? Le plan... On file vers la Bretagne. On va à Saint-Pierre. On trouve un bateau. Et le tour est joué. »

Je garde les bras en l'air quelques instants en espérant quelque chose. Difficile de savoir quoi. Ils me regardent quelques secondes avant de hocher la tête dans toutes les directions. Les questions et les commentaires fusent.

« On trouvera où un bateau ?

- C'est loin quand même. Y'a quoi ? Huit heures de route ?
- Est-ce qu'une barque pourra faire l'affaire ?
- Faudra éviter les péages. »

Je tape dans mes mains pour retrouver un semblant de calme.

« Mes amis. Mes chers amis. »

Je commence alors ma fameuse imitation de Valéry Giscard d'Estaing, celle qui m'a rendu si célèbre après le cours d'histoire-géo au collège, n'en déplaise à madame Pasquier.

« Je vous entends. Je vous comprends. Ne paniquez pas. Vous n'avez pas le monopole du stress. J'ai un cœur qui bat, comme le vôtre... Et il me dit que c'est la chose à faire. (Là, je laisse tomber l'accent) La seule chose à faire. On aura le temps d'éclaircir le plan à mesure qu'on s'approche de la Bretagne. Tout ça... On est en train de le faire pour Nico. »

Nous nous retournons en même temps en direction du van. Il flotte dans l'air un optimisme léger et pétillant. Je reprends mon discours, tel un général de film avant la bataille.

« Il n'y a aucune raison de stresser. Très bonne idée Paule : évitons les péages, concentrons-nous sur les petites routes. Il doit y avoir... quoi ? Six cents... Sept cents bornes jusqu'à Saint-Pierre.

- Au moins neuf cents, Stan.
- Ah. »

Charlotte sort son téléphone portable. J'ai dû éteindre le mien qui n'arrêtait pas de sonner. Le visage d'Élise était apparu sur l'écran dix fois. Dix fois ce même visage sévère. Photo prise à l'improviste lorsque nous visitions Madrid tous les trois. Je me demande si ce n'était pas juste avant le fameux « accident de l'encre de seiche » où j'avais réussi à tacher sa chemise blanche en mordant à pleines dents dans des tapas... Chemise blanche que j'avais dû porter au pressing dès notre retour en France. Chemise blanche maintes et maintes fois remise sur le tapis. Les occasions ne manquaient pas. Meilleure manière de décrire Élise : « Cette femme porte encore une chemise tachée d'encre de seiche jamais vraiment partie juste pour emmerder le meilleur ami de son mari mort. »

(Je n'ai pas que des histoires de chemises tachées avec Élise)

Charlotte vérifie rapidement la route grâce à une application et le verdict tombe :

« On en a pour dix heures. Je propose qu'on roule d'une traite vers notre destination. Le plus tôt sera le mieux. On se relayera.

— Sauf Stan.

— Pourquoi pas moi ?

— Parce que tu as acheté ton permis, abruti.

— Je vous ai déjà dit que non. »

Elle lance au groupe un regard sans équivoque. Je lève les mains en signe d'abandon.

« OK, OK. »

Charlotte reprend son rôle de maîtresse d'école :

« Bon... Le plus important désormais c'est de ne pas se faire pincer. Si seulement on pouvait changer les plaques.

— Wow, du calme double zéro sept, coupe Paule. Personne ne va nous poursuivre et nous arrêter. On n'est pas aux USA. Il n'y aura ni hélicoptère, ni flic armé, ni exécution sommaire.

— Parle pour toi, » fait remarquer Damian.

Obligé de concéder un point à Damian.

« Je veux juste que ça se passe bien et qu'on offre à Nico l'enterrement qu'il désirait. On veut tous que ça soit comme il faut et ça veut dire ne pas se faire pincer à dix mètres de la plage par des flics du G.I.G.N. »

Je commence à faire les cent pas. Le croustillant des gravillons sous mes chaussures se transforme en énergie à chaque nouveau crissement. Difficile de se concentrer. Difficile d'avoir les idées claires. Je parle sans réfléchir (ni la première ni la dernière fois du voyage).

« On fait ça pour lui. On fait ça pour Nico. »

Cris de joie sur la table de pique-nique.

« Allez ! Tout le monde en route ! »

Tout le monde se lève et se met en marche vers le van. Petit choc en apercevant le cercueil depuis le bord de la route. De l'extérieur, on aurait dit que le conducteur avait glissé dans son coffre un vieux frigo recouvert d'un contreplaqué en faux bois. Le genre de vieil électroménager que l'on trouve dans le garage de ses grands-parents ou dans leur vieille maison de l'île de Ré. Pourtant, en s'approchant, plus le moindre doute, il s'agissait d'un cercueil ouvert avec un cadavre à l'intérieur.

Un éclair de génie frappe Damian :

« On aurait dû prendre le couvercle.

— J'suis pas sûre que "couvercle" soit le terme exact, avance Paule.

— Alors c'est quoi ? »

Silence. Tout le monde cherche. Je me racle la gorge et prends la parole :

« Je propose qu'on... »

Tout le monde se tourne vers moi. J'étais devenu Jésus Christ.

« Du calme. Je propose juste qu'on se débarrasse du cercueil.

— J'ai des couvertures à l'arrière, commence Paule. Pour le chien. »

Et puis elle se ravise.

« Enfin le chien ne les a pas utilisées, mais elles sont encore là. Propres.

— De toute façon, Nico n'est plus allergique. »

Paule ouvre le coffre. Avec les autres, on tire le cercueil vers nous. Il tombe brusquement sur le sol. Les grosses poignées claquent sur le bois.

« C'est solide ces trucs quand même. »

Je prends les devants et je tire Nicolas vers moi en le saisissant par les épaules. Il vient, sans résistance, rigide, presque comme un mannequin.

C'est lourd un mort en fait.

C'est une drôle d'expérience (que je ne souhaite jamais reproduire) que de porter un corps. Surtout quand il s'agit de Nicolas. Ça rappelle des jeux, des soirées, des moments. Je le revois bourré, endormi sur le canapé du sous-sol chez mes parents, en train de se vomir dessus tout en rêvant à on ne sait quelle meuf. Je me revois avec Damian en train de le traîner jusqu'à la douche. Le mec qui ne s'est pas réveillé lorsqu'on l'a arrosé. Moi j'étais déjà du genre modèle réduit, alors je ne buvais pas trop, tandis que lui se prenait pour le roi du whisky coca et ça finissait généralement par une bagarre, une belle gerbe, une chanson torse nu sur la plage, ou les trois en même temps. Été comme hiver. Les rochers de la côte sauvage nous servaient de toilettes pour les litres de bière. Des crabes nous regardaient. Nicolas et moi on se chamaillait... je ne sais plus ce qu'on se disait... On déclamait des poèmes à la con face à la mer, un rire toujours coincé au fond de la gorge. Il y avait une couleur incroyable sur l'horizon et on avait passé plus d'une soirée à trouver le nom exact. Indigo.

Paule et Damian poussent le cercueil dans un ravin en contrebas de l'aire d'autoroute. Il y a un demi-centimètre d'eau boueuse, quelques touffes d'herbe immergées, un drôle d'insecte aux longues pattes. « La petite Venise ». Ça gargouille un instant, des bulles remontent à la surface et puis on a l'impression que le cercueil se trouve là depuis toujours, accessoire finalement bien banal d'aire d'autoroute.

On roule Nico dans une grosse couverture en laine qui pique et tire sur cette cette couleur indissociable des années 70, un orange dégueulasse et heureusement oublié depuis.

Charlotte se met à ricaner. Elle possède ce petit rire sous cape qui donne envie de comprendre pourquoi ce qui l'amuse. Elle grimpe dans la voiture, s'installe au volant et se met à siffloter un air que nous reconnaissions vaguement.

« C'est quoi ça déjà ?

- “Les chiens aboient, la caravane passe”... Vous vous souvenez ?
- C'est... ! Oui ! La pub anti-allergie !
- Ouais. On adorait la chanter à Nico quand il éternuait.
- Ça le rendait fou.
- Il riait et toussait tellement en même temps que ça lui faisait terriblement mal. »

Son nez rougit par les mouchages successifs.

Un éclat de rire nous frappe tous en même temps. On doit avoir l'air malin, en train de se taper les cuisses et de se tenir les côtes sur cette aire d'autoroute abandonnée. « La petite Venise » ne paye pas de mine, même avec un corps dans le coffre.

Charlotte attache sa ceinture, tourne le contact. Le moteur ronronne quelques secondes, mais le van ne bouge pas. Charlotte pleure je crois. Paule se penche vers elle et lui pose une main sur l'épaule. Charlotte lâche une phrase toute bête, toute simple :

« Il me manque, c'est tout. »

On pense tous la même chose.

Indigo.

Le van quitte avec précaution l'aire d'autoroute et après quelques kilomètres sans histoire, on s'enfonce dans quelque chose qui ressemble à un petit embouteillage. À côté de nous, les conducteurs tirent la gueule, se mouchent, se frottent les mains. Partout, il faut froid et moche. Tout le monde a l'air de sortir d'un film autrichien. Je trouve que mettre de la musique était une bonne idée, alors je me penche à travers l'habitacle vers la radio et je l'allume. Derrière, à côté de moi, Paule sanglote encore un peu. Les mots RIRES & CHANSONS défilent sur l'écran LCD avec une insoutenable insolence. Avant même que la première note ne soit jouée, je coupe le son et reprend ma place, en silence, les mains sur les genoux.

Longtemps, je cherche une phrase forte à prononcer. Il faut que j'endosse le rôle de chef de la tribu, que je trouve les bons mots, la parole solide, l'image rassurante. Ma langue vient frotter mes dents, se glisse entre les interstices, ça y est, une idée surgit, elle me paraît parfaite :

« On est bien assis derrière. C'est très confortable. »

Paule saute sur l'occasion pour briser le silence.

« Oui, hein ? C'est fou ce van. Ricky m'a forcé à l'acheter, mais je ne regrette pas.

— Il va comment d'ailleurs ? » je demande, sans doute un peu trop vite pour que ça ne soit pas l'air louche.

Paule sourit.

« J'espère qu'il est mort. »

La discussion tombe lourdement du ciel, abattue en plein vol par une jeune femme qui n'a pas encore digéré la rupture. Réaction typique de ces dernières années où Paule oscillait constamment entre mal-être, dégoût, haine de soi, rejet total, assurance, narcissisme et conviction entière d'être la femme la plus géniale du monde. Elle donnait tout pour son art, même sa santé mentale.

Elle vivait de cours de dessins... et travaillait sur des sculptures en matière organique, généralement un mélange de terre glaise et de fumier qui se déformait sous l'action de la

chaleur intérieure naturelle. C'est très bizarre et ça sent fort, mais ça a le mérite d'être original.

Elle n'en vendait quasi jamais.

Charlotte hésite et puis elle change de file. On se trouve désormais en plein milieu de l'autoroute où l'on roule au pas. Je prends mon courage à deux mains et je relance un autre sujet, à la fois beaucoup plus universel et plus robuste.

« Personne n'a faim ? Je misais sur le buffet pour calmer ça, mais je pense que c'est un peu tard pour compter dessus. »

Ma voix meurt d'elle-même. Pas une âme charitable pour m'aider. Damian ouvre la boîte à gants, à la recherche de quelque chose (une barre de céréales ? des chewing-gums ?), mais abandonne très vite vu le bordel.

Une minute passe. Lourde. Étouffante. Derrière nous, une voiture lance des appels de phare comme si demain n'existant pas. Charlotte lève les yeux, et remet machinalement en place le rétroviseur.

« Qu'est-ce qu'il me veut celui-là ? »

Sur la banquette arrière, Damian et moi nous nous retournons. L'instant suivant, mon sang se fige :

« C'est la voiture d'Élise.

— Tu es sûr, Stan ?

— Plus que tout au monde. Cadeau de mariage. Je l'ai choisie avec Nico. »

La voiture passe sur la voie de gauche et accélère d'un coup bref jusqu'à coller son pare-chocs au véhicule devant elle.

Élise, qui se trouve du côté passager, baisse sa vitre et signale à Charlotte de faire la même chose. Damian s'égosille :

« N'ouvre pas ta fenêtre !

— Qu'est-ce que tu veux qu'il se passe ? Qu'elle sorte une kalach et qu'elle nous tire dessus ? »

Même si c'est totalement inutile, Charlotte appuie sur l'accélérateur et le van prend quelques mètres d'avance sur la Renault vert pomme d'Élise. C'est un beau modèle. Nico avait choisi le bon compromis entre la citadine maline et la familiale encombrante. Cadeau de mariage.

« On s'est rencontré à cause de ça, je voulais marquer le coup. »

Cette phrase se trouvait être la réponse classique à une question banale : « Comment vous vous êtes rencontrés ? » Oh, une histoire hilarante qui aurait pu animer tous les repas de famille pour les soixante prochaines années si Nicolas ne s'était pas écroulé en pleine rue la semaine dernière... Il voulait sauver la planète, s'était inscrit sur un site de covoiturage et avait pris comme cliente une femme légèrement plus âgée que lui, mais charmante. Elle avait eu un accident de la route deux jours avant. Elle devait aller à Nantes. Il roulait vers la presqu'île.

La rencontre simple, efficace, un peu bête. Trois ans plus tard, cette jolie jeune femme, après un habile changement de file, vient percuter notre pare-chocs.

« Mais enfin ! Elle est folle ! Elle va nous tuer ! Tous !

— Y'en a au moins un qui ne risque rien... »

Damian nous lance un regard de pitié.

« Désolé, c'était trop tentant.

— Elle était bien, commence Charlotte, hyper sérieuse. On a juste besoin de quelques heures pour assimiler tout ça. »

Elle jette un œil de chaque côté, espérant qu'un autre conducteur observe la scène. Tout le monde roule à quinze kilomètres à l'heure et la plupart ont le nez plongé dans leurs smartphones.

« Qui conduit ? »

Tout le monde se penche pour voir quelque chose à travers la vitre arrière.

« Je dirais l'oncle.

— Ou bien c'est le cousin, tu sais le mec que tu zieutais tout à l'heure. »

Obligé de me défendre.

« Je ne zieutais pas, il me terrifie. Je suis super mal à l'aise quand il traîne là. Toute sa famille me file des cauchemars. »

Nouveau coup de boutoir, plus violent encore.

« On doit trouver une solution ou elle va nous rouler dessus.

— Il y a une sortie dans cinq cents mètres. Je vais tenter de la semer. »

On jette un œil vers Charlotte, interloqués.

« Quoi ?

— Non, rien...

— Mais quoi ?

— Juste... " semer ", ça fait tout de suite... Je sais pas moi... Mannix. »

Damian sauta sur l'occasion :

« J'adorais cette série ! Ça passait sur RTL9, non ? »

Tout en gardant les mains sur le volant, Charlotte pivote son corps vers nous L'Exorciste-style, hurlant à moitié :

« Mais vous croyez qu'on fait quoi depuis tout à l'heure les gars ? Un pique-nique ? On a volé le corps d'un homme sous les yeux de sa femme enceinte. En plein milieu du funérarium ! C'est pas un putain de jeu ! »

Silence de mort dans la voiture. Je pose ma main sur son épaule.

« Char... On n'était pas censé dire que...

— Ah oui, merde. »

Elle prend une large inspiration, relâche les épaules et embraye.

« Tant pis. Accrochez vos ceintures, les boloss. »

Elle donne un grand coup de volant. Le van quitte la voie centrale et se glisse entre deux véhicules sur la droite. On voit, quelques mètres plus loin, la fin de l'embouteillage avec ce mur magique où les voitures se remettent à rouler à une vitesse normale. La Renault, revenue à notre gauche, n'eut pas le temps de réagir au coup de volant suivant de Charlotte.

« Vaut mieux l'avoir sur le côté que derrière nous. »

Elle appuie sur le champignon, zigzague entre les deux files de droite avant de brutalement passer à gauche. C'est là que l'autoroute se scinde en deux. Coup brutal à droite. On gratte les panneaux en plastique vert. Sous nos pneus, les marquages au sol secouent l'habitacle. Pour ne pas finir dans le mur, Charlotte coupe la route d'un 4x4. Notre véhicule fonce, mais elle gère magnifiquement bien la bretelle courbée qui nous mène hors de danger...

« Glatiny ? »

Le panneau de début d'agglomération ne possède bien sûr pas de point d'interrogation. Le van frotte un peu sur le flanc droit. La force centripète nous propulse contre la fenêtre côté gauche. Une main me cache un instant la vue.

« Damian ! Pas le moment de jouer au plus malin.

— C'est pas moi. »

Nico. Il est à moitié sorti de sa couverture et se balade à l'arrière, pantins sans fils. Avec Damian, on le réinstalle au mieux.

« On aurait dû l'attacher avec une ceinture. »

Le véhicule tangue, change constamment de voie, freine pour mieux repartir, avec à chaque embrayage un bruit de métal froissé. Charlotte pile sec. On avance tous de cinq mètres vers l'avant.

« Merde. »

Devant nous : une trentaine de voitures réparties sur trois files pour passer un péage à la con avec trois quarts des guichets fermés. À la borne de gauche, un Suisse bloque le passage avec sa caravane. À celle de gauche, un homme paye avec des centimes. De là où l'on se trouve, on peut le voir secouer son porte-monnaie à la recherche d'une dernière pièce. Quelques impatients klaxonnent.

« Double merde. »

Charlotte ajuste son rétroviseur.

« Ils sont deux voitures derrière nous.

— Elle nous a déjà rattrapés ?

— Ouaip.

— Elle a fait un demi-tour sur l'autoroute ?

— On dirait bien que oui. »

Je lâche, sans même y penser :

« La folle. »

Il y a derrière nous le 4x4, puis une Citroën plus toute jeune et enfin la voiture d'Élise. Son vert pomme nous permet de ne pas la perdre de vue au milieu des véhicules.

« Prévenez-moi si quelqu'un sort de la caisse. Personne ne bouge tant que je n'ai pas donné un signal, lança Charlotte entre ses dents.

— C'est quoi le signal, dit Damian. »

Personne ne semble réagir.

« Je me disais...

— Ta gueule Damian. »

La file de gauche avança alors Charlotte force le passage d'un coup d'accélérateur brutal (coup magistral). Le conducteur semble agacé, mais la laisse passer. Entre Élise et nous : trois voitures. Trois petites voitures.

Dix secondes plus tard, notre file avance comme par magie. Damian, le visage rivé sur la fenêtre, ne quitte pas des yeux la Renault vert pomme.

« Pourquoi ils ne sortent pas ?

— Hein ?

— Ben ils devraient sortir nous péter la gueule... Pourquoi ils attendent comme ça ? »

Une seconde passe avant que Paule ne prenne la parole :

« Ils sont en train d'appeler la sécurité de l'autoroute.

— Comme dans Alerte Cobra ! C'était sur RTL9 ça aussi ? »

Charlotte sort son katana vocal.

« Damian. Pas. Maintenant. »

La file de droite se met en branle. Le 4x4 arrive à notre hauteur. Puis la vieille Citroën. Et après une demi-seconde de suspense, elle bouge encore de cinq mètres pour laisser la Renault se glisser à côté de nous. Nous tournons tous les quatre la tête vers Élise. Ils nous fixent. Un des proches de Nicolas glisse sa main derrière la portière comme pour attraper une arme à feu.

Plus personne ne respire.

« Ils vont sortir. Ils vont sortir... »

La portière d'Élise s'entrebâille très légèrement, mais se referme aussitôt.

Notre file se libère. Lentement. On fait six mètres.

La Renault revient à notre niveau presque immédiatement. Le regard du conducteur opère des allers-retours démentiels entre notre van et le péage.

Encore six mètres.

Elle glisse de trois.

Même chose pour nous aussi.

Charlotte klaxonne un bon coup et puis, prise d'un accès de fureur, accélère brutalement pour se retrouver devant le 4x4 de la file de droite qui n'a pas redémarré assez vite.

Il reste deux voitures devant nous.

« Qui paye ? »

Charlotte parle avec sa voix si caractéristique. Il ne s'agit pas d'une question, mais d'un ordre. « Les volontaires seront choisis. » Je farfouille dans la poche et je tends mon portefeuille.

Le van bondit vers l'avant. La Renault se glisse à notre gauche. Élise baisse sa fenêtre et nous hurle quelque chose dessus. La portière s'ouvre et un pied se pose sur le goudron. Soudain, comme si on l'avait installée sur des ressorts, la tête de Cosette apparaît. Elle nous mitraille d'abolements furieux.

« Oh la pauvre Cosette, » murmure Damian.

Ce fut enfin notre tour à la borne. Charlotte paye aussi vite que possible, ses doigts dansants sur le clavier. La machine semble hésiter un instant, NE PAS RETIRER VOTRE CARTE gravé sur l'écran pour toujours. Puis, finalement, elle crache un bout de papier et la carte bleue qui sont éjectés dans l'habitacle du van. Charlotte met pédale au plancher alors que la barrière se lève. Elle file droit devant elle, poursuivie par les Quatre Chevaliers de l'Apocalypse (Guerre, Famine, Sida et François Fillon) en personne. Paule, Damian et moi gardons les yeux rivés sur la fenêtre arrière. Aucune Renault vert pomme au loin.

« La voie est libre ? »

Le temps que je lâche un oui, Charlotte prend un virage sec à droite. La bretelle s'enfonce dans une forêt clairsemée avant de ressortir dans une avenue bordée de grands arbres. Au loin, les néons d'un hôtel nous attirent. Les feux tricolores sur la route passent tous au vert en même temps.

Nouveau coup d'accélérateur. Premier feu. Second feu. Troisième feu, passé à l'orange. Dix secondes, Charlotte emprunte la rampe d'accès du parking souterrain. Elle arrache le ticket que cette nouvelle machine lui offre et elle descend. Premier sous-sol. Deuxième. Au troisième, elle pile sec, fait marche arrière et se gare sans même l'ombre d'un doute entre deux voitures garées là. Ses doigts arrachent presque les clés du contact.

« On ne bouge pas ?

— On ne bouge pas.

— Mais... Mais elle ne nous trouvera jamais.

— Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

- Surtout si son mari se trouve dans le coffre.
- Damian, bordel, on a dit que c'était trop tôt. »

Une demi-heure plus tard, au même endroit, dans la même position, Charlotte lâche un discret, mais assuré :

« Go. »

En rentrant dans la petite chambre du Formule 1, je sens s'abattre sur moi une tonne de briques. Rouges, bien rectangulaires, cuites au soleil. Mon oreille droite siffle bizarrement. Ma molaire gauche me lance des éclairs de douleur.

Je desserre ma cravate et je retire péniblement ma veste de location et ma chemise blanche au col sale. Je ne m'y sens pas à l'aise, peut-être parce que je flotte à l'intérieur. Un fagot de paille ramené avec un gros nœud de tissu trop lâche. Dans le miroir qu'ils avaient installé au dos de la porte d'entrée, j'ai l'air d'être un enfant de huit ans qui avait volé le costume de son père. Je ne ressemble à rien. Je ne suis pas beaucoup de choses.

Je me laisse tomber sur le lit et je contemple le plafond une bonne heure. On était arrivé à la réception de l'hôtel les uns après les autres, faisant mine de ne pas nous connaître, nous évitant du regard. On a pris des chambres séparées, mais tous demandé la meilleure heure pour le réveil et le petit-déjeuner. Damian avait trouvé drôle d'expliquer à la concierge qu'il se trouvait là pour un enterrement. Elle lui a présenté ses condoléances avec un sérieux en béton armé. Damian avait l'air un peu con après coup. La réception avait quelque chose en commun avec le funérarium ; une histoire de peinture défraîchie peut-être ou bien les plantes vertes qui semblaient fausses, même si elles étaient parfaitement naturelles. Je suis arrivé juste après Damian, j'ai pris ma clé sans dire un mot, avec la boule au ventre. L'ascenseur, seul, fut un enfer.

Je pleure et j'enlève mes chaussures. Elles me font terriblement mal avec ces grosses semelles et ce bout pointu où les doigts de pieds se serrent et s'étouffent les uns les autres. Rien de bon ne peut survivre dans des chaussures pareilles. Demain, j'ouvrirais peut-être la fenêtre du van et je les jetterais par-dessus bord.

Une douche plus tard, les idées vaguement plus claires, j'allume la télévision et je zappe entre les chaînes sans même réfléchir. Je crois que je veux tomber sur nous. Les gros titres. La voix crispée du présentateur. Sa cravate bien serrée. Ses doigts qui se plient et se déplient, mécaniquement. Sous ses yeux : des poches. Dans ses narines, des tubes de chair qui descendent jusqu'à ses entrailles. Des caméras se braquent sur ses pupilles et dévoilent le reflet d'un capteur.

Je veux entendre ces dindons des chaînes infos, shootés au scoop, en train de raconter que quatre fous ont volé un corps lors d'un enterrement. Quelles photos diffuseront-ils ? J'espère secrètement avoir l'air relativement en bonne santé, pas trop névrosé, pas trop à bout de nerfs, pas trop les yeux exorbités, pas trop l'air d'un serial killer. Je veux que les gens se

disent : « Franchement, il a pas une tête à voler un cadavre, ils doivent se tromper » en repensant à ces vidéos YouTube, à ces discussions au café, à table, au boulot, « Ah oui ? Tu sais, les terroristes nous ressemblent maintenant » et ils jettent un œil vers leur voisine qui porte son écharpe sur la tête parce qu'il pleut dehors et quelque chose en eux se plie et se déplie.

(Tout se plie et se déplie en ce moment. Chaque page, chaque mot c'est comme tirer un fil de mon cerveau en passant par le nez.)

Rien pourtant.

Je pleure encore une fois. Je crois que j'en ai besoin, alors je laisse couler. La journée a été rude. Le voyage en train depuis Paris a été rude. S'endormir la veille au soir a été rude. Raccrocher le téléphone après le coup de fil d'Élise a été rude. Vivre a été rude.

(Comment font les gens ? Comment les adultes gèrent tout ça ? J'avais peur de paraître insensible et de passer pour un psychopathe. J'étais terrifié à l'idée de pleurer en public et de m'effondrer sur moi-même. Mais dès que je me suis retrouvé dans cette chambre sans personnalité, je me suis senti écrasé, compressé par l'air autour de moi.)

Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce mec incroyable qui est mort.

Je ne sais pas comment l'exprimer autrement qu'en chialant. Je croyais être arrivé au bout, j'estimais la source épuisée. Et puis s'est ressorti, ça a coulé en cascade, une vraie madeleine.

Pas de minibar dans la chambre (sinon j'aurais été bourré en moins de deux). Un seul petit lit fait au carré. Une salle de bains plutôt spacieuse si on acceptait sa forme ovoïde légèrement angoissante (j'aurais pu ressortir mes vieux cours de philo et expliquer que cet œuf évoquait bien sûr ma mère, donc forcément Élise, donc ma propre culpabilité. Il n'y avait rien de plus faux, mais ça aurait été amusant. Si j'avais persévétré à la fac, est-ce que j'aurais été un bon prof de philo ? Est-ce que j'aurais pu devenir quelque chose de mieux qu'un commercial dans une boîte de box ? Comment mes élèves m'auraient perçu ? Est-ce que j'aurais pu mourir d'une rupture d'anévrisme le jour de la rentrée ?)

J'ouvre la fenêtre pour laisser l'air glacé maquiller l'odeur de produits chimiques de la chambre. Le ciel est dégagé, mais on sent que l'humidité s'est cristallisée. Au loin, quelque part, le funérarium doit être en train de fermer boutique, de remballer les petits fours rassis, les tentures poussiéreuses, le disque avec la chanson choisie par Élise.

(Avec quel marqueur avait-elle écrit sur le boîtier du CD ? Un gros feutre noir ou bien l'un de ces stylos plus fins, qui forment toujours de belles boucles ? A-t-elle choisi la couleur instinctivement ou est-ce que sa main est restée en suspens au-dessus d'une trousse et elle disait non pas le rouge, pas le vert, plutôt le noir ?)

Pour éviter de pleurer une nouvelle fois, je siffle l'air de « les chiens aboient, la caravane passe » en repensant aux marketeux qui avaient trouvé géniale l'idée d'appeler un antihistaminique « Caravane ». Il fallait être sérieusement bouché. Un peu fou. Magicien peut-être. C'est ensuite le tour du thème de Mannix. Pendant une bonne heure, je compose mes propres variations Goldberg de cette mélodie vieille comme Breizh TV.

Je colle mon visage contre la vitre glacée et ça fait du bien. Mes joues chauffent drôlement. La chambre d'hôtel m'étouffe avec ces vapeurs troubles, cette tristesse précipitée, cette neige noire. Qu'est-ce que j'ai envie de monter sur ce bateau et d'y mettre le feu ! D'y rester aussi. De sentir les flammes me lécher les pieds. De ne plus pouvoir respirer. De s'effondrer sans un bruit. Comme cette image du moine qui brûle stoïquement quelque part en Asie.

Je me souviendrais toute ma vie du moment où Nicolas nous a parlé de l'enterrement viking. J'avais quinze ans, les autres un an de moins. Nous nous trouvions sur la digue de Saint-Pierre. La mer débordait de houle, mais personne ne semblait vouloir nous déloger. On fumait des clopes volées à ma mère en riant bêtement.

(Elle savait que je fumais. Je croyais qu'elle ne m'avait pas grillée. Elle ne savait pas que j'avais depuis longtemps compris qu'elle le faisait elle-même en cachette. Je croyais être un rebelle en lui soutirant une ou deux clopes pendant la nuit. Elle les récupérait dans mon pantalon en faisant la lessive. Mon père dans tout ça s'en foutait royalement.)

« J'aime quand la mer est comme ça. »

Nicolas aimait les ouvertures mystérieuses, obscures, pour lesquelles il fallait forcément poser une question (dans le meilleur des cas) ou bien revoir entièrement son système de pensée (ça arrivait avec lui).

« J'ai envie de mourir sur une mer comme ça.

— Tu aurais dû dire ça au conseiller d'orientation. »

Rires. Damian était déjà doué à l'époque. Peut-être était-il né comme ça.

« Je te parle pas de bosser sur la mer, Damian. On n'est pas des pécheurs dans ma famille. »

Et comme personne n'avait osé rebondir sur sa sortie, il a enchaîné avec :

« J'ai lu un truc magnifique hier soir. Vous savez comment se déroulait les cérémonies funéraires des Vikings ? »

On a continué à fumer sans rien dire. On attendait la révélation, l'épiphanie de Nicolas. Elle a tardé à venir, non sans une bonne taffe qu'il garda dans ses poumons le plus longtemps possible, par plaisir, sans doute, mais aussi pour travailler le suspense.

Fumée grise qu'il éjecte.

« Eh bien ! ils ne sont pas enterrés ! Une fois morts, ils voulaient qu'on les mette sur un bateau avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux : armes, or, boucliers... même leurs femmes. Alors, on lançait le bateau à la mer et on y foutait le feu à distance, depuis le rivage, avec un arc. »

Nouvelle taffe. Nouveau silence. Nouvelle expiration. Charlotte a levé les yeux au ciel, mais ne lui a pas coupé la parole. Il ne fallait pas l'interrompre quand il rêvait à voix haute.

« Vous pouvez imaginer cette vision ? Un bateau qui file vers l'horizon, sa voile en flammes, les cris déchirants de la femme... »

Charlotte s'est contenue pour ne rien dire et puis je ne me souviens pas de la suite. On a sans doute traîné sur la plage. D'habitude, le vent et le sable mêlés piquaient nos mollets découverts. Les algues échouées puaient l'océan. Des mouettes faisaient du sur-place au-dessus de nos têtes. Damian les détestait. C'était le plus classique des jours de vacances. On finissait généralement par voler une bouteille et se bourrer la gueule chez quelqu'un (chez moi).

C'est fou comme il n'y avait jamais rien d'autre à faire quand j'étais plus un gosse.

Il n'y avait pas de jeux vidéo ou d'Internet... mais aucun de nous ne savait comment jouer de la guitare et les feux sur la plage étaient vaguement interdits. Il y avait une mollesse dans notre quotidien. On était, comme tous les adolescents, des volcans. Mais notre génération, plus que les autres sans doute, était constituée de vieux volcans effusifs. Plus assez de pression, plus assez de magma. On n'explosait jamais vraiment ; on se contentait de couler, de laisser dégringoler la lave molle depuis le cratère jusqu'à la mer. Parfois on brûlait un arbre, mais sans le vouloir, sans y mettre du nôtre, sans s'en rendre compte, avec un mélange de culpabilité et d'ennui. Plus loin, on coupait une route. On bloquait la circulation pour deux, trois jours. Un danger pour personne. À force de nous voir avancer à vitesse d'escargot vers la mer, on nous oubliait. Arrivés à destination, on rencontrait les vagues, doucement, sans se presser, dans un mur de fumée et de vapeur qui faisait plus de bruit que nécessaire. Et c'était la fin de notre voyage.

Je viens de passer une bonne heure à contempler la Moselle s'endormir. Je n'ai pas allumé de lumière, pas mis de musique. Mon téléphone n'a plus de batterie. Il n'y a que moi et un mal de tête fabuleux, mythologique. Ma trousse de toilette est restée dans mon sac, dans la voiture de Char, sur le parking du funérarium, le dernier endroit sur Terre où j'ai envie d'aller.

Ils veulent prendre Nicolas et le faire disparaître ; l'enterrer, le glisser dans un trou, dans la terre, avec des insectes aux pattes étranges et de la boue. Quel pitoyable tour de magie ! Je me demande à quoi peut bien ressembler l'enfer, si ce n'est une tombe creusée dans le sol, lentement remplie par de la pluie lourde. Nicolas n'aurait jamais pu supporter cette idée. Ses larges épaules. Sa tête de gros chien. Son sourire. Tout cela n'a pas sa place là-dessous. C'est une évidence (et ça l'est toujours aujourd'hui). Je n'en veux pas à Élise (en réalité, oui), j'en veux à Nicolas. Il aurait dû rester encore un peu et puis me faire rire, me dire que

ça allait bien se passer. C'était le genre de type qu'on aimeraient tous avoir à ses côtés pendant un enterrement, le mec qui prononce le discours émouvant, mais pas trop lourd, le gars qui salue tout le monde en serrant les mains avec chaleur. Il avait toujours cette façon de dire une phrase un peu con qui fait sortir toute la bile que l'on a en soi, qui désamorce la colère, qui rend tout moins grave. Nicolas avait le don pour agacer les gens et en agaçant les gens, il devenait attachant. Un gros con qu'on voulait revoir et inviter à dîner. Un fils de pute avec qui on aimait prendre des verres. Un salopard avec qui visiter une ville, dire du mal de tout le monde et de tout et puis finalement draguer deux magnifiques filles en leur vantant les mérites de leur propre pays.

Je l'ai déjà écrit et je le répéterai : Nicolas n'était pas parfait. Il n'était pas extraordinaire. Il n'était pas hors du commun. Il n'était pas un héros ou un demi-dieu. Mais il était à moi.

Je croise mon regard dans le miroir, la chemise ouverte sur des côtes saillantes, ma gueule blasphème, la tête bien enfoncée entre les épaules. Le pantalon trop serré à la taille et trop lâche sur les cuisses me donne un air de vieux zazou. Je replie mes manches. Sur mes coudes, de larges plaques d'eczémas en train de cicatriser me révulsent. Je retourne à la fenêtre et avant même de m'en rendre compte, j'ai les bras marqués par le rebord, la peau dure et rouge là où je me suis appuyé on ne sait combien de temps. J'ai envie de pleurer, encore et encore. Je veux foutre le feu au bateau. Maintenant.

4

Je descends les escaliers de l'hôtel quatre à quatre et je rejoins le parking en passant par un vieux couloir en béton sale. Impossible de trouver le minuteur pour la lumière, alors j'avance doucement vers les « SORTIE » verts et blancs. Ils ne sont pas bien nombreux. Je trébuche à un moment sur un bout de trottoir. Je me mange un rétroviseur. Une quinte de toux résonne dans le vide intersidéral.

Lorsque je trouve enfin le van, quelque chose bouge à l'intérieur. Bizarrement, la première idée qui traverse mon esprit : Nicolas est de retour, tardivement, mais il est bel et bien là, en chair et en os. Il s'est réveillé, la langue pâteuse et lourde, le front bien bas. S'est demandé ce qu'il foutait dans son costume de mariage. Peut-être a-t-il trouvé son visage bien étrange dans le rétroviseur. Sans parler de cette odeur de chien mouillé, de la couverture qui gratte. Peut-être avait-il même commencé à éternuer à cause de son allergie. Caravane...

Lorsque j'approche ma main de la fenêtre, quelqu'un hurle. Je sursaute. C'est Paule. Elle bascule la tête en arrière et reprend son souffle.

« Putain, Stan ! Merde !

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Ben rien.

— Rien ? »

J'ouvre la porte et je m'installe à la place du conducteur. Elle est assise derrière, à moitié allongée sur la banquette. Dans l'obscurité, on ne voit pas du tout Nicolas, emmitouflé dans sa couverture.

« Il est minuit et tu es dans une voiture avec... enfin avec Nicolas.

— J'arrivais pas à dormir. »

Soudain agressive, après une pause :

« Et toi alors ? »

Pas besoin de mentir à Paule (car elle se fout de tout).

« Pareil. Trop d'idées, trop de souvenirs.

— Moi j'ai peur. Je me demande ce qu'il va se passer si Élise s'occupe mal de Cosette.

— Je pense qu'elle va la donner à la SPA. C'est quand même fou qu'elle ait récupéré le chien. Ce n'est pas son chien. »

Paule étouffe un petit sourire. Je discerne à peine son visage, d'ordinaire tout rond et blanc comme une minuscule poupée de porcelaine qui jurait, crachait, pétrait, se tapait des cinglés et des drogués. Elle disait avoir testé la meth, mais ça nous semblait quand même un peu gros (elle n'avait jamais vraiment menti avant ça).

« Ce que vous avez dit tout à l'heure avec Charlotte, pour Élise... c'est vrai ? »

Je m'en veux. Nicolas me l'avait dit en secret. Quant à Charlotte, elle l'avait tout de suite deviné rien qu'en entendant le son de ma voix au téléphone. C'était il y a deux semaines (ou environ un siècle si j'en réfère à mon horloge biologique).

« Elle est enceinte de deux mois et demi. C'est encore tout petit, mais...

— Le bébé ne connaîtra jamais son père.

— C'est sûr. »

On soupire comme un seul homme, le temps de digérer l'information grumeleuse. J'ai un haut-le-cœur rien qu'en y pensant. Cette histoire commence à ressembler à de la mauvaise soupe. Celle des légumes qui pourrissent dans le frigo, celle des dimanches où l'on se dit qu'on ira courir, celle juste avant les lundis où on se lève à la bourre, celle des carottes mal mixées et des grumeaux fibreux.

« Je crois qu'il aurait aimé que ce soit une fille.

— Je crois aussi.

— Tu sais... Je l'ai jamais dit à personne, mais... J'étais amoureuse de Nicolas. »

Je me retourne et je dévisage Paule comme si je la voyais pour la première fois (et que j'avais passé six mois sur un radeau à ne manger que des poissons malchanceux et mouettes maladroites).

« Quand ?

— Vous ne vous en êtes jamais rendu compte ?

— Jamais. »

Elle pousse un sifflement strident que les murs du parking n'arrivent pas à contenir.

« Wow. C'est fou. J'ai l'impression pourtant de m'être fait griller cinquante fois.

— Peut-être que Charlotte a compris.

— Non. Elle l'aurait dit à voix haute. Et Damian se serait moqué de moi. »

Pas faux.

« Le soir du bac, je lui avais écrit une longue lettre que j'ai glissée sous son oreiller. Je lui disais à quel point je l'aimais. Je lui parlais des enfants qu'on allait avoir. Des filles, bien sûr. Je savais qu'il voulait des filles. Il voulait même de quoi former une équipe de rugby à sept. Mais uniquement avec des filles.

— Et la lettre ?

— Il n'a jamais trouvée. C'était la nuit du bac... Tu sais, la nuit où il a couché avec Jennifer dans le hamac. »

Obligé de sourire. Obligé de se mordre l'intérieur de la joue pour ne pas pleurer.

Obligé de rire en repensant à ce moment incroyable de malaise, ce véritable ballet de gêne. Deux adolescents coincés dans un morceau de tissu tendu, qui tournaient, tournaient, tournaient encore... hésitant entre le plaisir et l'excitation de la première fois (en tout cas pour Nicolas, même s'il m'aurait défendu de le dire) et la terreur de la machine infernale de laquelle ils étaient prisonniers. De temps en temps, il lançait un bras dehors pour tenter d'équilibrer la bête à deux dos ; en vain car le hamac avait tourné dans un sens, se verrouillant davantage à chaque torsion, puis dans l'autre, rendant chaque effort de pénétration encore plus risquée et dangereuse (pour lui, pour elle, difficile à dire). Et nous, pouffant comme des baleines, cachés derrière les canapés, les fauteuils, les embrasures des portes, les fenêtres, les buissons ; les yeux rivés sur une tentative quasi expérimentale de coït en gravité zéro par deux débutants en chaleur.

Paule me secoue le bras, les sourcils froncés.

« Désolé.

— Je disais la dernière fois à Damian que quand tu pars comme ça dans tes petits épisodes, on dirait en fait que tu regardes le smartphone qui est dans ta tête. Ça fait le même effet. Tu es là, mais pas vraiment.

— Je suis désolé.

— Tu n'as pas à l'être.

— Elle disait quoi d'autre cette lettre ?

— Oh, des trucs classiques. J'irais au bout du monde avec toi, laisse-moi t'aimer, je sais que tu penses à moi tous les soirs, moi je le fais en tout cas. Ensuite je devais citer du Lara Fabian. Non, non. Du Zazie. Vu l'époque, c'était du Zazie.

— La vie aurait été tellement différente s'il l'avait lue. »

Elle incline la tête pour signifier « pas faux » avant de s'allonger plus confortablement.

« Ou alors elle aurait été strictement la même. »

J'imiter son signe de la tête. Paule émet un petit rire sec.

« Mais bon... c'est Nico. »

Ses doigts vont et viennent sur la toile du fauteuil, d'un marron légèrement trop sombre pour être honnête. J'entends son ongle gratter les petites coutures, crisser sur le relief du repose-tête. Ses yeux se trouvent ailleurs. Sa respiration de plus en plus basse se dépose sur les vitres du van. Le parking dehors retient son souffle.

Après une minute comme ça, elle reprend la parole, se corrigeant elle-même. Le temps entre ses deux phrases ne semble pas avoir d'importance.

« C'était Nico, je veux dire. Il a traversé la vie sans jamais échouer et il n'a jamais dû comprendre le mal qu'il faisait aux filles du lycée. Le mal... C'est un peu fort comme terme. Il n'a jamais volontairement été beau. C'était accidentel. C'était comme ça... Finalement j'ai eu la chance de le connaître, de le fréquenter. Quand tu penses à toutes ces nanas folles de lui qui ne lui ont jamais adressé la parole, ces mecs dingues de lui qui se retournaient dans la rue, ces regards insistants dans le métro... Fallait le voir avec son sourire ultra bright et ses t-shirts trop moulants. Difficile de résister. En tout cas, moi j'étais à bloc... et puis l'été après le bac il y a eu Augustin.

— Ah oui, l'Argentin fasciste.

— Ses parents oui. Lui ça allait.

— Il était quand même sacrément de droite.

— C'est pas un crime, tu sais.

— Je sais. Mais quand même, quand t'as dix-neuf ans et que tu voyages en Europe, c'est dommage de se balader avec une biographie de Franco dans son sac.

— C'était un érudit.

— Un érudit de droite.

— Il a juste rappelé que ses origines européennes étaient plus pures que les tiennes ou celles de Damian.

— C'était un gros connard. »

Elle hésite un instant puis lâche un beau sourire.

« Ouais, mais un bon coup quand même. Je te jure. Il avait un truc entre les jambes. Un seul mot : tronc.

— Il venait à tous nos barbecues, il bouffait pour dix et ne participait jamais. Un vrai, bon, gros connard.

— Peut-être. Le premier d'une longue liste. »

Paule est une petite planète qui tourne à toute vitesse sur elle-même ; elle passe d'une face ensoleillée où elle semble parfaitement lucide sur son compte à un côté plongé dans l'ombre qui ne comprend rien à rien. J'allume la radio pour voir l'heure. Les barres LCD indiquent à peine deux heures.

« On ferait mieux de remonter dormir, non ?

— Monte le son plutôt. J'adore cette chanson.

— Quelles étaient les chances qu'une chanson que tu adores passe à ce moment précis, hein ? »

Pas de réponse. Les yeux fermés et la tête en arrière, elle me paraît perdue dans ses pensées. Elle a de belles formes (bien que mal éclairées par les néons dégueulasses du parking). Impossible toutefois de lui choisir un animal totem. Il me faut tout le temps de cette réflexion pour retrouver le nom de la chanteuse qui balance sa pop des années 90.

« Depuis quand tu aimes Sade ?

— Oh putain, mais ta gueule Stan ! »

Elle ouvre les yeux en grand et me lance un de ses coups de poing fameux, ceux qui font des bleus qui durent des semaines. Quelque chose dans ses phalanges venait titiller les tissus humains et les colorait. Une vraie peintre de la bagarre. Elle rendait au double ce qu'elle recevait. Certains de ses compagnons violents avaient tout de suite compris qu'ils allaient perdre. Le bleu des premiers jours laissait place à du vert et du pourpre. Chaque coup devenait un blason, des armoiries.

« Et ça se prononce pas comme ça... Je voulais juste que tu la fermes pour qu'on puisse apprécier le moment ! T'es lourd des fois putain. »

Elle se met à rire doucement, dans un souffle, incapable d'être sérieusement en colère contre moi.

« Vous êtes parfois sacrément méchants avec moi.

— On est toujours méchants les uns avec les autres.

— Sauf Nico.

— Sauf Nicolas. »

Et puis, comme si je pense trop fort à la question, Paule enchaîne :

« Je n'ai pas vraiment cessé de l'aimer, tu sais. Quand tu m'as appelée l'autre jour, c'était déchirant, mais... »

Elle laisse le moment passer. Alors que je commence à me dire que c'est pour le mieux, elle continue, à très haut débit :

« Mais disons que j'ai éprouvé une sorte de soulagement tu vois, je me suis dit "enfin, tu es libre idiote, tu vas pouvoir arrêter de comparer" parce que c'était comme un frère, un grand frère... enfin sans l'inceste... c'était un modèle pour les mecs que je rencontrais, c'était la figure paternelle comme dans les comédies américaines tu comprends ?

— Tes mecs ont toujours été à l'opposé de Nicolas.

— Justement.

— Donc pour ne pas comparer, tu prenais l'inverse.

— Ouais, un truc du genre. Punaise, on ferait une bonne émission de radio toi et moi, chacun son tour, on analyserait les conneries qu'on débite et puis les gens nous appelleraient pour nous demander notre avis sur leurs rêves de merde.

— J'ai rêvé de l'enterrement. »

J'ai dit ça avec voix basse et grave, cassant net l'ambiance rigolarde du van garé dans ce bête parking avec des néons moches, un cadavre enroulé dans une couverture orange vomie et une de mes deux meilleures amies.

Elle rouvre les yeux.

« Comment ça ? Ce soir ?

— Non. La veille du coup de fil. Nicolas vivait encore. Je me suis réveillé en sursaut. Je l'ai vu dans un cercueil et puis Élise le poussait du pied, tu sais, comme s'il était sale et dégoûtant. Comme s'il était rempli de cafards.

— Bordel, j'ai des frissons, arrête.

— Le cercueil a glissé au fond du trou et quand je me suis penché, c'était Nico enfant. Il tenait un chevalier du zodiaque, mais impossible de me souvenir duquel. Son armure brillait. Je dirais que c'était le chevalier des Poissons.

— Mais enfin arrête ! C'est horrible comme cauchemar !

— Mais c'était pas vraiment un cauchemar, tu vois. »

Bruit de voiture au-dessus de nous. La lumière inonde le parking. Déluge de photons. Le minuteur clique pendant une minute. Une fois la pénombre réinstallée — plus forte qu'auparavant, bien sûr — je continue :

« Je me suis réveillé en sursaut. J'ai tourné dans l'appartement. Y'avait quelque chose dehors, comme une pression dans l'atmosphère, un truc lourd qui m'écrasait tout entier. Punaise, j'ai fait les cent pas dans le salon, j'ai bu deux, trois whiskies. J'arrivais plus à m'endormir et à sept heures je suis allé bosser. Le soir en rentrant j'y repensais encore.

- Tu l'as pas appelé ?
- Je pouvais pas. C'était... C'était compliqué.
- Vous vous étiez disputé ?
- Non ! Non, pas du tout. Le week-end d'avant j'étais tombé sur Élise. Elle décrochait son téléphone portable. Tu te rends compte ? Elle répondait à sa place. »

Bruit d'ascenseur.

« J'y repensais et je tournais en rond et soudain, mon téléphone a sonné et c'était elle.

- Tu as su ?
- Tout de suite. Même pas besoin d'entendre sa voix. Le rêve. L'appel aux aurores. J'ai compris.
- Merde.
- Merde, en effet. »

Je retiens un sanglot parce que je ne veux pas que Paule me voie comme ça. C'est idiot ; elle m'avait déjà vu pleurer, encore et encore. Mais là, je refuse de lui offrir ce spectacle affligeant. On ne devrait jamais voir pleurer ses amis.

« Je suis désolée.

- Je suis désolé aussi. »

Je retiens un second sanglot. Là, elle comprend que quelque chose ne tournait pas rond. Parce qu'elle m'avait déjà vu pleurer. Je me répète, je sais.

Elle m'avait déjà vu pleurer, mais elle ne m'avait jamais vu m'empêcher de pleurer, me mordre la joue jusqu'au sang, serrer mes poings jusqu'à blanchir mes jointures, fermer les yeux à m'en déchirer les paupières.

Sa voix, comme une chanson :

« Tu peux monter le son ? »

J'obéis.

« Le mieux serait que tu viennes derrière avec moi, ça sera plus confortable. »

J'obéis.

« Prends une couverture derrière ; elles sentent un peu le chien, mais on sera mieux comme ça. »

J'obéis.

Elle me serre dans ses bras et ça va tout de suite moins bien, mais d'une manière qui rendait les larmes plus difficiles, alors ça allait mieux. Elle bouge un tout petit peu, sans doute pour ne plus sentir mes côtes saillantes plantées dans son ventre doux.

Une odeur entêtante de poil de chien flotte sur nous.

« Pauvre Cosette, » murmure Paule au moment pile où je me suis endormi, peut-être pour moi.

5

Tu détestais les petits-déjeuners d'hôtel.

Tu détestais les biscuits sèches et les confitures présentées dans des pots de la taille d'un dé à coudre. Tu détestais les céréales molles et le lait tiède. Tu détestais les jus en brique, servis dans des carafes en verre grossier. Tu haïssais par-dessus tout les œufs brouillés durs comme du mortier, maintenus au chaud par ces lampes rouges, affadis par une cuisson ultra rapide.

Alors, face au buffet de l'hôtel, le corps mâché par une nuit passée sur la banquette arrière d'un van d'un autre âge (les années 80 quand même, on était à peine nés), je ne peux que penser à tes diatribes sur les petits-déjeuners. On était à Prague une fois, avec encore trois litres de bière dans le sang après une nuit mémorable et tu expliquais à toute la salle dans ton anglais de Français pourquoi on se faisait tous arnaquer. Il fallait réagir. Tu étais le Victor Hugo du breakfast, l'Émile Zola du pain rassis. Ton discours, je m'en souviens encore... Les gens sont toujours heureux de voir un buffet même s'ils ne mangent presque rien. On ne paye pas pour soi, on paye pour son voisin qui préfère les céréales ou alors celui qui déteste la confiture de fraise et veut de l'orange amère. Plus tard (je crois), il y avait tes SMS pendant ta lune de miel avec Élise, un flot continu de remarques et de commentaires désagréables sur les hôtels kenyans. On chialait de rire en les lisant à haute voix et en imaginant ta femme (de deux jours) en train de te mitrailler du regard alors que tu te lançais dans une énième croisade contre les œufs brouillés secs d'un quatre étoiles à l'autre bout de la planète.

Ça ne t'empêchait pas de l'aimer.

(Je crois. Je ne sais plus aujourd'hui. Je veux dire, comme un vieux souvenir, on doute, on remet en question la date, l'heure, la couleur de sa robe, le temps qu'il fait. Les détails se floutent, se perdent, s'éparpillent. L'impression d'avoir mille ans me colle à la peau en relisant cette phrase. Certains morceaux de la mémoire restent en tout cas, ils s'accrochent... D'autres... d'autres s'effacent. Élise par exemple.)

Je me retrouve à table avec... deux biscuits sèches. Je tartine ce que je peux sur cet amalgame de farine et d'eau. Rien à faire, je n'ai pas la force d'avaler quoi que ce soit. Tout le monde me lance le fameux regard « ce n'est pas assez » que je me tape depuis un ou deux ans, mais tant pis. Je n'ai aucune envie de plonger une louche dans cette pâte jaune et blanc censée provenir d'une poule. Mes parents auraient sans doute apprécié mon appétit coupé, eux qui m'ont toujours trouvé trop gros.

(Aujourd’hui, lorsqu’ils me rendent visite, ils ne se fendent d’aucun commentaire. Ma mère n’est venue qu’une fois, je crois qu’elle n’a jamais pu supporter ces trois jours. Voler un cadavre. Ça l’a réellement révulsée. Physiquement. Je ne lui en veux pas.)

Je sirote un verre de jus d’orange trop sucré pour être naturel tout en tentant de reprendre le fil de la discussion ; Charlotte a tout juste déclaré qu’elle abandonne.

« On n’y arrivera jamais si on ne se met pas des objectifs clairs. Rouler vers la Bretagne, rouler vers Saint-Pierre, c’est bien... Mais on va se faire gauler. Élise a dû appeler nos parents et nos grands-parents, réveiller nos ancêtres.

— Elle ne sait pas ce qu’on va faire, dis-je.

— Elle s’en doute.

— Elle n’en sait absolument rien. Nico ne lui a jamais parlé de ça. Elle pense qu’on prépare une grosse blague.

— Elle pense qu’on est des gros cons.

— Et elle a raison... Un peu. »

Charlotte se racle la gorge.

« Elle ne va pas rester les bras croisés, c’est sûr. Elle ou la police.

— La police ?

— Oui, Damian. La police. »

Damian avance ses doigts sur la table. Il a visiblement peu dormi et beaucoup mangé, ce qui allait le rendre encore plus grognon que d’habitude. Sa chemise de la veille, froissée, remontée sur ses coudes, dévoile ses avant-bras musclés et ses mains noueuses.

« Moi je dis... On y va. On roule. On verra bien. De toute façon, on ne peut pas faire demi-tour. C’est comme dans Thelma et Louise.

— Sauf qu’on n’a pas buté Brad Pitt.

— Voilà ! »

Il salue la culture de Paule d’un high-five impeccable.

« Brad Pitt ? Pourquoi vous parlez de Brad Pitt ?

— Charlotte, laisse tomber. »

Charlotte, seule femme au monde à avoir eu quinze ans dans les années 90 et à n'avoir aucune idée de qui était Brad Pitt. Le concept des boys bands, les singles, et les sitcoms d'AB Productions, tout cela vivait sur un autre plan qu'elle. Qu'as-tu fait de ta jeunesse, ma chère Charlotte ?

« Donc, c'est ça le plan ?

— C'était le plan hier.

— C'était le plan avant qu'Élise tente de nous carjacker à cent cinquante sur l'autoroute. On aurait pu tous y passer. »

Charlotte plonge son regard dans son café. Une grosse tasse blanche et triste, sans forme, sans aspérité. Une ligne ocre colore le rebord. On dirait de la vaisselle d'hôpital, lugubre.

(J'ai la même maintenant ou presque... Quoique ma tasse est en plastique. Le genre de détail qui vous rappelle que, tout compte fait, vous ne vous trouvez pas réellement dans un service comme les autres.)

J'ouvre la bouche et prends une grande inspiration.

« Mes parents nous accueilleront. Nico n'avait pas leur nouveau numéro et donc Élise ne saura pas les joindre. Au pire, ils ont reçu un appel, mais ont cru que je leur faisais une vanne.

— Ou moi, renchérit Damian.

— Ou toi. Plus probable en effet.

— Ça va pas marcher », murmure Charlotte alors qu'une employée de l'hôtel passe derrière notre table, les bras chargés de viennoiseries grasses.

(Rien que de repenser à ce panier de croissants et de pains au chocolat, j'ai un haut-le-cœur. Ce buffet enchaînait les infamies. Je suis persuadé qu'encore aujourd'hui des serveurs le remplissent de bouffe dégueulasse. Peut-être même que les gérants y ont installé une plaque commémorative : « À cette table, le Club a pris son petit-déjeuner alors que leur ami réchauffait dans le coffre de leur van, garé au troisième sous-sol. »)

« Ils se sont fâchés avec les parents de Nico et avec les tiens. Ils habitent à l'écart de Saint-Pierre... Bref. C'est parfait. »

Charlotte me fixe.

« Dans tous les cas, tu es sûr qu'il n'y aura aucun problème ?

— À part moi, je ne vois pas le problème.

— Et c'est reparti. »

Charlotte soupire si fort que les miettes de ma biscotte s'envolent de la table. Obligé de monter le ton :

« Mais c'est vrai !

— On n'a pas forcément le temps de revenir sur ton sujet de discussion préféré, mais tes parents ne te détestent pas. Ils t'aiment. Ils sont juste... vieux ! C'est tout.

— Ils ne peuvent pas me piffer.

— Stan, bordel, ils ont presque 80 ans, ils t'ont eu tellement tard qu'ils étaient quasi à la retraite.

— Et Ginny était déjà superbe à l'époque.

— Damian.

— Mais on s'en fout. Quand vous êtes à la maison, ils sont charmants et font des machins là... des... des pirouettes !

— Des courbettes.

— Voilà. Des courbettes. Dès que vous partez, je me tape un ancien de la Gestapo et sa délicieuse louve nazie petite cousine du Prince Charles. Merci bien. »

Un silence de plomb s'abat sur la table. Même Damian ne sait plus trop quoi dire. On reste comme ça une bonne minute avec comme seule bande-son les chocs de vaisselle et le gargouillement d'une machine à café. Nous sommes l'unique groupe dans la salle du petit-déjeuner. Les murs kaki ont visiblement connu des jours meilleurs. Le linoléum tellement usé par les chaises et les valises semblait avoir reçu la veille au soir une délégation de patineurs artistiques tout équipés.

« Ils t'aiment beaucoup, tu sais. »

Charlotte à peine dit ça qu'elle se lève et débarrasse son assiette.

« Charlotte. C'est un hôtel...

— Ah. Oui. Bon. On se retrouve dans le van... Dans dix minutes ? »

On hoche la tête et tout le monde se sépare, laissant sur la table le relief d'un piètre repas que tu aurais sans le moindre doute détesté.

Je remonte dans la chambre. Rien à récupérer, mais je ne m'en rends compte qu'une fois sur le palier. Je porte sur moi tout ce que je possède. Mon téléphone pèse une tonne dans la poche de ma veste et, je ne sais pas trop pourquoi, je le pose sur le rebord de la salle de

bains (avec le recul, je pense que c'était un geste paranoïaque, comme si quelqu'un allait me retrouver grâce à ce téléphone).

Par la fenêtre, le paysage n'a pas bougé, la lumière pâlotte en plus. Je cherche à y voir autre chose que l'enterrement de Nico, mais chaque centimètre carré de cette campagne grise m'évoque le papier peint de la petite salle d'attente avec les colombes et l'ancre et les cordes ; l'antichambre où on avait récupéré notre ami.

Le cercueil. Ils l'ont sans doute déjà retrouvé. Quelle vision terrifiante. Quel horrible, horrible moment pour la personne découvrant ces planches de bois. Je n'arrivais pas à visualiser autre chose qu'une petite fille (blonde, couettes, une glace à la vanille dans la main) qui demande à sa mère ce que c'est « ce gros tiroir » abandonné dans un caniveau.

Mon esprit dérive vers ces histoires de glissements de terrain et de pluies torrentielles qui déterrent les cercueils et les ramènent dans leur village. On se réveille au petit matin avec son père au pied du lit, flottant sur un océan de boue. Quelle vision terrifiante. Comment après ça pouvait-on encore avoir confiance dans la terre elle qui d'habitude, ne rend pas ce qu'elle donne.

Et ces cafards. Et ce chevalier du Zodiaque. Et cette Élise à l'expression dégoûtée. Vision. Terrifiante.

Je tire les rideaux, je vérifie qu'il n'y a pas de Bible dans le tiroir (je me suis dit à ce moment-là que ça pourrait être une bonne idée que d'amener une Bible avec nous, histoire de lire quelque chose sur le bateau (avec le recul ça aurait dû être un vieux texte viking, mais je n'en avais pas sous la main et les chances de tomber sur un exemplaire dans le tiroir d'un hôtel mosellan étaient plus que minces) et en effet, il n'y en a pas. J'y trouve par contre un petit carnet noir frappé du logo de l'hôtel, un stylo bille presque vide, un dépliant pour du saut à l'élastique dans un hameau à quelques kilomètres de là, un minuscule bouton de chemise nacré ayant sans doute appartenu à une femme.

Je prends le bouton et je le glisse dans ma poche. Sa lourdeur me calme. Je me sens bizarrement reposé.

Je n'ai plus l'heure (pas de montre, plus de téléphone) alors j'attends un instant avant de quitter la chambre.

Personne dans le couloir. Personne dans l'ascenseur. Personne à l'accueil. Un peu démunie face à cet abandon, je laisse ma clé en évidence sur le comptoir et puis je sonne la petite cloche deux fois. Aucun employé ne pointe son nez. Je traîne un instant là, essayant de découvrir exactement la ligne invisible qui ouvrirait les grandes portes vitrées de l'entrée.

Personne dans la cage d'escalier. Personne dans l'immense parking. Personne dans l'allée centrale. Au loin, l'écho lourd d'une voiture qui remonte vers la lumière. J'attends que le minuteur arrête de cliquer et puis je m'avance vers le van garé un peu plus loin, là-bas, juste sous un signe « SORTIE. » Il règne dans cette partie du parking une ambiance doucement

électrique. Quelque chose grésille et vient réveiller la légère migraine qui me suit depuis l'enterrement. Depuis le voyage en train. Depuis le coup de fil d'Élise. Depuis la mort de Nico. Depuis mon rêve.

Tous les quatre près du van, on tire une drôle de tête. Charlotte surtout. Elle fait quelques pas vers la porte, tourne autour comme à la recherche d'un détail. Avec un tailleur bleu roi, elle pourrait sans peine passer pour une pervenche.

(Mon père en parle tout le temps, personnellement je n'ai aucune idée de ce que ça peut bien être. Ses descriptions m'évoquent un vieux mythe grec : une policière sexy que l'on appréciait apercevoir au loin dans la rue.)

« Un problème, Charlotte ?

— Non, non... Je... »

Elle s'arrête brutalement. Elle soupire.

« Enfin si. J'ai peur d'ouvrir.

— Pourquoi ?

— Ben il a passé la nuit dans le coffre quoi. Il doit... sentir. »

Damian se met à rire.

« Ha putain, oui. »

Il s'éloigne de nous jusqu'à disparaître derrière une autre voiture, son rire résonnant encore dans le parking.

(Avec le recul, j'aurais pu dire aux gens que ça n'allait pas sentir, puisqu'on avait passé la nuit dedans avec Paule, mais sur le moment, j'ai juste accueilli le stress et la nervosité de tout le monde comme un cadeau. Oui, je suis bizarre.)

Charlotte pose sa main sur la poignée et se retourne vers nous une dernière fois à la recherche d'un geste de notre part — un sacrifice, une remarque, un encouragement.

« Franchement, ça va aller, non ? »

Paule et moi on secoue la tête.

« Ben ouais. Il fait froid dans le parking. »

Nos regards se croisent et une étincelle de fou rire nous surprend.

« Bon, bon, j'ouvre. »

Charlotte tire la poignée vers elle et la casse nettes. Un bout de plastique chute sur le sol sans le moindre bruit. Il y a un moment de flottement.

« Oh ! Merde... »

Charlotte se décompose sur place.

« Paule, merde, merde, merde je suis désolée. »

De nous cinq, Paule passe pour la plus hilare. Elle déteste ce van. Comme Cosette, il s'agit d'un reliquat d'une relation compliquée, pleine de moments horribles qu'elle préférait taire. On suspectait le mec en question de frapper Paule. On l'avait chopé avec Nicolas un soir, plaqué contre un mur et expliqué ce qu'il allait se passer s'il n'arrêtait pas ses conneries. Il avait nié en bloc bien sûr. Paule nous avait remerciés, quelques mois plus tard, après leur rupture, sans trop s'étaler sur la question.

(Chose amusante, Paule avait fait la même chose des années plus tôt avec Anna, une de mes ex, qu'elle avait plaqué contre un mur et à qui elle avait détaillé les horreurs qu'elle comptait lui faire subir si elle continuait à me harceler.)

« Cyprien n'est pas venu chercher ses affaires et son van, donc il m'appartient. C'est ma loi. Ils ne peuvent pas revenir, pas reprendre ce qu'ils ont laissé derrière eux Tant pis, ils n'avaient qu'à y penser avant. »

Elle pousse un grand soupir de contentement, récupère des mains de Charlotte la poignée cassée et ouvre l'autre porte, juste à côté. Aucun effluve nauséabond ne s'échappe de la voiture. Soulagement général, on parle tous en même temps.

« Aucune raison d'avoir peur, tu vois...

— Il faisait trop froid.

— Rien à craindre, ils font des miracles de nos jours. »

Damian apparaît de derrière la voiture et lance comme une torpille :

« Nico a enfin réglé ses problèmes de gaz. »

La minute d'après, Paule se tient l'entrejambe en hurlant « pipi culotte » et Damian, un large sourire sur son visage, fier comme Artaban de sa vanne, attache sa ceinture de sécurité et agrippe le volant.

(C'était comme si on partait en vacances. On s'était débarrassé d'un poids. Aucune responsabilité. Aucune obligation. On allait juste rouler. Plus besoin d'éviter le sujet, il avait été éventé.)

Il nous faut cinq bonnes minutes pour reprendre nos esprits, redescendre. « L'humour est le meilleur des médicaments ! »

Paule pousse un soupir.

« Punaise. J'avais pas ri comme ça depuis...

— Depuis madame Pasquier. »

Damian éructe un violent « BORDEL, PASQUIER ! » avant de repartir.

Cinq ans plus tôt, Paule, Damian, Charlotte, moi-même et Nicolas nous nous retrouvons à Saint-Pierre. Le hasard d'un week-end nous a poussés à boire un peu trop. La nuit tombée depuis belle lurette nous empêche de trouver les clés de voiture de Nicolas, perdues quelque part sur la plage. Nous cherchons, à quatre pattes pour certains, avec la lampe intégrée à leur gros GSM pour d'autres, un porte-clés idiot, une étoile de ninja, un shuriken, avec le logo de Naruto, en provenance directe de Japan Expo. Nous cherchons, nous cherchons et puis nous ne trouvons pas. Alors Charlotte dit « pas grave, on va rentrer à pied ! » et elle commence à grimper l'escalier qui mène à la rue principale. Elle dérape et chute. Hilarité générale. Nicolas l'aide à se relever, monte lui aussi vers la rue, rate une marche, tombe sur le sable, directement sur ses clés. Mais, nous voilà un peu embêtés, en chutant il s'est planté son shuriken dans la joue. Il saigne abondamment. Il pleure un chouia, rigole de temps en temps, dit qu'il a mal à la gencive. Le truc lui a carrément troué la joue et atteint l'intérieur de la bouche. Nous le portons tant bien que mal jusqu'à la pharmacie. On est samedi soir, presque minuit et demi, et bien sûr la pharmacie est fermée depuis environ trois ans. Mais on frappe au volet métallique. On frappe encore. « J'entends des pas ! Il y a quelqu'un ! » crie doucement un Damian dépassé par son incontrôlable fou rire. Il insiste avec un « J'entends le pharmacien ! » qui résonne jusque sur le continent. Une voix de femme perce la nuit noire et nous informe qu'elle a appelé « la police ! » ce à quoi Nicolas répond « tant mieux, parce que j'ai été attaqué par un ninja ! » et nous fait exploser tel Challenger (je n'étais même pas né). La voix reprend, cette fois sur ton familier, et demande si je suis bien « Stanley ? » Mon cœur s'arrête immédiatement. Et c'est pareil pour les autres. Car, voyez-vous, il y a une chose qui est quasi sûre lorsque vous quittez l'école primaire et que vous rentrez au collège : cet instituteur ou institutrice abominable que vous haïssez ne vous suivra pas. Il ou elle restera derrière vous alors que vous grimpez petit à petit vers le sommet et la libération ; le bac. Sauf madame Pasquier qui pour une raison que j'ignore totalement a été mutée et nous a rejoints en sixième après deux années d'horreur en CM1 et CM2 (impossible exploit dont la réalisation est restée à jamais voilée de mystère). La découverte de son nom sur l'emploi du temps a été suivie par des heures de boule au ventre. On se disait que « non, ça devait être juste une autre madame Pasquier, pas LA madame Pasquier qui s'est coupée avec de la craie ou qui a passé tout un trimestre à nous expliquer les flux migratoires européens avec une carte de l'Amérique du Nord. » Une autre. Sûr. Aucun doute. Première heure d'histoire-géographie et là voilà qui nous attendait dans la classe. « Oh. Stanley. How do you do? » (elle parlait anglais comme je sais jouer de la flûte traversière avec des gants de boxe). Et donc là voilà, habitant juste au-dessus de cette

pharmacie spécialisée en urbex, promettant d'appeler la police (qui arriva, pris en charge Nicolas et l'emmena aux urgences sur le continent). Ce fut, de mémoire du groupe, notre plus gros fou rire. Et le fameux « j'ai été attaqué par un ninja » devint une phrase culte au point d'être imprimée sur les t-shirts portés pour l'enterrement de vie de garçon de Nico.

Il est huit heures pile et nous quittons le parking. Direction ? La lumière du soleil !

Il a, comme nous d'ailleurs, une sale gueule : mou, aplati sur l'horizon, d'un jaune chassieux, l'air d'avoir pas dormi de la nuit. Je ne peux pas m'empêcher de partager avec les autres le bonheur d'être là. Un vrai gosse. Un abruti de gosse.

« On dirait qu'on part au ski » je murmure, mais assez fort pour que tout le monde entende. Le ton enjoué, emporté. Je vais rajouter un « quand est-ce qu'on arrive ? » mutin lorsqu'une voiture de gendarme passe devant nous.

Quatre respirations se bloquent en même temps.

Elle avance de quelques mètres, tourne au rond-point et revient vers l'hôtel où elle s'arrête. Damian redémarre le van (il a calé bien sûr) et il part sans rien dire, tout tranquille, le même sourire sur les lèvres, l'air totalement étranger à ce qu'il se passait dans le monde. Les gosses de notre école... et nous aussi sans doute au début... l'appelaient Banania. Et puis il a commencé à être respecté pour son humour dévastateur, ses bonnes notes et son insolence envers les professeurs que nous détestions tous.

(En y repensant aujourd'hui, j'ai honte. Mais au lycée, il avait expliqué qu'il avait mis des années à comprendre que c'était une moquerie ou une insulte. Pour lui, c'était le tirailleur sénégalais sur les paquets de chocolat en poudre, un héros, il avait sa gueule partout, c'était le seul Africain que certaines personnes de Saint-Pierre avaient vu avant que Damian et sa mère ne s'installent... Il en était fier.)

(Il avait aussi expliqué que le seul Blanc qu'il connaissait à Madagascar se faisait appeler « Monsieur Propre » à cause de sa calvitie.)

On passe très près des gendarmes qui sortent sans rien dire de leur véhicule, se frottant les mains pour affronter le froid. Notre hôtel se trouve peut-être en premier sur leur liste ? Ils ne lancent même pas un regard vers notre van. S'ils nous cherchent, ça commence mal pour eux.

Et puis, ils ont progressivement rapetissé dans le rétroviseur. Je sens une nouvelle fois une pression sur ma cage thoracique. Je veux raconter aux autres une super histoire, un truc rigolo sur Nico, mais rien ne vient. Je fixe la route devant nous. Je prends une grande inspiration et avec ma grosse voix d'émission de télé-réalité à la con je lance :

« LES GENDARMES DE SAINT-PLOUZ NE LE SAVENT PAS ENCORE, MAIS ILS VIENNENT TOUT JUSTE DE RATER LES CRIMINELS EN CAVALE. »

Rires.

« C'EST UN NOUVEL ÉCHEC POUR LA GENDARMERIE NATIONALE ET POUR LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE... QUI POURRA ARRÊTER CES DANGEREUX MALFAITEURS NÉCROPHILES ?

— Bordel, Stan, t'es con. »

Damian, les yeux fermés par son rire, s'engage sur une petite nationale à toute vitesse, avec toujours cette douceur dans sa conduite. Charlotte est assise devant, les yeux encore pétillants. Paule se trouve à ma droite, la tête posée contre la vitre, exactement dans la même position qu'hier soir juste avant de s'endormir. En quelques minutes, le ton est donné : on allait planer comme sur un tapis volant jusqu'en Bretagne.

J'ai emménagé un samedi matin.

Damian conduisait la voiture prêtée par mon père, Nicolas derrière tenait les tiroirs d'une petite commode récupérée chez Charlotte et qui s'ouvraient constamment. On roulait tout doucement vers Paris. Le chemin inverse d'aujourd'hui. La radio diffusait la dernière chanson d'un mec de la Star Academy. On sifflotait son affreuse composition. Je repense parfois à lui et à ses congénères. Ces stars d'un mois, d'un trimestre, d'une année pour les plus chanceux. Des étoiles filantes. Le ciel en est constamment rempli, mais il fait jour la moitié du temps, et l'autre moitié les gens dorment. Combien de personnes formidables manque-t-on dans la vie ? Combien d'heureuses coïncidences dans les trains ? Combien de moments de grâce qui nous échappent parce qu'on regarde du mauvais côté ?

J'ai eu la chance de connaître Nicolas et de vivre avec lui quelques années. Quelques verres. Quelques bouteilles sur la plage. Quelques cigarettes. Quelques réveils difficiles, gueules enfarinées, cheveux dressés sur la tête, yeux éclatés, cernes, sourires bâts, haleines chargées, doigts collants.

« C'était bien hier soir, hein ? »

Obligé de hocher la tête.

L'appartement faisait onze mètres carrés et une fois que Damian, Nicolas et moi on s'y est entassé, on s'est demandé comment on allait faire pour les meubles. Le temps de poser un lit, un tréteau et une planche et le reste de la chambre faisait office de placard.

« Ça ne sera pas trop crevant à nettoyer au moins. »

J'ai souri à Nicolas. Je me trouvais à la frontière entre l'excitation et la peur panique. Mais sa présence suffisait à me calmer. Encore une fois : c'était un gros chien. Il n'y a aucune raison de lui en vouloir et je lui en veux. Pourquoi en vouloir à un être qui n'a rien fait ? Il est tombé raide mort dans la rue. On peut difficilement être moins responsable. Il n'y avait rien d'autre à dire sur tout ça.

Je suis le premier à m'être installé à Paris dans mon onze mètres carré. Damian a suivi quelques mois plus tard. Paule l'année d'après. Petit à petit le groupe s'est reformé autour de moi.

Le reste du temps, nous nous retrouvions à Saint-Pierre. Le train depuis Paris mettait des plombes à l'aller (tapis volant) ; au retour il fonçait à toute berzingue. Visiblement, quelque chose ne lui plaisait pas. La grosse bête, arrêtée en gare, tremblait encore alors que je montais dans la voiture de mes parents. Ils ne venaient jamais me chercher sur le quai, peut-être avaient-ils peur de la locomotive ?

Je passais généralement le vendredi soir avec eux, à table, et dès le samedi matin, aux aurores, prétextant une visite au marché, je retrouvais tout le monde au café ou, durant les beaux jours, sur la plage où s'ébrouaient soleil et mer. Quelques bateaux rentraient au port, d'autres partaient ; Claude nous racontait son dernier mec ; je fumais une clope en embellissant une histoire. Et puis, le temps d'écraser le filtre, on était dimanche. Mes parents me traînaient hors du lit alors que j'avais à peine fermé l'œil, tentaient diverses techniques pour me faire aller au cimetière (promesses, chantage, même de l'argent une fois). Ils n'avaient jamais cessé de vouloir m'y emmener.

À seize heures, j'étais reparti.

Quel ennui. Quel ennui de me souvenir de tout ça. De le répéter, encore et encore.

Grandis, putain. Bouge-toi. Fais quelque chose. Arrête de penser à lui. Ouvre la portière et saute. Jette-toi par la prochaine fenêtre que tu vois. Avale un bidon d'antigel à la station-service. Mais ta gueule. Ferme ta gueule.

« Dans ma valise, je mets..., commence Charlotte.

— Ah non, pas ça ! hurle/rigole Paule.

— Dans ma valise, je mets...

— Bordel Charlotte, on a plus huit ans.

— Dans ma valise, je mets... un poney ! »

Impossible de résister pour ma part.

« Dans ma valise, je mets un poney et... une bible. »

Damian enchaîne directement par :

« Dans ma valise, je mets un poney, une bible et un couscoussier.

— Pas ton couscoussier, Damian ! On le connaît par cœur ton couscoussier. »

Damian a toujours eu cette liste de mots qu'il plaçait sans raison partout et tout le temps. Il y avait donc « coucoussier », « patate douce » et « Jacobin. » Petit bac, jeu de la valise, voire même un déguisement lors d'une fantastique soirée d'Halloween en deuxième première année de fac... le sens de cette suite d'objets s'était perdu dans le néant de la création, mais comme le serpent, la pomme et deux hétérosexuels nus, elle revenait, encore et toujours.

« Dans ma valise, » continue Paule presque à contrecœur, « je mets un poney, une bible, un coucoussier, une seringue, un chaperon rouge, un... panneau publicitaire — facile celui-là Stan —, un autographe de Philip des 2be3 et... et... un abribus.

— Pffff, classique. »

C'est un de nos jeux préférés. Tout avait débuté dans les trajets en bus pour le lycée. Petit à petit, il était devenu des challenges pour la journée, qui se mettaient en pause le temps du cours de physique-chimie avant de reprendre subitement dès qu'on avait posé un pied dehors. Il nous suivait partout : les balades sur la plage, les soirées dans les rochers, les beuveries. On organisait des éditions spéciales où j'imitais Julien Lepers. « C'est oui ! » quand on arrivait à finir une série de vingt alcools différents ou une collection de copines de Nico. Il était du genre dragueur, c'est vrai. Élise avait été la bonne.

Ça retombe sur moi.

« Dans ma valise, je mets un poney, une bible, le coucoussier de Damian, une seringue, un chaperon rouge, un panneau publicitaire, un autographe de Philip des 2be3, un abribus, un leprechaun, la mère à Damian, un double-gode et... »

Je plaque ma main sur le plafond du van. L'espèce de moquette grise évoquait la rassurante texture du Velcro. Ses griffes de plastique

« Un double-gode et le cercueil de Nicolas ! »

Si Charlotte conduisait, on aurait fini dans le décor. Elle se retourne vers moi, outrée, et elle lance deux gifles dans ma direction. Je me plaque contre la portière pour les éviter.

« Retire ça.

— Mais enfin, je...

— Retire ça !

— Char, calme-toi, je...

— Mais putain, t'es carrément con, Stan. Tu es obligé de parler de ça ? »

Paule ne me regarde pas. Damian se concentre sur la route. De mauvaise grâce, Charlotte lâche quelques jurons entre ses dents.

« Pardon. Je croyais qu'on était passé à l'étape où c'était drôle.

— Espèce de merde. »

Elle se rassoit dans son siège, bien droite.

« Pardon, Stan.

— Non, c'est moi. C'était bête.

— Ouais.

— Mais, lance Damian, c'était toujours mieux que le panneau publicitaire qu'il avait proposé. »

Regard noir de Charlotte.

« Ou pas. »

On passe cinq minutes sans rien dire jusqu'à ce que Charlotte fasse remarquer que nous sommes presque à court d'essence.

(C'était un de ses signaux habituels lorsqu'elle se fâchait ; dès qu'elle reprenait la parole, nous étions enfin libérés de notre silence. Il y avait en elle toute l'énergie et la maîtrise d'un arbitre de Roland-Garros.).

« Pause pipi ?

— Et pause clope.

— Le capitaine accepte vos demandes ! » chantonne Damian alors qu'il se rabat sur la voie de droite.

On roule sur une nationale très calme qui longe l'autoroute. On avait décidé très vite qu'il fallait éviter les péages et leurs caméras de surveillance. Ils avaient sans doute (qui avait dit ça ? Moi ? Paule ?) des logiciels qui détectaient les plaques et les marques des véhicules et pourraient nous localiser facilement. En quelques minutes, peut-être moins, on aurait été encerclé de voitures de flics. On avait Nico dans le coffre, après tout.

La main en coupe devant sa bouche, Damian continue son imitation :

« Prochain arrêt : les toilettes dégueulasses de cette ravissante station-service. Merci de ne pas tenter d'ouvrir les portes avant l'arrêt complet de l'appareil. Nous vous remercions d'avoir choisi notre compagnie... »

Je soulève la poignée alors que Damian s'engage près d'une pompe.

« Putain, Stan, deux secondes. Laisse-moi garer le tank.

- Chouette surnom pour cette bête.
- Cyprienblitzkrieg, lance Paule.
- Excellent, je propose un vote.
- Votons pour le vote.
- Qui pense qu'il faut voter ? »

Quatre mains levées.

« Très bien, un vote sera donc organisé... Qui veut que le van soit désormais appelé le Cyprienblitzkrieg ? »

Quatre mains levées. Damian reprend la parole :

« Quatre pour, une abstention... Adjugé vendu pour Cyprienblitzkrieg ! »

Le Cyprienblitzkrieg se délest de quatre de ses passagers. Quelques pas sur le bitume, quelques étirements. Je me dirige vers les bancs installés de l'autre côté de la route. Une petite rivière sans histoire coule à mes pieds, invisible, totalement à l'abri des regards. Tout le monde s'en branle de ce cours d'eau. L'air lourd, rempli de particules froides et grossières, me pique la peau. Je fume une cigarette en silence, en essayant de ne pas trop penser. Dans mes chaussures, mes orteils se crispent, grattent la chaussette, la semelle, cherchent à creuser le sol jusqu'à atteindre le centre de la Terre.

6

La cigarette m'allège la tête.

D'ici, le Cyprienblitzkrieg ressemble à n'importe quel autre van. Rien de spécial. Rien de différent, à part son âge avancé. La marque ne doit même plus exister (c'était en fait un Renault). Les bancs installés sur cette minuscule pelouse ont la même gueule que ceux de l'aire d'autoroute. Je ressens une vague d'espoir : tout semble possible si « Petite Venise » a eu des petits.

Damian, depuis la porte de la station-service, m'appelle d'un signe de la main. Je réponds de la tête. Il enchaîne ensuite quelques gestes malins pour savoir si je veux un café. Pouce en l'air, Damian, pouce en l'air. J'adore ce que tu fais. Continue comme ça.

(Je me demande parfois ce que tu fous avec nous. On est tellement sérieux, Damian, tellement graves, tellement lourds, pleins de maladies et de tristesses qu'on traîne. Mes parents. L'ex-mari de Charlotte. Les mecs louches de Paule. Toi et Nico vous êtes des anges. J'avais écrit « étiez » et puis Damian n'est pas mort, donc autant ne pas inventer du suspens là où il n'y en a pas.)

Je fouille ma poche à la recherche de mon téléphone. Il ne se s'y trouve pas, bien évidemment. Je termine ma clope et rentre dans la station-service où mes compagnons de tank ont pris place autour d'une table très haute recouverte de miettes grasses de viennoiseries (j'ai un haut-le-cœur en y repensant). Ils fixent un écran plat monumental accroché au plafond. Mon café attend encore dans la machine. Quand j'ai entendu le mot « vol » venant de la télé, mon cœur saute un battement.

« Franchement, qui ose faire ce genre de choses ? »

La caissière de la station-service a l'air d'avoir été choisie sur son physique légèrement disgracieux et son sourire désagréable. Sa voix rauque gratte le fond d'une vieille bassine de tristesse. Devant elle, étalée depuis son comptoir jusqu'au rayon étonnamment bien achalandé de bouteilles d'eau, une vingtaine de clients fait la queue, la tête plongée dans leurs téléphones. C'est un matin comme un autre pour eux. Commerciaux en début de journée, routiers sur le retour, courageux ayant choisi de vivre loin pour avec une plus grande maison et un plus grand jardin et encore plus de temps seuls avec leur autoradio loin de leurs familles bruyantes.

« Voler un cadavre... quelle misère, » ajoute-t-elle, comme une note de bas de page rajoutée par un traducteur aigri.

Paule est déjà debout en train de marcher vers elle, les poings serrés. Ses mots se chevauchent.

« Ce n'est pas un cadavre, c'est un homme ! Un être humain, madame ! »

Obligée de la rattraper :

« Calme-toi, Obélix »

(Le genre de vanne qui la faisait rire d'habitude.)

Mais elle est lancée :

« Et les gens qui l'ont volé, comme vous dites, peut-être ont-ils une bonne raison de le faire. On ne sait pas. Personne ne sait ! La télé ment toujours. »

Rappelant son existence en balançant un sandwich baguette au thon sur le comptoir, un client coupe court à la dispute. Elle n'a, de toute évidence, aucune chance d'aller bien loin vu le niveau des premiers échanges et la longueur de la file d'attente. La caissière en oublie jusqu'à l'existence de Paule et elle redevient la femme professionnelle et concentrée qu'elle est censée être. Notre amie rejoint notre groupe, les sourcils froncés et la gueule de travers.

À la télévision, le journaliste termine son histoire, l'air dramatique et opprimé comme s'il avait été lui-même volé lors de son enterrement.

« Les ravisseurs seraient des amis du défunt et les enquêteurs privilégient la piste de la farce. Sans transition...

— N'importe quoi.

— Paule...

— Ils ne savent rien, ils jugent, sans savoir. Ils m'agacent.

— Depuis quand tu es aussi critique envers la télé, Paule ? glisse Damian.

— Cyprien. Il disait toujours que la télévision était la pire des maladies transmissibles... Bon, ça c'était avant qu'on découvre sa chaude-pisse, mais quand même, il avait raison.

— Paule ! »

Damian agrippe le bras de notre amie, sans violence. Son regard en dit long sur la quantité de silence qui doit désormais sortir de la bouche de Paule. Chacun possède au moins une ascendance sur un autre membre du groupe, comme dans une sorte de pierre-feuille-ciseau social. La mort de Nicolas a sans doute brisé quelque chose, mais quoi ? Difficile pour le moment de savoir exactement quoi.

(J'avais, il me semble, un ascendant sur Damian, et lui sur Charlotte.)

« Je me calme. C'est promis. »

On termine nos cafés, les yeux rivés sur la télévision. Les infos sont idiotes et inutiles.

« Ils n'ont pas diffusé de photos, glisse Charlotte sur un ton de comploteur.

— Et ils n'ont pas parlé de la course-poursuite sur l'autoroute.

— Ils ne savent rien.

— Ou bien ils ne veulent rien dire, » propose Paule.

Regard de Damian rappelant au silence. J'enchaîne tout de suite.

« Alors tout va bien. Ils ne sont pas à nos trousses. Ils ne vont pas lancer une armée à notre poursuite. Aucun tank ne va nous barrer la route. Ils ne savent pas où on est, ils ne savent pas où l'on va. Il faut qu'on avance vite et nous aurons toujours un kilomètre d'avance sur eux. »

Je reprends mon souffle.

« Figurativement, bien sûr. »

Quelque chose en moi se nourrit de cette situation et de cette énergie nouvelle. Je crois que je ne veux pas qu'elle s'arrête en fait. Envie de proposer Vladivostok comme nouvelle destination. Traversons l'Asie ! La Russie ! La Sibérie !

« On prend de quoi manger pour la route et puis on se casse. »

Tout le monde acquiesce.

« Bien. »

On s'éloigne de la table. Scène de film, ralenti, musique cool ; les héros remettent leurs manteaux, le tissu vole dans les airs. Damian nous coupe dans notre élan.

« Et si on se fait gauler ? »

La caissière de la station-service relève la tête... difficile de savoir si elle a oui ou non clairement entendu la conversation. Elle est trop occupée avec les clients pour suivre quoi que ce soit. Mais peut-être a-t-elle compris de quoi on parle ? Avec Paule et ses yeux exorbités par la colère, pas besoin d'être Derrick pour deviner. Peut-être que la caissière a ce petit truc qu'avaient les commerçants d'antan : ils entendaient tout, savaient tout sur tout le monde, dénonçaient ceux qui cachaient des Juifs et « mettaient » le « un peu plus » qui restait toujours.

On revient vers Damian. La grande roue de la vie se met à tourner et c'est sur moi que la flèche se fige — le regard de Charlotte indique que c'est à mon tour d'être réaliste, calme et raisonné. Je lève les mains en signe de protestation.

« Personne ne va se faire gauler, Damian.

— Tu le sais comment ?

— Parce qu'on est de la... peccadille. »

Je regrette instantanément ce vieux mot moche.

« Une broutille quoi.

— Je sais ce que c'est qu'une peccadille...

— Désolé... Les mecs ils ont la moitié de la Syrie sur le dos, ils s'en foutent de quatre Bretons et d'un cadavre dans un van de 1989.

(Très bon titre de film, je note.)

— On fait quoi une fois que le drakkar a pris feu ? On revient sur nos pas, on retourne dans nos vies ? »

Son index se glisse entre les miettes de croissants.

« Je dis quoi à Sarah ? Elle m'a laissé dix messages depuis hier, je ne peux pas continuer à faire le malin toute la journée et ignorer les problèmes comme d'autres le font...

— Tu sous-entends qu'on ignore le problème ? »

Charlotte grogne. Pas du genre à se laisser marcher sur les pieds la grande.

(Je repense d'un coup à un prof de biologie qui avait accusé — à tort — Charlotte de tricher au premier devoir de l'année, avant de passer les trois trimestres suivants à l'éviter du regard pendant les cours et à baisser les yeux quand il la croisait dans les couloirs.)

Damian hausse les épaules.

« Je ne le sous-entends pas du tout... Je le dis. Vous êtes tous et toutes convaincues que tout ça c'est normal. Mais, ALERTE INFO SERVICE, ça ne l'est pas. Je veux bien rire et raconter des vannes, mais uniquement si on est tous conscients qu'on ne sait pas où on va. »

Paule lève les bras au ciel.

« Voilà ! Oui ! Enfin quelqu'un de censé ici !

- Paule, ça suffit. Concentre-toi sur ton café.
- Il est vide.
- Prends-en un autre.
- J'ai envie d'un Yop.
- Eh bien prends un Yop.
- J'ai plus une thune. »

Je sors de ma poche un billet de dix euros dont je me sépare avec joie.

« C'est tout ce qu'il me reste. J'ai laissé mon portefeuille au funérarium. Va chercher ton Yop. »

Elle m'arrache le billet des doigts et s'éloigne vers la caissière. Je me retourne vers elle :

« Et putain qui boit encore du Yop à trente ans ?

— Je suis super heureux d'être là... vraiment, reprend Damian. On s'amuse bien, on se vanne, on conduit avec la fenêtre baissée, c'est génial. Mais on fait quoi avec le drakkar ? Franchement ? Sérieusement ? »

Charlotte ouvre la bouche et se tait. Pareil pour moi. Aucune réponse ne vient.

« C'est bien ce que je pensais. Vous ne savez pas. »

Un instant plus tard, il nous décoche son plus beau sourire.

(Damian avait toujours eu une capacité incroyable à charmer avec ce sourire. Détail amusant, Sarah, sa copine, avait exactement le même genre de pouvoir. Je me demande si finalement ils ne sortent pas ensemble parce que leurs super-pouvoirs s'annulent, ils sont à armes égales pour la première fois dans leur vie.)

« Et c'est super, parce que je n'ai pas de solution moi non plus. Alors... je ne vais pas vous faire la morale. Je veux juste qu'on soit clairs sur les risques de la situation. On a joué nos vies hier. C'est pas rien. On ne va pas se prendre deux heures de colle là. C'est sérieux. »

Il enfonce ses mains dans les grandes poches de son manteau. Avec la capuche bien serrée, il avait l'air d'un petit esquimau, une ligne de fourrure lui ceinturant le visage.

« Vous savez, j'irais au bout du monde avec vous. Vraiment. Mais il est important de... oh putain Paule. »

Damian s'élance à travers vers la caisse. Paule a attrapé l'employée de la station-service par la queue de cheval et lui fait maintenant faire des allers-retours derrière le comptoir,

renversant bonbons, chocolats et chewing-gums. Bizarrement, la femme ne crie pas. Non pas qu'elle subisse sans broncher, mais il semble qu'elle prépare une riposte exceptionnelle. Elle concentre sa force.

« Paule ! Lâche la dame ! Lâche ! »

Damian tente de séparer les deux boules de colère. J'interviens aussi vite que possible, attrape un paquet de M & M's et le déchire d'un seul geste. L'instant d'après, une pluie de missiles cacahuètes traversent l'espace qui s'abat sur le crâne des deux combattantes. La violence des projectiles, ou tout simplement le ridicule de la scène, les fait lâcher prise.

« Paule ! Allez ! Viens ! »

Paule lâche. L'employée est catapultée à l'autre bout de sa petite caisse, un cercle d'un mètre et demi de diamètre. Le choc fait trembler tout le meuble. D'une main experte, Damian tire Paule vers moi. Je m'agrippe à elle, tractant dans la foulée Charlotte — figée pendant tout le combat, horrifiée — pour l'amener vers la sortie. La petite ribambelle d'abrutis que nous sommes continue à se tenir jusqu'à la porte de Cyprienblitzkrieg.

« Tous à bord ! » hurle Paule, les deux mains en porte-voix, debout sur le bord de la portière. Elle éclate d'un rire sonore tonitruant. Derrière la vitre de la station-service, on voit les clients s'approcher de la caisse. La caissière a peut-être besoin d'aide (oui), mais nous avons autre chose à faire.

« Mort aux cons ! Fuck le système ! No future ! Carglass répare, Carglass remplace ! »

Damian démarre à toute allure, fait crisser les pneus du van sur l'asphalte froid de l'Est. Quelques automobilistes tournent la tête, surpris, agacés peut-être ; personne ne peut ne serait-ce que comprendre la joie et l'allégresse qui nous animent tous et toutes, alors que nous reprenons la nationale vers l'ouest pour y brûler un très cher ami.

7

« Quelle pute ! Quelle pute, quelle pute, quelle pute ! »

Il faut une bonne dizaine de minutes à Paule pour se calmer, la tête posée sur l'épaule de Damian. L'heure suivante, plus reposante, silencieuse, passe sans qu'on s'en rende compte. Dehors : un morceau de la France qu'on ne connaît pas, aussi générique qu'oubliable, se déplie. C'est une carte vierge, un bout de terre inconnue qui ne gagne pas à être découvert. Il faut bien des paysages moyens pour que les plus beaux ressortent, non ?

(J'avais écrit au départ « il faut des jours de pluie pour que le retour du soleil soit un évènement » et puis je me suis rappelé que ça provenait d'une poésie qu'on avait apprise au lycée. Le genre de texte un peu tarte, mais sur lequel on bosse pendant des semaines et qui, à la fin, contre toute attente, s'accroche à nous. Parfois, ces mots remontent à la surface, je m'en souviens parfaitement, ils sont ancrés en moi. Il me semble pourtant que ces heures passées à écouter ces profs barbants n'ont été qu'une solution parmi d'autres pour rattraper mon sommeil. Peut-être que les mots se sont transmis à ma mémoire par un autre moyen... J'accuse les polycopiés puant l'alcool !)

Au bout d'un moment, Damian pose un baiser sur le front de Paule. Elle lâche un petit « merci » et tout le monde pense en même temps à leur été ensemble, des années plus tôt.

(Nicolas aurait poussé un cri strident et collé ses deux index l'un contre l'autre en répétant « ils sont amoureux ! Ils sont amoureux ! » comme il adorait le faire. Mais depuis la révélation de Paule la veille, j'aurais sans doute trouvé ça légèrement moins amusant. J'aurais enfin compris le malaise, la tristesse qui habitait Paule, le sentiment qu'elle trimballait d'avoir raté sa vie à cause de cette lettre. Malgré tout. Malgré... tout.)

Je me retourne. Derrière, la couverture ne bouge pas. Je soulève un pan du tissu et je vois son visage. Toujours le même, toujours figé dans cette drôle de position, toujours coincé entre deux mondes. Nous sommes en 2016 et pourtant nous ne pouvons toujours pas accepter et comprendre la mort. Comme nos ancêtres. Dans certaines cultures, la mort est un départ vers une vie meilleure, pour d'autres il s'agit de la fin de tout. On enterre nos amis et nos familles avec leurs trésors. On construit des pyramides, des ziggourats, des tertres. On leur croise les bras, on les habille, on les vide pour qu'ils ne pourrissent pas. Leurs organes sont conservés ou détruits avec la même obsession pour la propreté. Leurs femmes et les esclaves sont égorgés, brûlés vifs, empoisonnés. Certains reviennent à la vie, la même vie. Pour d'autres, c'est une évolution ou une punition. On meurt pour de bon à peu près partout. Nicolas avait choisi ses funérailles, Élise a voulu changer son désir, son plan, son envie. Elle n'a jamais compris qui était son mari, je veux dire... qui était réellement son

mari. Elle ne s'y intéressait pas. Elle aimait son corps, son allure, mais pas les tares qui étaient livrées avec ; elle se moquait de ses moqueries, de son humour nul ; elle le rabrouait, le cassait, l'empêchait de dire cette connerie qui lui illuminait le visage.

(La première psy que j'ai vue avait un angle passionnant sur le sujet, elle pensait que je prenais Élise pour une castratrice. Mais ce n'était pas une question d'être émasculé. On lui avait coupé les ailes, pas la bite. On lui avait foutu du plomb dans les chaussures. Rien à voir avec les couilles. Il avait eu d'ailleurs, avant, bien avant Élise, des copines un peu difficiles, que j'aurais aimablement traitées de « castratrices », mais Élise, non. Non, non et non. Cette psy n'est jamais revenue. Vite remplacée par un type antipathique qui doit lire ces lignes en ce moment même.)

Bien sûr, le groupe avait été concerté lorsqu'ils avaient rencontré Élise, des années plus tôt. Je finissais mes études dans ma minable école de commerce. Damian était en train d'ouvrir son petit restaurant à Paris. Charlotte divorçait (eh oui, déjà). Paule sortait avec je ne sais plus quel type louche et désagréable. Bref. On avait commencé nos vies pour de vrai (ou pas). Les week-ends à Saint-Pierre se faisaient rares, on se cherchait encore un nouveau chez nous. Notre quotidien prenait une forme inédite, sans qu'on s'en rende trop compte ; comme les premiers kilos de la trentaine qui surgissent sans prévenir. « Tiens, t'as grossi. » Boum, c'est trop tard.

Nicolas nous a parlé d'Élise le premier week-end de mars 2009. Ou 2010. Un truc comme ça. Il nous avait forcé la main pour que nous soyons tous ensemble à Saint-Pierre cette fois-là. Personne ne devait manquer à l'appel.

Il faisait un temps magnifique. Le soleil se couchait tôt, mais un vent chaud venu de la terre rabattait sur nos fronts les capuches de nos cirés et de nos vestes et de nos parkas et de nos manteaux. Le samedi matin, nous nous étions retrouvés devant le marché avant de prendre la direction de la côte sauvage, Damian, Charlotte, Nico et moi, empilés dans la voiture prêtée par ma mère, Paule derrière nous sur la moto qu'elle conduisait à l'époque (une folie depuis longtemps effacée de sa mémoire). Nous avions bu des trucs forts en mangeant des marshmallows, des biscuits et des bonbons qui piquaient. D'habitude Nicolas criait : « ah putain bordel, j'ai oublié de vous dire, j'ai une meuf », mais cette fois-ci il s'était raclé la gorge et avait glissé un sobre « J'ai rencontré quelqu'un. »

On a tout de suite su qu'il s'agissait d'une personne assez unique. Une nana extraordinaire selon lui. Une avalanche de termes élogieux a suivi. L'air marin prenait le contrôle de l'après-midi. On était heureux. (Quand j'y repense, c'est avec le cœur pincé. J'aurais pu lui conseiller de refuser cette fille et de se concentrer sur sa carrière. Il se plaisait à Strasbourg, il avait un travail passionnant, il avait enchaîné les copines, ne voulait pas se caser ; s'il avait continué, il aurait pu revenir sur Paris, auprès de nous, et ne pas mourir dans la rue. Il aurait été mieux là-bas, sur la presque-île, avec nous.) Notre groupe s'était distendu quand les uns et les autres avaient grandi, changé, déménagé. Nous tenions pourtant. Nous partagions les mêmes plaisirs. Le même passé. La même amitié.

En quelques semaines, entre ce feu de camp et notre première rencontre avec Élise, j'ai senti... nous avons tous senti que Nico s'éloignait. Charlotte m'avait appelé le soir même : « On est en train de le perdre, hein ? » J'avais répondu du bout des lèvres, avec l'impression de le trahir ou bien de me trahir. Et puis nous avons bifurqué sur sa vie à elle. Son ex-mari, un médecin du village qu'on avait tous vu au moins une fois pour une grippe (ou une peau de couilles coincée dans une fermeture Éclair) la quittait pour une autre. C'était pas un type méchant, simplement trop occupé pour se soucier de ce que Charlotte faisait. Il était plus âgé, avait un fils de quinze ans, soit une décennie de moins que nous ; il sortait peu ; il revenait de ses soirées trop bourré pour reconnaître Charlotte ; il ne l'avait jamais vraiment touchée. Leur point commun se trouvait être la voile. Ils partaient pour un week-end, parfois une semaine quand le cabinet le permettait. Ils disparaissaient ensemble.

Leur histoire s'est terminée par papiers interposés, calmement, sans bruit. Le seul commentaire de Charlotte fut de saisir une bouteille de vodka et de s'en enfiler la moitié, comme ça, cul sec. Il était à peine onze heures et demie et nous attendions Nicolas et Élise dans le petit appartement de Damian. Il avait cuisiné un plat de chez lui, accompagné de riz et de pois du Cap, au goût sucré et léger. Les bouteilles de vin étaient alignées sur la nappe blanche recouverte de broderies bleues (Charlotte siffla une bouteille à elle toute seule un peu plus tard dans la journée). Sur le tissu, on voyait un couple de fermiers dans différentes saynètes du quotidien : les champs, quelques zébus, un puits, une charrue, un été très chaud, une rizière prête à être récoltée, quelques canards en train de décoller. Leurs détails baissaient à mesure qu'ils s'éloignaient ; les premiers paraissaient être vivants, les derniers étaient représentés par de simples « n » minuscules. La grande table tenait à peine dans l'étroite salle à manger de Damian, mais impossible de faire ça ailleurs ; il avait tant insisté. Paule l'avait aidé à tout préparer. J'étais arrivé avec le vin. Charlotte avec le besoin d'oublier qu'elle était encore en vie. C'était rare de la voir ainsi possédée par des émotions violentes qui d'habitude étaient tenues en laisse, muselées comme des pitbulls.

On a sonné à la porte. Deux coups brefs, un long, trois rapides. Notre code secret. La pression a monté d'un cran. Je me souviens de quelques regards en biais, d'un soupir de Charlotte. Damian a ouvert tandis que nous nous tenions tous dans l'étroite cuisine. Un cyclone d'odeurs avait dû envahir le couloir et la cage d'escalier.

« Hey ! Damian, je te présente Élise. »

On l'avait tous vu en photo, bien évidemment. Cette première rencontre fut l'occasion de réaliser à quel point elle était belle. Pas une beauté de magazine, pas une mannequin, quelque chose de propre et de carré, sans erreur, sans saveur. Elle évoquait la petite fille sûre d'elle, la bonne sœur de carte postale, la laitière heureuse de battre son beurre, la touriste qui a mangé juste ce qu'il fallait avant de plonger dans les eaux turquoise de la Méditerranée, la collègue qui revient de vacances avec un impeccable bronzage sans s'en vanter, l'élève modèle qui a fait dix exercices en plus, la star de cinéma ambassadrice de l'ONU. Et si Charlotte avait toujours été relativement parfaite dans son genre, Élise se situait un bon cran au-dessus. C'était un androïde, fidèle à tous les fantasmes, et toutes les

conventions du monde occidental. D'un coup d'œil, on devinait qu'elle ne pétait jamais. Elle ne buvait pas trop et ne vomissait qu'en cas d'extrême urgence. Elle conduisait prudemment et sans traîner. Elle payait ses impôts en temps et en heure, épargnait, profitait de la vie pour partir en vacances pour se reposer et pour s'enrichir de la culture quand même un peu. Elle lisait toujours un livre sur le pays qu'elle visitait, oscillant entre fiction légère et biographie de la personnalité importante. Elle était belle parce qu'elle était intelligente aussi. Plus qu'une femme parfaite, c'était un humain aux confins de la normalité. Le reste n'était qu'accessoire — qu'elle portait comme une seconde peau.

Damian lui a fait la bise, et puis nous l'avons fait passer de main en main. Elle allait et venait entre nos joues et nos bras, chaque embrassade l'occasion de vérifier si elle était aussi parfaite de près que de loin — et elle l'était, aucun doute là-dessus. Elle portait une robe blanche ourlée qui s'arrêtait aux genoux, tenue par une grosse ceinture tressée. La boucle en argent évoquait quelque chose du Midwest, des grands espaces ; on en aurait presque oublié ses origines alsaciennes. Plus tard, elle nous révélera que cette fameuse ceinture vient de Cuba, où elle a été achetée à un petit artisan menacé par l'ouverture d'un tourisme sauvage et capitaliste.

Et tandis que Nico lui racontait une histoire avec Paule et Charlotte (je ne m'en souviens plus du tout, je pense qu'il s'agissait de celle avec le prof de dessin persuadé qu'elles avaient toutes les deux un talent dingue alors que Nico avait tout fait), Damian se pencha vers moi et me murmura à l'oreille :

« On dirait qu'elle vend des yaourts aux pruneaux. »

C'était exactement ça.

Jour, terrain de tennis, une jeune femme ni trop citadine ni trop campagnarde joue quelques balles avec une fille moins belle et légèrement plus ronde qui sue beaucoup. À l'issue du match gagné haut la main, Élise sort de son sac le secret de sa réussite sur le terrain et dans la vie, secret qu'elle partage immédiatement avec sa partenaire et au passage le monde entier : un yaourt au pruneau liquide dans une bouteille ultra-pratique à transporter, parfait pour le goûter, dix heures ou une pause déjeuner en extérieur avec des clients. Forcément, Élise va ensuite s'étirer au soleil, évoquant à la fois la sportive de haut niveau, compétitive, mais sans être agressive, yogi à ses heures perdues, prenant la position de la grue comme si demain n'existe pas.

C'était Élise. C'était ça. Elle venait d'une publicité pour Danone ou Unilever. Quelque chose me disait que ses règles étaient bleues et pas du tout anxiogènes, qu'elle ne tombait malade que le temps de prendre un Strepstils, qu'elle n'avait aucun problème à aller au Macdo parce qu'ils y préparent de délicieuses salades aux feuilles fraîches et croquantes. J'aurais dû comprendre à ce moment-là que Nico était condamné. Un jour, il allait mourir et puis ça serait la fin de tout ça. Elle, elle était destinée à vivre pour toujours, à vendre des produits laitiers laxatifs.

On s'installa à table et je n'eus aucune peine à revoir quinze ans plus tôt Nicolas s'asseoir chez mes parents devant la grosse télévision, jeter un œil sur une photo de vacances où mon père et ma mère m'encadraient au bord d'un geyser, et me dire « un jour, je serais un Viking, avec une hache, un casque et la plus belle fille d'Islande. »

(Quelles atroces vacances. Des randonnées, des heures en voiture. L'Islande m'étranglait d'ennui rien qu'en y repensant.)

Pause pipi.

Pause café.

Pause clope.

Retour dans le van. Changement de position. Paule passe devant. Je reste derrière et parfois, discrètement, j'attrape la main de Nicolas à travers la couverture. Tout le monde me grille bien sûr, mais personne ne dit rien.

Paule, qui s'ennuie, finit par ouvrir la boîte à gants. Le plus important dans ce bric-à-brac de clés, de tickets de parking, d'outils et de gant (au singulier) se trouve être une cassette audio. On se rapproche de Paule, soudainement intéressés parce qu'elle tient entre les doigts. Une relique. Les vestiges d'un temps passé. On peut lire sur la languette prévue à cet effet : « Pornic, 2003. » Quelque chose me dit que le violet de l'encre devait sentir à l'époque la framboise.

On n'y croit pas nos yeux. Paule relit le titre à voix haute, comme un vieux grimoire. On la regarde comme s'il s'agissait du Saint Graal.

« Est-ce que c'est... ?

— Paule... où tu as eu ça ?

— C'est pas possible.

— Qu'est-ce qu'elle fout dans ce van ?

— Ça vient du dernier déménagement chez mes parents. J'ai oublié de vous le dire...

— Je t'aime, Paule. »

Damian pousse un rire tonitruant.

« Punaise, c'est la plus belle chose du monde que tu nous as déniché là. »

Et il détaille encore sa parole, accentuant chaque mot comme s'il brillait davantage que le précédent :

« La plus belle chose du monde. »

Et c'est, réellement, totalement, entièrement, la plus belle chose du monde : une cassette préparée et écoutée l'année de notre bac.

Un mois avant les examens, mon oncle nous a laissé sa maison à Pornic. C'était bien sûr l'occasion de faire la fête, d'inviter nos camarades et de se bourrer la gueule. Il n'avait jamais été question de réviser une seule seconde. Difficile de se souvenir comment ou pourquoi nos parents nous ont crus. Le plan paraissait simple : passer les quatre derniers jours de notre vie de lycéen à faire la fête comme des tarés...

(En y repensant maintenant, il me semble que j'avais fait dit à mes parents que la mère de Damian serait là ; elle s'attendait à ce que le père de Charlotte nous surveille ; il avait conclu que mes géniteurs se trouvaient sur place ; classique coup de la toupie bretonne.)

Sauf que voilà, rien ne se passa jamais comme prévu.

Une fois arrivé (j'avais conduit, comme j'étais le seul avec le permis à l'époque avec mon année de retard ou d'avance, au choix), une pluie torrentielle s'abattit sur la région, accompagnée d'un vent très colère qui arracha plusieurs pylônes électriques. Pas de courant, pas de téléphone, pas moyen de contacter nos amis et rien à faire à part... Réviser. Nous avions apporté nos cours, nos livres, nos fiches. Erreur fatale, destin funeste.

Frappé par on ne sait quel esprit divin, mon oncle avait toutefois stocké des piles pour... disons deux hivers nucléaires. Sur la grande table commune, face à un bout de forêt terrorisée par la tempête, on avait posé la chaîne hi-fi portable en grossier plastique noir. On captait vaguement une radio pour marins, qui débitait heure après heure des chiffres incompréhensibles (on aurait dit une version mathématique de Motus). Heureusement, il y avait une cassette (j'ai eu envie d'écrire « une K7 », mais je ne sais pas pourquoi, cela m'a plongé dans un profond état de tristesse... de mélancolie plutôt... de tristesse sans doute... incapable de me décider... la vie semblait plus simple quand on pouvait écrire K7 et se regarder dans le miroir chaque jour sans avoir envie de se frapper) que l'un de nous avait préparé.

Une mixtape, quoi.

Elle commençait par quelques chansons des années 90 genre Zombie des Cranberries que l'on écoutait quand même, un peu gênés parce qu'elles venaient de nos parents. Et puis, quelqu'un avait enregistré à l'arrache un disque acoustique des Corrs. On l'avait passé tellement de fois durant ce séjour à Pornic qu'il était devenu comme une deuxième langue, comme un sweater trop confortable, comme l'odeur des grands-parents.

Il y avait cinq chansons sur la face A et... et... incapable de me souvenir ce qu'il y a sur l'autre face.

Nous voilà douze ans plus tard en train de rouler à fond sur une nationale comme il en existe des kilomètres. Quatre Irlandaises chantent et jouent de la musique pour nous. On a dix-huit balais et des gueules de momies ou bien l'inverse. Damian tapote sur le volant en rythme.

Paule fait mine de glisser l'archet sur un violon invisible. Charlotte fait les chœurs. On la connaît tellement sur le bout des doigts qu'on sait même exactement à quel moment il y a ce petit solo de tambourin trop cool et qu'un type dans le public siffle et pousse un « wouhou » dingue que je tente de ressortir à chaque concert et que la musicienne lance un bref rire solaire.

(Je réalise maintenant que The Corrs est composé de trois sœurs et de leur frère. Bizarrement l'existence de cet homme ne semble avoir aucune espèce d'importance.)

La face A se déroule avec splendeur. On est sur un nuage. De là où se trouve Nico, que ce soit derrière nous dans sa couverture ou bien au ciel ou bien en Enfer ou bien je ne sais où... je sais qu'il nous écoute.

« Il y a quoi de l'autre côté ? » demande Charlotte.

Je hausse les épaules.

« Aucune idée.

— On a passé tout ce week-end à écouter seulement une face ?

— Ouais. En rentrant à Saint-Pierre, on a simplement fait notre propre cassette... »

Elle tend la main vers l'autoradio du Cyprienblitzkrieg, sort la relique et la remet dans l'autre sens. Ce geste nous paraît sur le moment totalement dingue, venant d'une planète inconnue. C'est un rituel extraordinaire, une messe en grec ancien.

Les enceintes crachent quelque chose... qui ne ressemble pas aux Corrs.

« Mesdames et messieurs, je vous demande d'applaudir le grand... l'unique... Nico ! »

Ma voix.

Je dois avoir onze ans, mais c'est ma voix. Je n'ai pas encore mué. Je suis juste une boule d'aigus et de trémolos, des cordes vocales en formation, triturées par on ne sait quelle molécule chimique. Je me revois, petite pelote de nerfs, obsédé par l'idée de présenter une émission de télévision ou de radio. C'était mon truc.

(Drôle de rêve, hein, pour quelqu'un qui aujourd'hui vend des box à des gens incapables d'offrir un vrai cadeau à un ami)

« Merci, merci. »

Au tour de Nicolas de prendre la parole.

On y trouve déjà quelque chose de grave et de posé. Nicolas semble être né entier, lui-même, avec cette assurance de dingue, même à dix ou onze ans. Sorti de la cuisse de

Jupiter, armé et prêt à batailler. Dans le Cyprienblitzkrieg, les cœurs qui battent encore se resserrent.

« Est-ce que vous connaissez la différence entre une girafe et un éléphant ? »

Suspense terrible.

« Non ? Eh bien vous allez adorer notre maîtresse, madame Pasquier ! Elle est tellement bête que l'autre jour, elle a pris la poignée de la porte pour un organe sexuel mâle ! »

Silence de mort dans le Cyprienblitzkrieg. Nicolas nous parle alors on écoute.

« C'était un vrai plaisir d'être là ce soir avec vous. Déjà, je dois dire que je vous adore ! Vous êtes vraiment un public formidable. »

Charlotte se penche vers moi. Sa main se pose sur ma cuisse. Elle pressent quelque chose, n'ose pas en parler.

« C'était quelle année ça ?

— Je ne sais pas. On avait dix, onze ans. Un truc comme ça. »

Quelqu'un, ni moi ni Nico, siffle dans la cassette. Suivi d'un petit cri suraigu. La main de Charlotte me prend le bras et le serre. Sa voix, toute douce, me caresse l'oreille. Elle chute dans les graves lorsqu'elle murmure.

« C'est beau, Stan. C'est super beau. Ça fait plaisir d'entendre ça. »

La rencontre entre Nico et moi datait de la dernière année d'école primaire. Et nous avions enregistré cette émission quelques semaines avant la sixième. C'est au collège que nous avons fait la connaissance de Charlotte et de Damian, avant d'ajouter Paule à notre groupe quelques trimestres plus tard.

(C'est drôle. En écrivant ces quelques lignes, j'ai le sentiment d'oublier quelqu'un, comme si nous avions été six à une époque... C'est comme un vieux souvenir. Pourtant il n'y a que nous. Certains camarades se sont greffés, sans doute. Des cousins de passage pour les vacances nous ont rejoints. J'oublie quelqu'un peut-être.)

Nico continue avec la nouvelle blague abominablement nulle et je sens une boule se nouer dans mon ventre. Je sais ce qui arrive, je sais ce qui m'attend. Mon cerveau décide de croiser les bras et laisser les choses passer (enflure).

En bon maître de cérémonie, je reprends la parole. Ma voix crachote dans le micro de mauvaise qualité que l'on utilisait. Je me revois courir à travers la maison, en train de déplier le câble, de me dire que pour une fois que ce bouton rouge d'enregistrement allait servir à quelque chose.

« On applaudit encore Nicolas le Clown ! Et je vous demande de faire une ovation au prochain numéro de notre spectacle... un numéro de ventriloque... applaudissez mon petit frère, Jackson ! »

Mes poumons s'emplissent d'eau et je bondis vers la cassette que j'arrache de l'autoradio. La bande magnétique noire s'enroule autour du levier de vitesse. Je hurle :

« Qui a fait ça ? »

Personne ne moufte dans le van.

« Qui a fait ça ? La cassette avait une face B ! Qui a enregistré ça ?

— Stan... Calme-toi. On n'a jamais su ce qu'il y avait sur la face B. L'appareil déconnait ou je ne sais quoi.

— Paule a raison, Stan. On s'arrêtait toujours sur la chanson avec le tambourin. »

Damian voit bien dans le rétroviseur que ça ne va pas. Je me sens aspiré de l'intérieur. On essaye de me calmer, mais les mots n'ont plus aucun sens. Il ralentit dès qu'il peut et gare le Cyprienblitzkrieg sur le bas-côté de la route. Ses mains noueuses m'agrippent le col. Il me sort du van. Je ne peux plus bouger, la cassette encore à la main, étouffée dans mon poing. Je refuse de la laisser partir. Les filles ne bougent pas.

« Allez, viens, on va prendre l'air. »

Dehors, le soleil tente une percée significative, mais ne chauffe rien. On fait quelques pas sur le trottoir. Damian s'est garé devant une sorte de local commercial qui vend de la tôle et des fenêtres isolées. Le nom est un agencement pénible de noms et de « & fils. » Le genre de bâtisse qui existe à peu près partout.

Damian me demande quelque chose ; je n'ai pas entendu, je m'en moque. La seule chose qui compte : reprendre ma respiration.

« Qui a fait ça, Damian ?

— On te l'a dit. Il n'y avait pas de face B. Rappelle-toi. On a passé tout le week-end à réviser avec les mêmes vingt minutes, The Cranberries puis The Corrs. C'était tout. Ça nous a rendus fous le premier jour et puis après... c'était mieux que le vent qui sifflait... C'était chouette de les connaître par cœur.

— Il sifflait... le vent, il sifflait dans le grenier, dans les murs. On n'arrivait pas à dormir.

— On avait tenté de faire une partie de Monopoly avec un jeu à moitié complet.

— On avait rajouté des pièces de Risk.

- Et on inventait des règles au fur et à mesure, mélangeant les deux plateaux.
- Et mon oncle avait caché l'alcool et on ne le trouvait pas.
- On avait cherché partout et on a juste mis la main sur sa collection de médailles un peu louches.
- Totalement louches.
- Ouais.
- Ouais. »

Il me regarde. Longtemps. Je lâche la cassette. Je récupère la K7.

Mes parents vivaient à quelques minutes du collège et j'avais hérité de la cave qui me servait à la fois de chambre et de salle de jeu. On y avait installé un baby-foot et un grand canapé qui faisaient face à une télévision avec mes consoles, des manettes pour tout le monde, une tonne de jeux. C'était la manière que mes parents avaient trouvée pour me remonter le moral ou bien se débarrasser de moi (encore aujourd'hui, je ne sais pas). Qu'importe, ce sous-sol était devenu le lieu de rendez-vous après les cours et j'y avais très vite invité Damian, peut-être même le jour de son arrivée. Nico était là bien sûr.

Il avait passé ses doigts sur la longue liste de jeux dont il ne connaissait pas l'existence la veille. Son ongle a suivi les rainures du plastique gris des cartouches, a souligné les noms, senti le relief de la croix directionnelle. Et puis il a parlé, sans la moindre jalousie dans la voix.

« Tu as de la chance d'avoir tout ça. »

Je n'ai pas su quoi dire sur le moment. J'aimais bien, je crois, entendre la petite pointe d'envie chez mes camarades. Mes cousins me détestaient pour ça. Certains amis m'en voulaient. Je sais que Nico avait parfois mal pris ma manière de me vanter d'avoir reçu sans raison valable un nouveau jeu. Alors j'ai répondu, après quelques instants de silence, neutre, en le fixant droit dans les yeux.

« C'est parce que mon frère est mort.

— Et alors ? »

Aucune méchanceté, aucun jugement. Juste un constat.

« Et alors ? »

Il m'avait regardé dans les yeux et puis nous avons silencieusement convenu d'un pacte. Il s'est assis devant la console et je lui ai montré patiemment comment jouer à tel ou tel jeu. De temps en temps, il prenait la manette, découvrait les contrôles et puis me la rendait. Vers

dix-neuf heures, sa mère est passée le prendre. C'était une grande femme, mince, presque étroite. Elle m'avait lancé un sourire très large, chaleureux ; le même que Damian offrait à ses amis et aux gens qu'il aimait.

Aucune retenue, aucune arrière-pensée. Juste un sourire.

En quelques semaines, il faisait partie intégrante du groupe. Ensemble, le collège fut tout sauf une épreuve. Les notes étaient bonnes, les cours sans intérêt, les heures passées dans l'enceinte de l'établissement qu'un long entracte entre deux balades, deux jeux, deux beuveries.

Damian n'avait jamais changé lui. Il ne s'intéressait pas aux filles comme Nico, pas aux mecs bizarres comme Paule, mais au futur — à son futur et à celui des autres. Si Charlotte était notre grande sœur, Damian était notre boussole. S'il était un animal, il serait un chameau, endurant, résistant, régulier. S'il n'avait pas été notre ami, nous n'aurions jamais survécu à l'adolescence.

Il me prend la K7 des mains.

« Il faut que tu passes à autre chose. »

Je ne veux pas comprendre. Il plonge ses yeux dans les miens et il me sourit. On ne refuse rien à ce sourire. Je tourne la tête, je cherche une issue. Il n'y a que lui, la route, le van.

« On ne peut plus faire marche arrière, je dis mollement.

— Je ne parle pas de Nico.

— Mais moi je te parle de Nico.

— Très bien. Ignorons le problème.

— Ce n'est plus un problème depuis longtemps.

— Bien sûr. »

Une pause. Il me lance un regard de travers, le genre à filer une migraine.

« On continue alors ?

— De quoi tu parles ?

— De Nico, Stan... de Nico. On continue ?

— Oui.

— Jusqu'où ?

- Jusqu'au bateau. Jusqu'à la flèche enflammée.
- Très bien. Et après ?
- Après on repart de zéro. Après je quitte mon travail. Je pars vivre en Bolivie ou en Thaïlande.
- Et nous ?
- Vous direz que je vous menaçais. Que j'avais une arme. Que vous avez essayé de m'empêcher de le faire. Que je suis fou à lier. Il suffira d'évoquer qui tu sais pour qu'ils vous croient. Ils l'ont toujours fait. Ils continueront à le faire. »

Je sens qu'il me juge, mais rien ne parvient à sortir de sa bouche. Pas le moindre son. Pas la moindre critique. Juste son putain de sourire.

« Stan... Stan... Stan... »

Il me prend par le bras et me reconduit jusqu'à la voiture. Au lieu d'ouvrir la portière côté conducteur, il utilise la poignée du coffre. Le haillon se soulève. Derrière, il y a le sac de Paule, quelques couvertures, un sac de croquettes, une bassine en plastique, sans doute une gamelle pour le chien, et puis Nicolas, proprement enroulé. Damian dévoile son visage d'un geste légèrement dramatique. C'est un choc de le voir tant il n'a pas changé depuis hier. La même expression, un peu plus molle.

« C'est à lui qu'il faut dire tout ça. »

Des voitures passent à toute allure à côté du Cyprienblitzkrieg. Personne ne peut vraiment voir Nicolas. Il ressemble vaguement à quelqu'un en train de dormir dans le coffre d'un vieux van des années 70. Je jette quand même un œil par-dessus mon épaule, avec l'envie secrète qu'une voiture de policier se gare et nous arrête tous. Fin de l'aventure ici et maintenant. Quelle fin terrible... et en même temps, la vérité, non ? Je suis le premier surpris par notre chance. Je reste un peu coi même face à l'incompétence crasse de la police. Ou bien alors elle ne fait rien, la police. Elle enfume Élise. Elle lui fait croire qu'elle cherche, mais elle ne fait rien. Typique. Ou alors... elle s'apprête à nous tomber dessus. D'un coup. On n'aura pas le temps de dire ou de faire quoi que ce soit. On sera poussé dans une voiture banalisée, la tête penchée pour ne pas se faire mal — j'ai toujours apprécié ce détail de la police, soudain bien précautionneuse quant à la santé de ses prisonniers.

Damian claque ses doigts.

« Allez, Stan. Parle-lui. »

Je déglutis. Que c'était difficile de lui parler. Je veux dire, il n'allait pas répondre bien sûr, mais il comprenait. Je l'ai déjà dit ; je ne suis pas religieux ou croyant, même s'il m'arrive parfois de vouloir l'être. Mes parents l'avaient été à une époque. Damian l'était, je crois.

Charlotte venait d'une famille trop compliquée pour que cela fonctionne. Paule... n'en parlons même pas. Quant à Nicolas...

Il avait été élevé dans une certaine religiosité, plus protestant que catholique. Il dormait à poings fermés à l'arrière de Cyprienblitzkrieg, les yeux clos, rigide et paisible dans sa couverture orange.

« Avec les copains, on a décidé de t'offrir ton dernier voyage... comme il se doit. On est en train d'exaucer ton rêve de funérailles vikings. Tu en parlais souvent. »

Je fixe mes pieds.

« Première fois, je crois, c'était l'été avant la sixième. Tes parents avaient insisté pour que tu restes avec moi, à la maison, pendant l'enterrement. Tu me l'as dit là, comme ça, comme si ça pouvait me remonter le moral. Et ça a marché. Alors aujourd'hui, je t'offre la même chose. »

Je sens des larmes sur mon visage. Je repense à une phrase idiote d'une voisine qui se penche sur moi en revenant du cimetière : « Si les larmes sont salées, c'est que tu es vraiment triste. » Franchement qui ose dire ça à un enfant ? Quelle sorte d'abrut fiini se penche sur un gamin qui vient de perdre son frère et lui sort une espèce de connerie de ce niveau ? Ma voisine bien sûr, à moitié folle, en guerre ouverte avec mes parents depuis une sombre histoire de portail mal fermé et de chien disparu. Le genre d'histoire que tu entends à chaque voyage à Saint-Pierre, comme un rappel de pourquoi tu as quitté ton village. Parfois, dès la gare, j'ai droit à un petit résumé des derniers événements. Mon père prétend que cela ne le touche pas, ma mère invoque tous les dieux. Mais au fond, je sais pertinemment que c'est lui qui souffre le plus.

Damian me prend par les épaules et me reconduit à l'arrière du van. Je sens les bras de Charlotte et de Paule, je sens le véhicule qui démarre, je sens la vitesse, les tremblements du moteur et la douceur du sommeil.

Lorsque je me réveille, nous avons dépassé Paris depuis une bonne heure. Pas d'autre choix que de faire un peu d'autoroute, toujours plus simple pour traverser l'Île de France et les embouteillages. J'éprouvais de la haine pour cette ville et pourtant j'y vivais. Dans le rétroviseur, on distinguait au loin une tache grise et informe qui débordait sur le ciel. Quelle laideur. Quelle infinie laideur.

« Adieu. »

Charlotte conduisait désormais. Je propose de prendre le volant, de faire le reste de la route vu que je suis le plus reposé. À la station suivante, une chaîne de clips à la con passe sur les télés et l'équipe du magasin ne nous regarde même pas. Les coudes sur les tables hautes à l'entrée, on reste un bon quart d'heure à contempler les rappeurs et les chanteurs s'égosiller en silence puisque quelqu'un diffuse France Culture sur les haut-parleurs. En bas de l'écran, sur un bandeau bleu, des dédicaces coulent, parfois écrites dans un français

aléatoire, parfois si succinctes qu'elles paraissent adressées à tout le monde. J'hésite à prendre mon téléphone et à envoyer un SMS pour offrir à Nico un petit mot. « Mon meilleur pote, tu me manques, Stan » ou même un « NICO BFF. » Ça aurait été une belle façon de dire adieu Nico, non ? Plus simple et moins dangereuse que de voler un cercueil et de traverser toute la France avec un cadavre dans le coffre.

(Une façon plus humaine aussi.)

Les messages passent et se ressemblent. Certains sont destinés à des bestahs et des frères. D'autres sont carrément des explications de texte sur les paroles. On pourrait presque discuter philosophie sur une chanson de Black M ou parler du marxisme avec Christophe Maé. Je reprends un café et je commande à la machine un potage à la tomate pour Paule. Après avoir mis deux doses de sucre, elle le boit sans réagir. Les quatre visages sont fixés sur ces bandeaux. Tout cela semble bien irréel, comme un coup d'œil jeté à travers une fenêtre de rez-de-chaussée ; il y a de la vie derrière et des gens qui habitent là, avec leur quotidien, leurs peines, leurs joies.

Les gens de notre génération ont pourtant grandi avec ce genre de chaînes. Il y avait même deux camps au collège : les pro -Club Dorothée et les pro-M6. Cette guerre froide nous poussait dans nos retranchements les plus extrêmes. Nous avions lentement mais sûrement convaincu Paule de nous rejoindre grâce à la télé dans ma cave. Elle qui ne jurait que par Mylène et Madonna avant qu'elle ne rejoigne notre groupe, se retrouvait quelques mois plus tard avec un t-shirt Vegeta sur le dos. Au fil des années toutefois, avec la disparition de Dorothée et le soudain intérêt des parents pour ce que l'on regardait, et parce que le lycée semble rapprocher les enfants vers un but commun, nous nous étions mis à regarder la Star Ac et à connaître quelques bonnes chansons bien pourries. Alan Théo me hantait parfois encore.

« Ne lâche rien Pierre ! » passe devant nos yeux ébahis et nous restons interdits.

« Qui est Pierre ? demande Paule.

— C'est vrai ça, qui est Pierre, renchérit Damian.

— Et surtout qu'est-ce qu'il ne doit pas lâcher ? »

On pouffe de rire.

« Pour ma nadia jtm » se glisse à son tour.

« J'ai jamais pu piffrer Nadia. »

Nouvelle tournée de café. Je ressers un potage à Paule.

« On devrait rendre visite à Eric. »

Charlotte propose ça l'air de rien. On venait à peine de revenir dans la voiture. Une odeur de café de station-service emplissait l'air étouffant. Eric se trouvait être son ex-mari et un type avec qui nous n'avions, pour ainsi dire, eu que trois contacts : un dîner avant le mariage, le mariage en lui-même (sympathique, mais trop alcoolisé pour s'en souvenir dignement), un dîner après le mariage quelques mois avant leur divorce.

« Il nous aidera ?

— Non, répond Charlotte. Il nous dénoncera immédiatement s'il sait qu'on trimballe un type dans le van. Mais on peut toujours prendre les clés de son bateau.

— Il acceptera ?

— Non, continue-t-elle. Je n'ai jamais dit ça. On peut les voler. Je sais où elles sont rangées et il m'a montré comme le démarrer. Une fois. Il y a longtemps. »

Il s'agit, pour l'instant, du meilleur plan que nous ayons eu.

« Tu oublies qu'on va ensuite foutre le feu au bateau...

— Ah non. Pas du tout. C'est exactement pour ça que je propose de lui voler son voilier de merde. Il l'a appelé Jessica, du nom de sa première petite amie. On était mariés lorsqu'il l'a commandé. Alors autant vous dire que s'il y a un bateau qui mérite de finir au fond de l'Atlantique, c'est bien celui-là. »

Les yeux de Charlotte brillent d'une lueur nouvelle.

Parce que j'avais pris le volant, ou bien simplement parce qu'on connaissait tous les cinq par cœur cette route, le reste du chemin entre Paris et la presque-île passa à toute allure. Il y eut encore une station-service, encore un groupe de trentenaires attablés devant un café infect, encore une pause forcée pour me permettre d'aller vomir un coup. J'ai ensuite repris le volant et j'ai conduit, conduit, conduit et d'un coup, on était arrivé.

Cette route, c'était la nôtre, celle des départs en vacances, celle des retours, celles des week-ends chez les parents dans un sens ou dans l'autre. Selon les occasions, elle prenait une saveur particulière. Elle semblait avoir sur nous un pouvoir unique, nous ensorcelait à chaque fois, nous rappelant alternativement pourquoi nous aimions partir et pourquoi nous aimions revenir.

La presque-île en elle-même avait ce charme désuet de la Bretagne des années 60, au moment où les juilletistes et les aoûtiens hésitaient encore entre l'Ouest et le Sud. Sa route au béton clair fendue par des herbes coupantes, ses vieilles bornes kilométriques, son petit train à deux wagons qui poussaient une fois l'an sa vieille carcasse des deux côtés de l'isthme.

La bande de sable, que l'eau grignotait marée après marée, nous laisse passer sans rien dire. Elle ne juge personne à bord du véhicule, vivant comme mort.

« Arrête-toi ! »

Paule me massacre l'épaule en appuyant bien fort sur la clavicule. Le genre de cri du cœur auquel on peut difficilement résister. Je gare la voiture sur un parking quasi vide, un grand rectangle d'asphalte que nous partageons avec un magnifique coupé BMW jaune canari. La voiture du dentiste par excellence. De l'autre côté de la dune, une grande plage sauvage et parfaite pour les feux de camp. Et puis le vieux château qui ne recevait guère plus que les embruns et attendait impatiemment sa propre ruine pour rendre l'âme.

« Le soleil va se coucher. »

On avait roulé vite et rattrapé notre retard. Il devait être six heures et quelques. L'horloge du Cyprienblitzkrieg était morte depuis belle lurette, les aiguilles immobiles et pendantes, éternellement bloquées à sept heures vingt-cinq, oscillant parfois jusqu'à cinq ou neuves heures selon les virages.

Doucement, sans rien dire, on sort du van, on prend notre temps pour voir le soleil rentrer dans l'eau. Légèrement houleuse, elle arbore des reflets argentés évoquant davantage le mercure que la mer. Paule décide que ce moment est idéal pour une partie de valise.

« Dans ma valise... je mets un beau coucher de soleil. »

Charlotte enchaîne, sans se forcer, instinctivement.

« Dans ma valise, je mets un beau coucher de soleil et l'océan Atlantique.

— Dans ma valise, je mets un beau coucher de soleil, l'océan Atlantique et un vieux van pourri. »

Éclat de rire général.

« Dans ma valise, je mets un beau coucher de soleil, l'océan Atlantique, un vieux van pourri et un Gaffiot.

— Dans ma valise, je commence, je mets un coucher... un beau coucher de soleil, l'océan Atlantique, un vieux van pourri... un Gaffiot et... Et Nicolas. »

Silence. Le jeu s'arrête de lui-même. Nous restons quelques instants ainsi, à observer l'énorme disque orange disparaître. Il n'y avait rien d'unique. Nous l'avions vu le faire cent fois. Ce n'était pour lui et pour nous qu'une énième répétition.

Quart de soleil. Moitié de soleil. Deux tiers de soleil...

Parce que quelque chose bouge derrière moi, je tourne la tête au moment même où Nicolas s'écroule sur le sol au pied du van.

« Oh merde ! »

Je cours vers lui et me mets à hurler sur un chien errant qui avait trouvé amusant de croquer un bout de notre ami. L'animal, à l'apparence de chacal avec ses côtes saillantes et son long museau, reste figé à une dizaine de mètres de nous, incapable de résister à cet adorable dîner enroulé dans une couverture.

(Je repense à mes cousins qui m'expliquaient l'expression « pig in a blanket » qui désigne ces feuilletés à la saucisse...)

« Dégage ! Allez ! Ouste ! »

Rapide regard autour de nous : quelques rares voitures passaient, aucune ne s'était arrêtée ou n'avait ralenti. Le chien nous lance des aboiements agacés. Il semble affamé. J'aboie à mon tour, sans le faire bouger. Son drôle de regard me fixe. Il crève la dalle. Je fais un pas en arrière, ouvre le paquet de croquettes et je le laisse tomber par terre.

« Allez, viens, n'aie pas peur !

— Viens, allez !

— Un instant... »

Paul me chope le bras.

« Stan. On va pas rester cinq cents ans sur ce parking... Fous la paix au chien.

— Mais regarde. Il a l'air... de comprendre ce qu'il se passe. »

Le soleil disparaît derrière la dune.

Pour me faire bouger, Paule attrape un galet et le lance. Il rate le chien, ricoche deux fois sur le sol et percute la vitre de la BMW qui vole en éclats. L'alarme se déclenche.

La minute d'après, le chien et nous avons quitté le parking, dans deux directions opposées.

Par sécurité, on évite le centre-ville. Une route défoncée que nous n'utilisons jamais nous conduit gentiment vers la maison mes parents en passant par une colline, la seule du coin ou presque. Des bosses secouent le van. En contrebas, calme et presque aussi mort que notre ami, Saint-Pierre joue à 1 2 3 Soleil avec la mer (et la mer gagne haut la main depuis des décennies).

« On voit vachement bien le café.

— Punaise. On a bien fait de passer par en bas, j'aurais bien pris un petit coup...»

— Je meurs de soif aussi.

— Pareil. »

La maison de mes parents a pour elle de se trouver au bout d'un chemin de terre déglingué, loin de la route. Je gare le van un peu à l'abri, derrière quelques buissons qui techniquement ne se trouvent pas sur le terrain. Mais de là, on ne peut pas voir ce qu'il y a dans le van, ni même le van — histoire d'éviter une patrouille de la police.

Nous prenons le chemin de la maison, une grosse bâisse écrasée, aux grosses pierres blanches repeintes l'été précédent et à la toiture anthracite. Ses volets rouge sombre jureraient presque avec la verdure du jardin, la grande passion de mon père. Même en plein hiver, l'endroit semble en pleine forme. Ma mère, elle, se concentre plus sur ses rideaux, ses thés et sa bibliothèque. Son dada à elle : les romans policiers, qu'elle dévore généralement en une soirée, un week-end pour les plus gros pavés. Elle ne lit qu'en français car, dit-elle, c'est la meilleure manière d'apprendre la langue... Ce qu'elle fait depuis toujours, continuant à acheter des traductions. Cette passion me rendait dingue ; tout semblait idiot, à l'envers, perverti par une idée folle qu'elle refusait de se sortir de la tête.

Depuis l'entrée du parc, nous l'apercevons en train de lire dans le salon, un gros bouquin sur les genoux, elle penchée en avant, ses lunettes à la main, tenues comme une loupe pour déchiffrer une vieille langue oubliée. On aurait dit un moine copiste.

Je sonne à la porte. Après avoir marmonné quelques mots, sans doute à l'adresse de mon père, elle se lève et vient ouvrir. Elle reste une poignée de secondes figée, pas totalement sûre de comment réagir.

« Good Lord! Stanley ! »

Et quand elle voit que je ne suis pas seul, elle ne peut pas s'empêcher de faire venir Papa à la porte.

« Regarde-moi ça, si ce n'est pas une surprise ! »

Son accent anglais, indéboulonnable malgré toutes ces années en France, résonne durement dans la maison. Comme à chacun de mes retours, je remarque l'étroitesse des couloirs et la bassesse des plafonds qui forcent mon corps à se plier pour pouvoir avancer. C'est presque rien, bien sûr, mais la maison n'a pas grandi en même temps que moi. Elle a conservé ses dimensions de mon enfance et j'ai bu je ne sais quelle potion qui m'a transformé. Devenu un géant, accompagné par mes amis trolls et ogres, nous secouons les murs et faisons trembler la vaisselle.

« Oh, les enfants, venez, venez ! Entrez ! L'enterrement a dû être tellement éprouvant... Je ne pouvais pas y aller, avec Papa qui perd la boule. »

Il lui lance un regard Hiroshima de haute volée.

« Je ne perds pas la boule, Ginny. Je suis simplement vieux. »

Il n'avait en réalité jamais été question pour eux de venir. L'enterrement du fils de leurs ennemis jurés, à l'autre bout de la France... Je n'avais presque pas évoqué le sujet, malgré toute la compassion de ma mère et ses messages — une adepte des SMS qu'elle envoyait comme un poilu avant sa dernière bataille.

Mon père secoue ses mains, des sémaphores pour faire passer à sa femme de trente-huit ans un message qui ne semblait pas être pouvoir être perçu. Son chandail blanc (Noël 2014) jurait légèrement avec son pantalon en velours côtelé évoquant la mangue écrasée (Noël 1986, non pas que je m'en souvienne, je n'avais même pas un an).

« Il dit ça et puis tu le retrouves en train d'arroser les bégonias avec du vin blanc à quatre heures du matin.

- C'est vrai ça, Papa ?
- C'est une astuce que j'ai vue à la télévision, dans cette émission sur la Cinquième.
- Elle s'appelle France 5 maintenant.
- Qu'importe. Ça marche du tonnerre.
- Bien sûr, Papa. »

Il lève les yeux au ciel et récupère Paule au passage de sa fuite pour lui faire la discussion. Elle qui vivait en appartement, n'ayant jamais un euro de côté à la fin du mois, adorait ces moments où on lui demandait son avis sur une ligne de géraniums ou sur quel buisson planter à telle saison. Elle savait que ce bout de terre lui appartenait aussi (je n'avais jamais pu piffrer le jardinage, activité consistant la plupart du temps à tuer l'ennui en faisant pousser des mauvaises herbes plus ou moins jolies... Si mon père lisait ça...). Et étrangement, je ne ressentais aucune sorte de jalousie. Il s'agissait de leur truc à eux, leur passion commune. Nico disait souvent, pour m'énerver, que Paule et moi étions des jumeaux ratés. Cela expliquait peut-être la relation entre elle et mon père.

« Vous devez être épuisés ! Vous avez roulé toute la journée ? Vous devez avoir faim. Tu aurais pu te changer, Stan, look at you.

— Ne t'inquiète pas, ça va, je vais descendre prendre une douche et puis on va manger un morceau. Tu penses qu'on peut rester ici ce soir ? Je crois qu'on a envie de calme. »

Ma mère lève les mains en l'air, comme si on la prenait en otage. Situation qu'elle adore bien sûr, comme beaucoup de mamans. La prise d'otage volontaire, le moment où tu leur fais plaisir en prétextant les embêter.

« Ça tombe bien, commence-t-elle, j'ai sans doute quelque chose au congélateur pour vous... »

Charlotte, Damian et moi, nous savons exactement ce qui va suivre. Nous connaissons les mots de ma mère sur le bout des lèvres. Les mêmes, depuis la nuit des temps, depuis que l'homme est homme et que la femme est femme et que la pomme de terre est arrivée en Europe, des siècles plus tôt, importée depuis un continent si merveilleux qu'il a introduit la tomate, le chocolat et le café. Dieu soit loué pour l'Amérique. Amen.

Si seulement ces fiers explorateurs (et ces meurtriers en puissance) avaient su qu'ils ramenaient avec eux une plante mythique qui allait briller dans les livres d'histoires : la grande famine irlandaise, l'invention de la frite belge et, enfin, le plat préféré de ma mère, qu'elle introduisait toujours par cette formule magique :

« Je dois bien avoir de la tartiflette quelque part. »

(Le docteur qui me suit depuis quasiment le début — si on met de côté la nana à qui j'ai fait peur — est venu me parler de mon manuscrit. Il a trouvé ça terrifiant. Il m'a demandé de me relire, de bien prendre conscience que je ne faisais pas amende honorable, que je ne m'excusais pas, que je ne cherchais pas à assumer mes actes. J'ai été obligé de le reprendre et de lui expliquer que si, justement j'assumais mes actes. Pas besoin de lire entre les lignes, je disais ce que je pensais, rien de plus. Je me suis énervé. J'ai balancé des feuilles dans les airs, j'ai hurlé à la mort. Punitio : une semaine sans écrire, pas d'ordinateur, pas de feuilles, pas de stylo. Juste moi dans ma chambre, quelques sorties, un tour au « stade » comme les aides-soignants appelle la petite gym dans laquelle on peut se dégourdir. Courir m'a fait du bien. Courir tous les jours, de plus en plus longtemps, m'a procuré un plaisir rare. Sans doute parce que je ne le faisais jamais avant. Je vais sans doute perdre un peu de poids, le docteur va encore stresser, me faire des remarques. Comment lui dire que la bouffe dégueulasse n'aide pas ? OK, je n'ai pas le bon métabolisme. J'ai beau me gaver de sucreries, de gras, des repas de ma mère, de la cantine dégueulasse, de burgers arrachés à un *drive* à deux heures du mat', de buffets asiatiques à volonté... Rien n'y fait ; je ne prends pas un gramme. Nicolas lui se battait pour son poids et moi je bouffais deux fois plus. Je crois que petit, je voulais ressembler à Schwarzenegger. Le genre armoire à glace, qui bloque les couloirs dans tous les sens. Bref. Après une semaine de course, ils m'ont rendu mes feuilles et mon stylo et j'ai pu retourner au boulot. J'ai encore beaucoup à raconter. Avec le manuscrit, mon médecin avait rajouté une petite note : « parlez de vos émotions, mais ouvrez aussi votre conscience » et j'ai adoré cette note. « Ouvrez votre conscience » comme s'il s'agissait d'une fenêtre de voiture : « Ouvrez la fenêtre, il fait trop chaud, j'ai besoin de respirer. » Gros con. Hâte qu'il lise ça.)

En quittant son Irlande natale le matin de ses quinze ans, ma mère fit l'inverse de nombre de ses compatriotes : elle prit le chemin de l'est et non celui de l'ouest. L'Amérique ? Très peu pour elle. Elle qui avait grandi dans une pauvreté certaine (quoique grandement exagérée à en croire mon père...), elle s'était fait la promesse de visiter Paris une fois dans sa vie. La langue ne lui faisait pas peur ; elle était prête à tout pour visiter la Ville lumière. Devenue petite main dans un atelier de la rue des rosiers, elle avait découvert la capitale par les petites ruelles, les chambres de bonne et les repas de bistrot, les bonbons à cinq centimes

ou trente centimes ou je ne sais quelle valeur à la con, ça ne veut plus rien dire de toute façon.

C'est dans un bistrot qu'elle avait fait la connaissance de mon père, qui travaillait comme serveur les soirs et les week-ends pour payer ses études qu'il avait très vite abandonnées. Il considérait toutefois cette position comme une victoire sur son propre paternel et pensait ainsi sortir sa famille de la pauvreté (toute relative à en croire ma mère). Ils avaient ensemble très vite formés un couple de force-nés et de bosseurs qui avait manqué plusieurs étapes importantes de la vie comme notre génération pouvait l'entrevoir : ils avaient attendu la trentaine bien pesée pour faire des enfants, attendu qu'ils rentrent à l'école avant d'acheter une maison au lieu de louer, attendu que l'aîné passe son bac pour peut-être, enfin, partir en vacances à l'étranger. Ils avaient longtemps cherché un endroit idéal pour nous élever et ils avaient un temps contemplé l'idée de partir vivre en Irlande.

(J'arrive à la tartiflette, ne vous inquiétez pas)

Je suis né en 86. Ma mère a commencé à donner des cours d'anglais, mon père a ouvert un bar-tabac avec l'argent économisé et ils se sont très vite offert un congélateur. C'est alors que ma mère, moitié femme moderne, moitié fille d'agriculteur sans le sou, se mit en tête de trouver le plat le plus économique, pratique et délicieux. Elle écarta tout de suite la tomate farcie parce que le riz supporte mal la congélation, durcit et perd toute sa capacité à conserver les sucs de cuisson. Elle évita le poisson et les plats avec beaucoup de crème, qui eux aussi n'aiment pas trop le grand froid. Le bœuf bourguignon lui rappelait trop un plat de chez elle et cela la mettait à chaque fois dans des états pas possibles (avril 95, elle me demande de fermer la porte de la cuisine ; je l'entends casser une cuillère en bois avec ses deux mains ; elle venait d'apprendre qu'une amie, pour lui faire plaisir, a préparé ce fameux plat pour un dîner prévu le soir même).

Alors : la tartiflette. Alliance incongrue de la Savoie et du Pérou. Des Alpes et des Andes. Pour elle, il s'agissait d'un met de fête, simple à préparer, pratique à conserver, facile à réchauffer. Une fois par trimestre, elle alignait sur la grande table de la salle à manger une série de hautes barquettes en aluminium qu'elle remplissait méticuleusement de patates bouillies, de lardons fumés, d'oignons rouges forts, et de crème épaisse. Elle recouvrait ensuite le tout d'un large morceau de reblochon, à la croûte épaisse, à la pâte puante, avant de laisser reposer quelques minutes. Puis, c'était l'heure de la transhumance : les barquettes migraient lentement vers une région moins tempérée, le congélateur. Ma mère prenait évidemment un plaisir palpable à noter les dates de préparation pour être sûre de ne jamais servir une tartiflette trop vieille ou gâtée.

La vie, les gens à l'improviste, les fatigues, les retards lui permettaient de ne jamais être à court, la forçant parfois même à remettre sur la grande table une nouvelle fournée, pour être toujours prête. Alors, laissez-moi vous dire que lorsque son fils et ses quatre amis débarquent à l'improviste à dix-neuf heures trente-sept, elle n'a eu qu'à prononcer ces mots magiques et le tour était joué :

« Je dois bien avoir de la tartiflette quelque part. »

Nous la connaissons tous et pendant que Charlotte et Damian préparent la table, je descends à la cave pour me doucher et surtout me laver les dents. Je sens encore l'odeur âcre d'une gerbe déposée plus tôt sur la route de Saint-Pierre.

Mon ancienne chambre est restée la même. Quant à la grande salle de jeu, elle avait reçu la visite de plusieurs outils de jardinage que mon père souhaitait « garder au chaud tout l'hiver » ; ils n'avaient pas bougé depuis des années, mais ne dérangeaient personne. Je me déshabille rapidement, je roule en boule mon costume et j'oublie totalement qu'il s'agit d'une location. Dans mon armoire, je récupère quelques fringues encore rangées ici, lavées régulièrement par ma mère, repassée et pliée entre deux pages d'un énième Agatha Christie. Un t-shirt avec un chien habillé en footballeur, un jogging noir, des chaussettes Euro 2006 (un fabuleux cadeau de Noël, astucieusement « oublié » ici des années plus tôt).

Trop grands pour moi, les vêtements me recouvrent comme un épouvantail. Je ne suis pas grand-chose de plus, créature mince et fine (squelettique dirait mon médecin traitant ici) aux arêtes et aux angles multiples. Je me glisse dans la douche qui jouxte ma chambre et je fais couler l'eau. D'abord le robinet du froid, puis celui du chaud, pour éviter le choc thermique habituel qui m'avait valu par le passé quelques cris et quelques plaques rouges.

Cette douche est salutaire. La précédente date de l'hôtel, là-bas, de l'autre côté de la France. Une petite lucarne située en hauteur offre une vue imprenable sur les géraniums du jardin. L'eau s'écoule jusqu'à un petit trou dans le sol carrelé. Mon corps me dégoûte profondément. Je diminue la quantité d'eau chaude jusqu'à sentir ma peau crisser. C'est comme ça que je me calme lorsque j'oublie de prendre mes médicaments.

Dernière prise : la veille, avant l'enterrement, dans les toilettes du funérarium, avant l'enterrement de Nicolas, là-bas, avant l'enterrement, avant de voir le cercueil et ses joues, avant de voir le papier peint, les cordes, les oiseaux, la branche d'olivier, mon écriture sur la K7 dans la voiture... Cela faisait un peu plus de vingt-quatre heures en fait et je ne regrette rien.

Avant l'enterrement.

Je me gifle et j'enfile une serviette. L'enterrement n'a pas eu lieu ; il semble idiot d'utiliser ce repère temporel. Parlons plutôt de demain, de la véritable cérémonie, du flambeau, du bateau...

« La tartiflette est bientôt prête ! »

Bruits de pas dans l'escalier, puis dans la chambre ; Charlotte déboule dans la salle de bains.

« Tu nous gardes de l'eau chaude ?

- T'inquiète... y'en aura pour tout le monde.
- Tu as des fringues à moi ici ?
- Regarde dans le tiroir sous le lit... »

Elle entre dans la chambre et tire vers elle le petit meuble glissé sous le sommier où je conserve les vêtements oubliés. Et en sortant de la douche et me frottant vigoureusement pour faire revenir la chaleur dans mon corps, je me fais la remarque que Damian n'avait jamais rien oublié ici. Il avait volé des choses, bien sûr, comme tous mes autres amis ; mais il n'avait rien laissé. Ni t-shirt, ni chaussette, ni casquette, ni livre.

Je sors de la salle de bains, la serviette autour de la taille, les cheveux en pagaille. Cette douche m'a fait un bien fou ; j'ai l'impression de revivre. Les dernières vingt-quatre heures semblent avoir disparu.

« Tu trouves ton bonheur ?

- C'est à moi ça ? »

Elle secoue sous mon nez un petit haut blanc constellé de taches de peinture colorées.

« J'en doute. On dirait un truc de Sauvé par le gong.

- Je me disais aussi... Tu as amené des filles ici ?
- Peut-être. Je sais plus trop. »

La chambre autour de nous n'est qu'un vieux débarras d'adolescent. Posters de Matrix, des droïdes de Star Wars, quelques jouets rangés dans les boîtes d'origine (et toujours avec une pièce manquante), livres de la bibliothèque verte, livres de science-fiction, livres jamais ramenés à la bibliothèque, livres de philosophie achetés après avoir vu Matrix et jamais ouverts, jeux de société (toujours avec une pièce manquante), albums photos, vieux Spirou magazines hérités du paternel, un unique livre de cuisine irlandaise, quelques shamrocks ici et là, une vieille prise péritel tordue, des VHS stockées ici par ma mère, un téléphone en forme de banane, une lampe à lave recouverte de poussière...

Parce que Charlotte et moi on regarde tout ça sans rien dire, je murmure :

« Dans ma valise, je mets... »

Et tout se met à tourner.

Nicolas me disait toujours : « franchement, ta chambre, c'est le fantasme de tous les gamins. » Il avait peut-être déjà la vingtaine. La sienne ressemblait à un catalogue de la Redoute allemand, avec la rigueur toute maîtrisée de ses parents. Très protestants, jusqu'aux meubles et aux couleurs du couvre-lit de leur fils unique.

« Je crois que j'ai besoin de manger quelque chose. »

Je laisse Charlotte prendre sa douche et je passe dans la salle de jeu. La télé ne marche plus, la faute sans doute à l'humidité, mais les consoles tournaient encore. Rangées avec soin dans des petites boîtes en plastique empilées dans un coin de la cave, elles attendaient leur grand jour. C'était toujours le même canapé en face. Il allait nous suivre jusqu'à la fin des temps. Il restait encore sur les coussins l'odeur des filles ramenées un peu tard, des cigarettes que Damian et moi on fumait en jouant à Perfect Dark, du gel que j'utilisais pour mégastructurer mes cheveux en Terminale. Le centre du canapé s'est effondré il y a bien longtemps, à force de s'y jeter, de s'y affaler, de s'y endormir par accident. Un jour, il faudra le jeter et je suis sûr qu'il se désintégrera de lui-même, comme un effet spécial de cinéma muet ; il deviendra transparent et cessera d'exister.

Le temps qui passe. Les chaussures boueuses, les sodas renversés, le thermos oublié contre l'accoudoir, le mégot oublié sur l'accoudoir, le devoir de math oublié sous l'accoudoir.

Objets perdus dans ou sous le canapé : une médaille au judo, une au karaté, une en voile, une en football. Au moins deux cents francs. Une pièce d'armure par figurine des Chevaliers du Zodiaque. Des billes (callots, mammouths, tout ce que vous voulez). Des devoirs à ne plus savoir qu'en faire. Des stylos (suffisamment pour bâtir une tour Eiffel taille réelle avec).

Je sens Charlotte qui bouge derrière moi ; elle va entre la salle de bains et la chambre, me parle sans doute. Je ne réponds pas. Mes doigts glissent le long des coutures des coussins. Mon ventre brûle. J'aurais dû me brosser les dents. Nico et moi, emmitouflés dans une grande couverture rugueuse tandis que les filles dorment dans ma chambre. Damian que je tabasse à coups de coussin parce qu'il a perdu la dernière vie de Gex. Charlotte qui pleure et qui me dit qu'elle veut quitter l'école et moi qui fixe le magazine derrière elle. Nico, encore Nico, qui glisse sous le coussin un joint lorsque ma mère descend à l'improviste avec des biscuits et des verres de lait. Moi, seul, qui s'arrête de se masturber parce que je viens de m'apercevoir dans le reflet de la grosse télévision cathodique.

Marine, Laure, Camille, Estelle.

Le premier album de Slipknot. La découverte de l'Arménie. Un single des Prodigy. La VHS de Matrix. Celle d'Abyss. Celle de Maman, j'ai raté l'avion quand ça va vraiment pas. Gremlins. Qui sont ces parents indignes qui filent des films comme ça à un gamin ? Robocop 3, vu en douce un soir. Traumatisme. Total Recall. Traumatisme. Le Septième Sceau. Incompréhension. Ma mère qui me force à regarder Michael Collins — « C'est ton histoire à toi aussi. » et je la regarde et j'ai envie de lui dire qu'elle nous fait chier avec son pays qu'elle n'aime pas, mais que je dois aimer à mon tour. Nous nous engueulons parce qu'elle sait que Marine, Laure, Camille ou Estelle est venue.

Des langues, des doigts, des seins, des poils, des rires, une envie de tout envoyer chier parce que rien ne marche, rien ne fonctionne, rien ne tient la route. La bouche tordue, posé sur l'accoudoir, mon père me parle de préservatifs. Assise bien droite, les mains sur le

coussin dans une posture royale, ma mère me demande une explication quant à mon bulletin scolaire. Mon frère qui redescend chercher son doudou.

Marine, Laure, Camille, Estelle... encore. Charlotte. Damian. Paule. Nicolas.

Le canapé me fixe quelques secondes, et puis il détourne son regard, plus préoccupé par la bêche que mon père avait posée sur son accoudoir et qui menaçait à tout moment de lui trancher le tissu. Je récupère l'outil et je le range ailleurs, loin de la peau usée de mon ami.

« De rien. »

8

Chez moi, les dîners commencent toujours de la même manière : on s'assoit selon un ordre bien précis que seule ma mère semble maîtriser ; puis elle sert tout le monde en faisant bien attention à faire des parts égales sauf la sienne, toujours plus petite ; enfin, elle déclare que le repas peut commencer et disparaît dans la cuisine pour chercher quelque chose qu'elle a oublié et ne revient que cinq minutes plus tard, quand son assiette est froide. Déteste-t-elle manger en public ? Pense-t-elle qu'elle échappera aux critiques ou aux compliments ? Plus petit, j'avais une théorie : ma mère nous empoisonnait tous les soirs et attendait dans la cuisine que nous tombions dans nos assiettes. Mon père et moi, dotés d'un système d'anticorps surpuissant, nous y résistions dîner après dîner, tels d'imbattables soldats dans une guerre froide et souterraine.

(Jackson avait eu l'idée de cette théorie en réalité)

Ce soir-là, à peine vingt-quatre heures après notre fuite du funérarium, affamés, nous nous installons autour de la grande table. Chacun notre tour, avec une précision quasi chirurgicale, ma mère nous assoit sur des chaises choisies spécialement.

« Non, toi tu prends plutôt le fauteuil de Papa, le tabouret lui ira très bien. Paule, vient ici plutôt, je préfère. Damian, décale-toi sur la droite tu seras mieux... voilà. »

Il devait bien y avoir une raison derrière cette lubie ; elle nous avait toujours échappée. Je me retrouve avec Papa à ma gauche, Paule à ma droite, puis Charlotte au coude-à-coude avec ma mère. Damian est assis entre mes parents, ce qui l'a tout de suite mis mal à l'aise ; pendant des années, Nico avait eu droit à cet honneur incroyable.

« J'ai oublié la salade, » lance ma mère en disparaissant dans la cuisine.

Les paupières de mon père tremblent tant il essaye de ne pas lever les yeux au ciel. On attaque la tartiflette, avant même que la voix de ma mère, égale à elle-même, ne nous parvienne de la cuisine :

« Commencez sans moi ! »

Son assiette à demi vide pousse un soupir ; les nôtres débordent de fromage coulant et de patates. Un petit lardon perdu en bas du volcan voit lentement dévaler vers lui la lave crémeuse du reblochon. Un saladier de jeunes pousses d'épinard fait le tour de la table silencieusement. L'odeur prenante du plat me monte à la tête en quelques minutes. Je me sens bien.

« Alors, Stan, ça marche les... box ? »

Mon père possède cet art millénaire de l'homme âgé capable de prononcer un mot récent avec le plus profond dédain. Il fallait l'entendre parler de « VHS » dans les années 90 comme si elles avaient été les seules responsables d'un atroce génocide.

(Il continue d'ailleurs à appeler les DVD des cassettes, c'est un bonheur)

« Plutôt, oui. Avec Noël qui approche, ça n'arrête pas en ce moment.

— Et tu as réussi à prendre quelques jours pour Nicolas ?

— Oui. Mon patron a été très compréhensif. »

Il pousse un soupir extrême, que tout le monde prend au départ comme le résultat d'une patate trop chaude. Et puis on comprend qu'il va parler de Nico. Il prenait juste une respiration.

« Quelle tristesse. »

J'agrippe ma serviette. Damian baisse les yeux.

« Mourir si jeune. »

Il se tourne vers moi et me regarde droit dans les yeux. Méduse moderne, il est une Gorgone qui s'habille chez Célio. Il aspire nos âmes et nos vies en quelques mots qui se suident du haut de ses lèvres :

« Moi si je meurs... »

Ma mère nous sauve la vie depuis la cuisine.

« Papa, ne commence pas avec tes histoires. »

Elle revient à table, les mains vides.

Encore un mystère. Je lance mon cerveau sur l'affaire. J'espère qu'il bloquera ma respiration. Enfin parmi nous, ma mère se met à piquer férolement deux trois fois dans son assiette, mais sans attraper quoi que ce soit.

« Il parle tout le temps de la mort. C'est devenu une obsession. Il en parle au boulanger, au fleuriste, au buraliste de la gare.

— Le bureau de presse est encore ouvert ? demande Charlotte, inconsciente.

— Non. Mais bon je le croise tout le temps.

— Et vous continuez à l'appeler le buraliste de la gare ?

— Eh bien oui. C'est comme un Président de la République. Il le reste malgré tout. »

Ma mère sourit. Visiblement les connexions ne se font pas dans son cerveau. Charlotte recommence à mâcher, visiblement terrifiée par l'indicible abîme qui s'est ouvert sous ses pieds.

« Tu sais, ton père ne veut pas croire qu'il vivra jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Au minimum. La médecine avance chaque année. C'est incroyable.

— On peut arrêter de parler de mort à table, maman ? »

Elle pousse son assiette qu'elle a mise sens dessus dessous d'un air excédé.

« C'est bon Stanley. Il n'y a aucun problème à en parler. C'est... naturel. »

Je tousse. Paule s'enfonce davantage dans sa tartiflette.

« Bien d'accord avec vous, Ginny ! »

Paule, Charlotte et moi, comme d'un seul homme, nous nous tournons vers Damian. Il avait toujours été le gros lèche-bottes du groupe, encore plus avec mes parents. Je lui tire rapidement la langue comme un lézard, histoire de bien lui signifier qu'il dépassait très légèrement les bornes.

Tout cela ne décourage pas mon père, qui, fidèle à lui-même, continua sa pensée avec trente secondes de retard.

« Je dis juste que c'est trop jeune. Voilà. Trop. Jeune. Ce n'est pas un crime de penser ça ! »

Mange. Je t'en prie. Arrête de parler. Je sursaute, espérant ne pas l'avoir dit à voix haute.

« Oui, qui veut encore un peu de salade ?

— Mais laisse-moi parler ! Je dis juste ce que je pense. Je dis juste qu'il est mort trop jeune. On ne devrait pas avoir le droit de mourir à trente ans.

— Vingt-neuf, je tente à moitié pour la table et à moitié pour moi-même.

— Personne. C'était un gamin formidable. Il avait... il avait cette... »

Des petits bouts de sa voix rebondissent sur la porcelaine des assiettes et le cristal des verres. Il tremble. Il déglutit. Il tape du poing sur la table.

« Quelle passion ! Quelle force ! Il m'épatait, Nicolas... voilà, il m'épatait. »

Silence de mort à table. Mon cerveau se propose gentiment de révéler à mes parents que le cadavre de mon ami se trouvait dans le coffre du van garé en bas de leur allée. Je le fais rapidement taire. Damian sort de nulle part :

« Cette tartiflette est délicieuse. Vraiment !

— Ah, merci mon grand, ça fait plaisir d'entendre ça !

— Après toutes les cochonneries qu'on s'est enfilées dans la voiture...

— N'hésite pas, il y a une troisième barquette au four. »

Nos estomacs se nouent. Les quantités déjà présentes sur la table auraient pu nourrir une douzaine de rugbymen. Sans parler du dessert que ma mère avait rapidement évoqué en ces termes « une petite tarte aux pommes faite en vitesse » qui devait sans doute reposer sur une fosse des Marianne de crème aux amandes.

« C'est tellement triste ! » revient à la charge Papa, visiblement secoué par ces nouvelles émotions bien trop fortes. Là, on marque un vrai temps d'arrêt. Ma mère lui lance un regard irlandais :

« Papa ! Ça suffit, maintenant. Les enfants n'ont pas envie d'en parler.

— Eh bien moi, si. »

Il se frappe la poitrine. Soudain, c'est Jean Jaurès :

« Moi, j'ai envie d'en parler. Ce gamin, c'était un rayon de soleil. Ses parents sont trop cons de l'avoir élevé comme ça. Il méritait mieux. »

Mes parents et mes amis s'étaient toujours bien entendus. Nicolas et moi avions été très proches et, naturellement, par la force des choses, les après-midi chez l'un ou l'autre, les week-ends, les campings, les feux de camp sur la plage... mes parents et les siens s'étaient rapprochés. Jusqu'au jour où Papa a déclaré lors d'un dîner où les deux familles étaient réunies que Nicolas devrait aller en école d'art au lieu d'étudier le droit. Le père de Nico a répondu que ce n'était pas vraiment ses affaires, le mien a rebondi sur le fait qu'il était comme un autre fils pour lui, ma mère est entrée dans la danse en tentant de mitiger la déclaration, la sienne s'est levée et s'est mise à hurler. En trois minutes à peine, presque quinze ans d'amitié s'étaient volatilisés. Nicolas avait fait trois premières années de droit avant de tout plaquer pour devenir graphiste et recommencer sa vie professionnelle à zéro. Autodidacte. Faisant des petits boulots miteux pour vivre. Pas l'Enfer, mais pas la route en or que mon père avait tracée dans son esprit pour cet « autre fils. »

Je crois que Papa a toujours voulu que je sois un artiste, un créatif, quelqu'un avec un imaginaire et des idées. Plus jeune, il adorait me regarder dessiner et jouer. Il devait se dire que j'avais un avenir là-dedans. Et puis je ne sais plus trop pourquoi, je me suis éteint, refermé (je sais très bien pourquoi et tout le monde le sait), replié. Il n'avait rien pu faire ou bien n'avait rien fait. Il m'avait, depuis ce jour, doucement poussé du pied pour installer Nicolas dans son joli petit rêve. Après tout les parents sont comme tout le monde ; ils deviennent cruels quand on leur retire ce qu'ils désirent le plus.

« Je veux en parler, moi. »

Charlotte avait pris sa voix la plus neutre possible. Nous nous sommes tournés vers elle, c'était le Messie. Elle commence par :

« L'enterrement s'est bien passé. »

Nos coeurs s'arrêtent de battre.

« C'est drôle, quand je suis entré dans la salle, je me suis dit qu'Élise avait choisi un très très beau cercueil. Tout le monde était là. Il y avait de la tristesse, mais tout cela était estompé par la mémoire de Nicolas. Toujours le sourire. »

Elle aussi elle sourit en racontant ça.

« Ses parents étaient blessés. Sa mère surtout avait pris un coup de vieux. Pourtant elle ne pleurait pas. Elle disait qu'il allait lui manquer, mais qu'elle savait qu'il était au Paradis. Élise avait préparé une très belle sélection de photos. On pouvait y voir Nicolas grandir, vieillir, prendre de la bedaine, mais toujours le sourire. Il se trouvait à Madrid, à Hong Kong, à Prague. Stan a fait un joli discours... C'était difficile de résumer autant d'années et de souvenirs en aussi peu de temps, mais j'ai eu l'impression — le sentiment même — qu'il y est arrivé. »

Elle boit un peu d'eau.

« Nicolas portait le costume bleu de son mariage... Vous savez, celui qui est sur la photo dans votre l'entrée. »

Bien évidemment, on tourne tous la tête vers le meuble juste à côté des manteaux et des parapluies, invisible depuis la salle à manger. Pas besoin de le voir pour deviner la cadre, le verre, le cliché : Élise, Nicolas et moi, tous les trois trempés, souriants, sous l'auvent d'un fleuriste, dans le petit village où ils s'étaient mariés. Malgré la pluie, malgré le stress, il y avait dans leurs yeux quelque chose de touchant. C'était un cliché (Paule faisait à l'époque de la photo), un instant attrapé au vol.

(Je dois demander à maman de m'apporter cette photo la prochaine fois qu'elle me rend visite)

« Ses parents ont lu quelques lignes de la Bible, mais le cœur n'y était pas vraiment.

— C'est normal, commente maman.

— On a suivi le cercueil jusqu'au cimetière. Petit, mais joli. Les parents d'Élise y sont enterrés... Il y avait énormément d'émotion du côté de sa famille, ils l'adoraient. C'est... C'est toujours un peu étrange de dire ça, mais c'était vraiment un très bel enterrement. »

Charlotte sourit faiblement, avec ce qu'il faut de tristesse dans la voix pour faire taire mes parents. Mon père tend sa main vers ma mère, qui l'imiter. Leurs doigts se croisent juste entre le verre et l'assiette de Damian. Il fixe sa fourchette, contenant un fou rire interstellaire, les yeux grands ouverts, les lèvres pincées. Ginny se penche vers lui :

« Quelque chose ne va pas, Damian ? »

Il hoche la tête. Sa voix brisée nous parvient difficilement.

« L'émotion, Ginny. Simplement l'émotion. »

9

Damian se lève et sort de la pièce lentement, presque à reculons. Paule secoue la tête, visiblement abattue.

« Il est très secoué. C'était très dur pour lui. »

Profitant de la situation, ma mère glisse les restes de son assiette dans le grand plat et se redresse.

« Chéri, tu m'aides à débarrasser ? »

Je suis le mouvement. Lorsque Charlotte et Paule commencent à bouger, ma mère les arrête d'un geste de la main.

« Non, non, restez assises. La cuisine est bien trop petite pour tout le monde. »

Moi les bras chargés d'assiettes, et ma mère portant le plat restant de tartiflette, nous nous rentrons dans la cuisine — largement assez grande pour la fameuse équipe de rugby citée plus tôt. C'est le moment préféré de ma mère pour me révéler quelque chose. Son truc à elle, c'était le piège physique ; l'instant de faiblesse où la personne ne peut pas fuir. Son animal totem : une fourmilion, ces saloperies de... d'insectes ? Celui qui creuse des trous et attend qu'un autre insecte y tombe.

(Note : se renseigner sur les fourmilions)

« Tu sais, je suis très fière de toi. Je suis sûre que Nicolas a apprécié ton discours. Il faudra que tu me le fasses lire. »

Elle récupère les assiettes entre mes mains, et les passe les unes après les autres sous l'eau chaude avant de les glisser dans le lave-vaisselle. Elle prend son temps, chaque assiette me donnant le droit à une nouvelle phrase pleine de bonté maternelle et de malaise.

« Vous étiez tout l'un pour l'autre et je sais que ça te rappelle de mauvais souvenirs. »

Il reste trois assiettes. Dans ma tête, les neurones se jettent à la mer, grimpent à bord des canots de sauvetage, se glissent sur des tables flottantes. Le bateau-cerveau est à la verticale. L'une des cellules grises tombe et vient frapper dans un gong cuivré l'hélice géante de mon cervelet.

« Le psy disait qu'il était important que tu communiques donc tu n'hésites pas si tu as la moindre chose à me dire. »

Deux assiettes. Des ailerons font surface autour de l'épave du bateau.

« Et je veux que tu dises la même chose à tes amis. »

Une assiette. Une fusée éclairante illumine un océan de neurones décédés.

« Surtout Damian. Il a l'air bouleversé. Je n'aime pas le voir comme ça. Il compte beaucoup pour moi. »

Elle prend la dernière assiette des mains et je peux enfin me libérer, cherchant une solution pour battre en retraite. Rapporter du pain à table ? Porter les assiettes à dessert ? Me laisser tomber sur le carrelage avec la pointe d'un couteau en direction du cœur ?

« Reste avec moi un instant... Je te parle, Stan. »

Et comme je ne bouge plus.

« Come here. »

De l'utilisation de l'anglais dans une conversation pour torturer ses enfants, une thèse de Ginny. Je tente une contre-offensive :

« Je ne veux pas en parler. Je vais bien. Nous avons enterré Nicolas, c'est triste, c'est la vie, elle continue sans lui. C'est dur, mais... mais ça ira mieux dans quelques jours. Le retour au boulot. Le métro. Paris. »

Je sens comme des picotements dans la nuque. La pièce autour de moi recommence à tourner gentiment, doucement, comme sur une balançoire très près du sol. Il n'y avait aucun danger. Je contrôle.

Ma mère me fixe intensément. Elle croit me connaître, elle prétend m'avoir fait et pourtant elle laisse passer cet énorme mensonge en posant sa main sur mon épaule.

« Alright, Stan. Prends les assiettes. J'amène la tarte aux pommes. »

Elle sort du four le monstre, gigantesque créature qui nous mangera autant que nous la mangerons. En entrant dans la salle à manger, je pousse un :

« Faites entrer les rugbymen ! »

Je dépose les assiettes, ramasse le saladier, et le sel, et le poivre, et les couverts oubliés. Ce simple geste me fait un bien fou. Il s'agit de me recoller au monde. D'être à nouveau habité et habitable. Mon corps ressemblait à une gigantesque maison construite en zone inondable, qui tanguait, prête à être emportée par un tsunami. Par la fenêtre, on pouvait voir Damian sur une chaise pliante, en train de contempler la mer, la main sur la bouche comme s'il tentait d'étouffer un fou rire. Là-bas, entre les arbres, on distinguait l'océan noir qui

tremblait sous la Lune. Il ne scintillait pas vraiment, il clignotait plutôt. Entre chaque refrain, une longue phase de noir, au rythme syncopé.

Ma mère débarque avec la tarte aux pommes et je toque sur le carreau pour appeler Damian. Il se retourne vers moi, des larmes de rire sur les joues. Il a fait non de la tête. Ses yeux sont à deux doigts d'explorer.

« Damian ne prendra pas de dessert.

— Oh ! Dommage, elle est vraiment délicieuse, » explique ma mère en servant toutes les assiettes sauf la sienne.

« Tu n'en veux pas ? proposai-je.

— Moi, tu sais, après toute cette tartiflette, je n'ai plus faim. »

Elle tapote son ventre mince. Je devrais dire « pour son âge », mais ça ne veut pas dire grand-chose lorsqu'il s'agit de sa propre mère. Elle avait quand même une sacrée dégaine. Petite et fine, un peu courbée à force de lire de près sans lunettes (mon explication sur sa scoliose), elle faisait un peu moins que son âge. Presque quatre-vingts ans quand même. Enfin soixante-douze.

« Charlotte et Paule, je vous fais dormir en haut, dans l'ancienne chambre des garçons ? Vous vous rappelez où sont les draps ? »

Elles secouent la tête.

(Je déteste quand ma mère parle de « l'ancienne chambre des garçons » alors que je n'ai aucun souvenir de cette pièce. J'ai toujours vécu en bas, dans la cave.)

« Merci Ginny.

— Oui, dit Paule la bouche pleine. La tarte est délicieuse.

— Ça me fait plaisir ! Stan, tu ne manges pas ?

— Si, si, je pensais juste à demain. On va devoir se lever tôt, on doit passer voir les parents de Nicolas. »

Charlotte continue à manger son assiette sans rien dire. Paule cherche une position plus confortable sur sa chaise. Mon père me lance un regard et, après avoir longuement évité ma mère, me lance :

« Tu leur feras part de nos condoléances. Nous n'avons pas voulu les appeler. Ça aurait été... malpoli.

— Du gâchis.

- Maman... Tu ne peux pas dire ça.
- Du gâchis, Stan, je le dis. Ils ne le méritent pas.
- Maman... Arrête. »

Elle se lève d'un bon et file dans la cuisine, à la recherche de cet éternel objet manquant sur la table, un véritable Graal. Peut-être le trouvera-t-elle un jour ? Paule et Charlotte ratruchent leur assiette dans un silence gêné. Je me tourne vers mon père.

« Ne t'inquiète pas, Papa, je leur dirais... Je suis sûr qu'ils comprendront.

— Je pense aussi. Ta mère n'a jamais supporté cette dispute idiote. Il faut dire... qu'elle avait raison. Nicolas avait du talent. »

Il contemple sa part de tarte aux pommes.

« Enfin c'était... Nous... Qui... »

C'est pénible à écrire et regarder : son visage hésite entre consternation, colère et déception. Il finit par se lever péniblement, en jetant sa serviette roulée en boule.

« Si vous voulez bien m'excuser. Je n'en peux plus. J'ai bien trop mangé. Je crois que c'est le moment de faire une petite balade digestive... »

Ma mère revient à l'assaut à ce moment précis :

« Ma tarte ne te plaît pas ?

— Mais si, honey. Elle est délicieuse. Seulement j'ai trop mangé. Je te rappelle qu'on a déjeuné à quatorze heures.

— Parce que tu avais oublié le petit-déjeuner...

— Pas oublié... Seulement j'avais des choses à faire dans le jardin. »

Gin hausse les épaules. Elle continue d'ignorer ce débat commencé des heures, voire des années plus tôt.

« De toute façon, avec toi, c'est toujours la faute à quelqu'un d'autre. »

La dispute reprend, véritable tectonique des plaques en action, sourde et silencieuse, sans effet apparent à part ici et là quelques tremblements. Mais en dessous, c'est une couche de roche en fusion et de métal qui rend les boussoles folles. Je me suis demandé alors si tout le monde était comme eux capable de transformer sa colère en une sorte d'énergie souterraine... Question subsidiaire : si on mettait deux personnes qui se détestaient dans la même pièce, finiraient-elles par s'entendre au bout de soixante ans ? Peut-être que ce couple, cette famille, cette vie n'étaient finalement qu'une expérience immense ; quelqu'un

s'amusait à tester nos résistances et nos capacités. Au-dessus de nos têtes, des scientifiques armés de blocs-notes rigides et de gros stylos à l'effigie d'un laboratoire pharmaceutique nous observaient. Leurs efforts seraient bientôt récompensés par une explosion ici, là, maintenant, une Irlandaise qui étrangle son mari de quarante ans ; un Français se fait sauter avec sa femme, son dernier fils en vie et des amis à lui. L'expérience devient, malgré nous, malgré eux, un cas d'école : non, le professeur explique-t-il à ses élèves des siècles plus tard, quand deux personnes se haïssent, c'est pour la vie. Et il martèle ses derniers mots sur son pupitre et repense à son ex-femme ou son ex-mari d'ailleurs, on parle d'une intelligence supérieure, elle doit s'en foutre du genre.

« Stanley, tu termimes de débarrasser la table ? »

Je reviens à moi à temps pour faire mine de récupérer la conversation. Les filles montent installer le lit pendant que je termine de ranger la salle à manger. Damian fait un passage éclair, le t-shirt mouillé par ses larmes de rire. Il semble tellement accablé qu'il n'y a aucun doute sur la nature de son fou rire : nerveux, maladif, physique ; ce rire avait presque assassiné notre ami.

« J'en avais besoin, je crois, » me dit-il alors qu'on démarre le lave-vaisselle. « C'est con, mais ça fait du bien de pleurer...

— Je sais. »

Je suis à deux doigts de lui dire que la maison est truffée de micros et de caméras, et que des scientifiques vont tout faire exploser, mais je préfère garder tout ça pour moi. Quelque chose pèse sur mon cœur. Bêtement, je me dis que c'est aussi une énergie sourde et puissante, et que je dois la garder pour la fin de cette escapade. Qu'elle me servira plus tard dans mon aventure ; c'est une épée, un sort magique, une lanterne qui fait apparaître des runes gravées sur un mur.

Dehors, dans le coffre du van, notre ami attend patiemment son heure. Demain, à l'heure où blanchit la campagne et tout ça, il allait nous falloir un bateau et de l'essence pour y foutre le feu. Je récupère mon paquet de cigarettes dans ma veste et je sors prendre l'air.

Il fait froid, mais l'air qui vient du large rend la température presque agréable. Le brisant des vagues au loin emplit la nuit de quelque chose... mais quoi ? Il n'y a jamais vraiment de silence au bord de mer, mais pourtant j'éprouve la sensation de faire partie d'un monde qui vit. Avec ou sans moi d'ailleurs.

Mon père est invisible. Je sais qu'il va parfois fumer un peu plus loin, pour éviter les regards culpabilisants de ma mère. Et puis je l'aperçois enfin, revenant du chemin où on avait garé le Cyprienblitzkrieg.

10

Je marche vers lui d'un pas vaguement nonchalant, mais paniqué. Arrivé à son niveau, je le vois écraser un mégot puis se pencher pour le récupérer et le glisser dans une de ses poches.

« Avant, j'adorais fumer des cigarillos. Mais ça sent trop fort. Ta mère se doute bien que je ne vais pas jardiner à neuf heures du soir. »

Il fuit littéralement mon regard.

« Attends, ta cigarette s'est éteinte. »

Il glisse sa main dans sa veste et en sort un petit briquet métallique qui m'est familier. On dirait un accessoire de cow-boy.

« Tiens. »

Je me penche vers lui et il fait rouler la pierre sur son axe. La flamme, longue et molle, éclaire la scène un bref instant. L'odeur du gaz, du papier et de la nicotine. La première gorgée de fumée. Les poumons qui ne grattent plus.

Pendant un instant, un court moment, je sens sa chaleur à lui. Je distingue les fibres de son gilet. Les poils gris sur ses phalanges. Son poignet fin, sec, prêt à casser. Il me semble soudain vieux. Daté. Passé de mode. Je me redresse lentement, en prenant le temps de chérir cette vue. En tordant légèrement ma nuque, je peux voir un angle unique de son visage : ses narines en contre-plongée, ses lèvres plissées dans un mouvement neutre, ses oreilles duveteuses. Il me manque.

Il fait tourner le briquet dans ses doigts. Le briquet... Un cadeau de Noël que nous lui avions fait, Jackson et moi. Décembre 1995. Quelque chose comme ça. Nous l'avions choisi dans une boutique de Nantes où nous passions la journée avec ma mère. Les pavés de l'étroite ruelle brillaient à cause du gel. Jackson avait tiré ma manche alors que j'observais une rangée de souvenirs flous et m'avait dit : « Regarde, Papa va adorer celui-là ! » Impossible de me souvenir du motif, du logo gravé sur une des faces métalliques. Dans mon souvenir et dans la pénombre du jardin, je ne voyais rien. Je le reconnaissais par instinct.

« La police est passée ce matin. »

Descente d'organes de mon côté.

Lui continue à contempler son terrain et ses plantes. L'hiver approchait alors il avait mis en pot les quelques fleurs auxquelles il tenait vraiment et les avait installées dans la maison. Il était hors de question pour lui de les laisser mourir ici. L'hiver était rarement rude sur la presque-île, mais certains matins le thermomètre pouvait tomber brutalement. Il ne restait que des buissons sans feuilles ou bien des plantes résistantes. Avec une attention que je ne lui connaissais pas, il avait recouvert la terre de sciure de bois et de paille, pour garder les racines au chaud. Il aimait son jardin.

« J'ai dit que je ne savais rien. Ils ont appelé en début d'après-midi, pendant le déjeuner, pour nous prévenir que vous alliez sans doute essayer de passer nous voir. J'ai répondu que si vous étiez un minimum malin, vous alliez éviter la presque-île et le village. Ils ont rappelé une demi-heure avant votre arrivée. Selon eux, vous étiez encore dans l'Est. Ils voulaient juste s'assurer que vous n'aviez pas appelé. Les gendarmes n'ont pas franchement l'air futés. En même temps, ce n'est pas le genre d'enquêtes qu'ils doivent mener bien souvent. »

Il pousse un long soupir.

« Honnêtement, à leur place, je ne saurais pas par où commencer. »

Je ne sais pas quoi dire. Bordel, j'ai trente ans et je suis incapable de répondre à ce genre de déclaration. Je ressens juste une sensation de jambes coupées et de boyaux tordus dans tous les sens. Quelqu'un faisait de la corde à sauter avec mes viscères. C'était plus que déplaisant, cela semblait être injuste.

« Tu sais... Je ne te comprends pas toujours. »

Il soupire encore une fois.

« Mais disons que... »

Encore une fois.

« La... »

Il s'apprête à dire quelque chose d'important. Je m'accroche. Le voyage supraluminique du malaise peut commencer.

« La mort... de Jackson a été très difficile pour tout le monde. On attend des survivants à être capables de se gérer eux-mêmes et d'aider les autres. »

Je ne pensais pas que mon père prononçait comme ça le prénom de mon frère. Il me regarde brutalement, comme s'il avait lu dans mes pensées.

« Jackson... Tu sais, dans les avions, quand ils te disent de mettre ton masque à oxygène d'abord avant d'aider les gens autour de toi ? Eh bien l'avion tombe depuis dix-sept ans et moi je n'ai pas encore réussi à enfiler le mien. Ta mère non plus d'ailleurs — tout ce qu'elle a mangé ce soir c'est la moitié d'une bouteille de whisky. »

(Qu'est-ce que je peux être con et aveugle)

« Avant-hier, c'était pire. Elle pensait à l'enterrement, elle avait préparé une valise au cas où on changerait d'avis. On a passé deux heures assis dans l'entrée sans rien dire. Ta mère a dit "on y va", mais là, on ne trouvait plus les clés. Enfin je savais où elles étaient rangées, mais mon cerveau me disait que ça ne valait pas le coup. Ta mère me gueulait dessus, elle hurlait. »

Son pied gratte un peu de terre.

« Mais je préfère ça à l'enterrement de Nicolas. J'aurais pas supporté. »

Il hésite et puis il soupire. On sent les années. On sent les épreuves. On sent la fatigue, mais celle qui exige le repos total et sans condition.

« Vous avez prévu de faire quoi ? »

Le seul mot qui sort de ma bouche a un sale goût de larmes ravalées :

« Drakkar...

— Comment ça ?

— Nicolas parlait souvent de funérailles vikings... Tu sais... On le met sur le bateau et puis on y met le feu. »

Il me regarde. Le monde s'ouvre en face de moi. Une multitude de possibles. Ses visages expriment à la fois la tristesse, le dégoût, la solitude, la peur, la colère. Il me gifle. Il me prend dans ses bras. D'un signal prévu à l'avance, il fait sortir des fourrés des dizaines de gendarmes armés. « Get on your knees you motherfuckin' bitch! »

(Pourquoi dès qu'un policier sort une arme il doit se mettre à parler en anglais ?)

« Bien. Vous avez prévu quoi pour le bateau ?

— Charlotte pensait à celui de son ex-mari.

— Une pierre, deux coups. »

Il se met à genou et arrache deux brins d'herbe qui dépassent de la couche chaude. Mon père est capable de détecter des mauvaises herbes au beau milieu de la nuit — le Batman breton.

« C'est un abruti. Il l'aura bien cherché. »

Après une nouvelle attaque contre l'envahisseur vert :

« On l'a croisé l'autre jour avec ta mère. Il a acheté un de ces gros 4x4 parfaits pour un safari. Il passe à peine dans la moitié des ruelles de Saint-Pierre. »

Il ricane, et bizarrement. Première fois que je l'entends faire ça.

« Tu donnes une cigarette à ton vieux père ? »

J'obtempère.

« Mon père ne fumait pas. Il trouvait que ça rendait bête. »

Il souffle sa première bouffée de fumée.

« Mon père n'avait jamais tort... C'était son truc à lui. »

On fume en silence pendant un instant. Dans le ciel, les étoiles se mettent à tourner en accord avec la rotation de la Terre. Ma tête va dans l'autre direction. La Lune, stoïque, semble n'en avoir rien à foutre. Après avoir écrasé mon mégot, j'indique vaguement le van.

« Je vais voir si...

— Vas-y. Je n'ai pas osé m'en approcher. Je crois que c'est mieux si j'en vois le moins possible.

— Il est étrangement bien conservé.

— Ils font des miracles maintenant. Le cercueil de mon père était fermé. Faut dire qu'on mourrait pas de crise cardiaque en Indochine. Je sais pas trop ce qu'il restait, mais ça ne devait pas être beau à voir... »

Et après une seconde à contempler le vide et à écouter le bruit de la mer au loin :

« Bon, il n'avait peut-être pas toujours raison. L'Indochine... ça c'était une belle connerie. »

On aurait dit qu'il y avait participé.

« Bonne nuit, fiston. »

Il pose sa main sur mon épaule. C'est brutal. Je chancelle. Elle reste là le temps qu'il faut, pas un instant de plus, et puis il se met à marcher vers la maison, sans rien dire de plus. Ses pas sur le gravier s'estompent. Il marque une pause pour écraser son mégot, le récupérer et le glisser dans sa poche.

Le van n'avait pas bougé.

On ne voit pas grand-chose depuis l'extérieur. Je fais le tour du véhicule et puis j'ouvre la porte côté conducteur. Je ne veux pas vraiment voir si Nicolas va bien. Je veux simplement tenir quelque chose. Le volant entre mes doigts me paraît tangible, indivisible, entier.

Comme il n'y a rien de plus à faire, j'allume le contact et je reste figé une bonne minute. Une voiture passe dans la route en contrebas. Mon cœur bat plus fort, plus vite. Elle disparaît, mais ses phares, par intermittence, rajoutent deux étoiles jumelles à la nuit.

J'insère la K7 (on s'y fait) dans l'autoradio. Face A. Je zappe les premières chansons avec l'avance rapide tout en rouspétant contre cette technologie moyenâgeuse. Arrivé aux Corrs, je lâche la machine. La bande continue à se dérouler. Je tourne le volant pour de faux (sans direction assistée, c'était presque du sport) et je ne sais pas trop bien pourquoi, je commence à faire le bruit du moteur avec ma bouche, accélérant et ralentissant dans des virages imaginaires. Les têtes d'épingle sont nombreuses et traîtresses. Mon copilote essaye de me signaler une courbe dangereuse, de bien serrer le terre-plein, de ne pas être surpris par la bosse qui arrivait...

C'était un de nos jeux préférés. On était pilote de rallye ou plus généralement agents secrets à bord d'un véhicule ultra-sophistiqué, capable d'aller partout et de tout faire. J'étais l'ancien, un peu rebelle, mais sacrément doué, je disais tout le monde « je suis trop vieux pour ces conneries. » Il était le petit nouveau, hyper talentueux, un peu rebelle aussi quand même.

La K7 (décidément) arrive en bout de bande. Je la sors, la retourne et la remets dans l'autoradio, non sans une appréhension étouffante. Je dois entendre sa voix, encore une fois. Nicolas est si drôle, si sûr de lui. Et Jackson... Jackson lui ressemblait un peu. Ils avaient le même désir de briller, d'être sur le devant de la scène. Il parlait fort, me tirait la manche pour me montrer sa dernière bêtise. Une grimace souvent.

Je ne me souviens plus de son visage.

C'est fou d'oublier ainsi les traits de quelqu'un avec qui l'on a partagé onze ans de sa vie, quelqu'un qui est en photo partout sur les murs de sa maison. Je ne les voyais plus ; ces clichés n'étaient rien d'autre que des vagues points lumineux à la périphérie de ma vision. Je ne les esquivais même plus.

Quelques années plus tôt, Nico m'avait appelé un lundi matin, très tôt.

« J'ai rêvé de lui. Il sortait de l'école, courait vers nous, avec un gros sac Waikiki sur le dos et il était super content parce qu'il avait eu de bonnes notes et il sautait toutes les classes et nous rejoignait ! »

J'imiter le bruit d'un moteur qui peine à démarrer. À la quatrième tentative, il s'emballe enfin. Je lance les essuie-glaces. Je me plains de la pluie. Je plisse les yeux pour voir à travers l'épais brouillard qui s'installe sur la ville. J'appuie sur le champignon pour éviter les camions qui arrivent en face. Je prends ensuite un raccourci pour ne pas finir dans les bouchons du viaduc. Je n'hésite pas une seule seconde à sauter au-dessus de l'usine de produits chimiques ravagée par un incendie. Je me retourne pour prévenir l'équipe que tout allait péter, c'était sûr... Mais notre mission était plus importante : il fallait absolument qu'on sauve ces deux scientifiques nucléaires prisonniers des flammes. Généralement, Jackson tenait le

volant et je me penchais pour attraper les mains des blessés et les faire grimper dans la vieille Toyota de Maman, devenue une ambulance dotée d'un moteur nitro surpuissant. Mais cette fois, alors que la K7 embraye sur le numéro de ventriloque de mon frère, je lui offre l'occasion de briller et j'ouvre la portière côté passager.

À son tour de sauver des vies.

11

Après une dernière cigarette sur le chemin de la maison, je rentre doucement dans le salon. Toutes les lumières sont éteintes et à part le vrombissement de la machine à laver la vaisselle, pas un bruit. En bas, je découvre Damian, paralysé devant lénorme télévision cathodique qui trône dans la cave. Je me pose à côté de lui, sur le vieux canapé.

« C'est fou, comme c'est massif, hein ?

— Massif. Ouaip.

— De toutes les choses que la science-fiction n'avait pas prédites... je crois que les écrans plats sont les plus impressionnantes. Qui aurait pu croire qu'on allait faire rentrer trente centimètres de composants dans quatre ? »

J'enlève mes chaussures sans défaire les lacets et je continue sur le sujet :

« Il y a d'autres choses quand même... que la science-fiction n'a pas prédites.

— Comme quoi ?

— Les réseaux sociaux. »

Je regrette immédiatement ma première réponse.

« Non, non, attends. Il doit y avoir mieux... »

En face de nous, la bibliothèque de jeux de société nous fait face, terrible construction de plastique et de carton. Certaines boîtes sont cornées, affaissées, décolorées ; les tailles quasiment aléatoires donnent une impression tenace de désordre ; les noms écrits en grosses lettres de feu renvoient des images contradictoires. « RISK » est en fait un jeu de patience où l'on ne prend presque jamais de risque. Ces « Mystères de Pékin », je me demande si nous les avons un jour percés ? Quant à « Richesses du Monde », les règles obscures nous ont donné un avant-goût sans concession du monde libéral et capitaliste qui nous entoure. Nous avions, avec Nico, inventé un jeu alternatif à partir du plateau et des pièces ; il s'appelait désormais « Duchesses du Monde » et je préfère ne pas vous expliquer comment gagner.

Juste à côté, les jeux vidéo. J'ai appris l'anglais grâce à eux. Certains se faisaient avec un dictionnaire sur les genoux pour comprendre les mots les plus compliqués. Je tournais les pages fines à la recherche d'un sens pour « momentum », « fatigue » ou « materia. » Le plus

difficile dans tout ça était de faire la différence entre un nom commun et un terme spécifique à l'univers. Quand le mot était introuvable, je leur inventai alors un sens à moi, rien qu'à moi.

La voix de Damian me réveille.

« Les photos numériques. »

J'hésite un instant puis je secoue la tête avec conviction.

« Tu as raison.

— Le 11 septembre.

— Le 11 septembre. Exactement. Putain.

— Les selfies.

— Ouais, les selfies.

— Les sites entiers d'images. Les vidéos violentes qu'on trouvait sur le net à l'époque... Rotten quelque chose. Des morts partout. Des photos de police. Des têtes coupées. Des gens brûlés. Les gens à l'époque n'avaient aucune idée d'Internet, hein ?

— Comment on faisait pour voir autant d'horreur ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'on était capable de supporter tout ça à l'époque. On ne le vivait pas totalement. C'était cool peut-être.

— Ma mère détestait que je vienne ici, tu sais ? »

Damian paraît soudain penaude, triste, tout petit dans le canapé défoncé.

« Comment ça ? Je croyais qu'elle m'aimait.

— Elle t'adore. Seulement, elle a toujours trouvé qu'on perdait notre temps avec tout ça. Elle aurait aimé qu'on joue à la balle. Ou qu'on fasse du bateau comme Nico et Charlotte.

— Horreur.

— Exactement.

— Je ne savais pas.

— Elle voulait vraiment que je fasse de la voile. Mais y'avait trop de blonds pour moi.

— T'es con.

— Je suis sérieux. Ça me faisait super peur à l'époque... »

Il se frotte le visage, puis se reprend :

« Elle t'aime quand même. Je crois que... »

Il se ravise.

« Quoi ?

— Non. C'est stupide.

— Vas-y.

— Nan. »

Il se lève.

« Allez, dégage, je dois faire le lit. »

Il se penche pour attraper la petite courroie sous le canapé. D'un geste rapide, il déclenche le mécanisme d'ouverture du lit ; c'est comme un vieux réflexe, il n'a jamais oublié. Mon corps bloque la seconde partie du mouvement. Je reste immobile.

« Je ne bouge pas tant que tu ne craches pas le morceau. C'est... c'est par rapport à la K7 ?

— Non ! Enfin... À peu près.

— Accouche.

— OK. OK. »

Il se laisse tomber sur le tapis, devant la grosse télévision. Il l'allume. Il n'y a rien d'autre que la neige grésillante. Plus d'ondes depuis le passage au numérique. Les flocons dansent sur l'écran. On ne peut pas les distinguer des uns des autres. Des photons.

« Ma mère sait ce que ça fait de perdre un frère. Je crois que ça s'est passé avant qu'elle ne déménage en France, avant que je naisse. Elle n'en parle jamais, bien sûr. Elle croit que je suis trop con. Je t'ai vu. Je l'ai vue. J'ai compris qu'il y a quelque chose en commun entre vous. Elle avait peur de ça, quand je venais. Elle avait peur que je comprenne. Elle a peur que je sache quoi que ce soit sur... avant. Là d'où je viens. Je voudrais me plaindre et puis je vois vos têtes et je me dis que je suis le mec chanceux ici.

— Tu dis ça juste pour nous foutre mal à l'aise.

— Non... Enfin, c'est pas un concours. Nico t'aurait dit la même chose. »

Dormir dans la cave a toujours été facile.

Savoir que je me trouvais sous terre était d'un incroyable réconfort. La petite lucarne au-dessus de mon lit projetait dans ma chambre d'ado une pâle lueur de Lune. C'était ma veilleuse. Une fleur de géranium collée contre le verre s'était lentement desséchée. On aurait pu croire à une décoration de ma mère. Sauf qu'elle ne descendait jamais ici pour le plaisir. Mon père, lui, supportait mal la fameuse « ancienne chambre des garçons », en haut. Il dormait souvent dans le canapé-lit du salon avec comme prétexte idiot qu'il ronflait et ne voulait pas déranger maman.

Damian, dans la pièce d'à côté, respirait lourdement. Les filles se trouvaient à l'étage. Mes parents étaient out depuis belle lurette. Le réveil aux gros chiffres rouges indiquait une heure et quelques du matin, l'heure où le corps cherche à dormir, mais où le cerveau s'inquiète. Il se dit qu'il y a quelque chose qui cloche vu qu'on ne dort pas. Il se dit qu'il faut agir, rajouter de l'adrénaline pour relancer les muscles et être prêt à courir. Il est con, le cerveau. Il se fait du mal. Il refuse de me laisser prendre un gramme. Il continue à relancer des vieux souvenirs désagréables.

(En réalité, ce sont des souvenirs très agréables, mais le fait de les revoir fait du mal. J'aurais aimé être amnésique. J'espère parfois que les médicaments du centre m'aideront à oublier. Le docteur répète encore et encore que la guérison passera par l'inverse : par un réveil de la conscience, un retour aux choses. Connard.)

Je fais quelques pas dans la chambre et puis je pousse le rideau de perles (décoration très hippie) qui sépare la chambre du reste de la cave aménagée. Roulé en boule, la couette entourant ses jambes et son torse comme un gros serpent confortable, Damian rêve.

Avant d'aller me coucher il m'a demandé si je pensais souvent à Jackson. J'ai dit non, sans même réfléchir. Et c'est vrai. Il m'a demandé si j'avais été amoureux de Nico. J'ai dit non, sans même réfléchir. J'avais eu des copines. J'avais eu des amantes. J'avais eu des relations longues avec des femmes. J'avais eu des relations courtes et passionnées avec des filles. J'avais ressenti de l'amour et du désir et de la jalousie pour elles. Mais Nico et moi c'était... c'était autre chose. Je me dis parfois que les gens ne comprendront jamais. Quelque chose nous liait. Un fil, tendu à travers les kilomètres. Je sentais quand il faisait du bateau, quand il était en voyage, quand il revenait de chez ses grands-parents tard la nuit ; j'imaginais invariablement sa voiture quitter la route et percuter un arbre. Je l'avoue, je rêvais parfois que ses parents mouraient, mais pas lui, et qu'il venait vivre chez nous, qu'il soit adopté, qu'il prenne mon nom de famille et qu'il s'installe dans la cave, de l'autre côté du rideau de perles, que l'on prenne nos petits-déjeuners ensemble, chaque matin, qu'on se chamaille pour savoir qui finira le paquet de céréales et qui finira le fond de lait froid. Son visage absent m'écoeurait. Sa voix lointaine me rendait fou. J'aimais sentir sa chaleur. J'aimais quand il allumait deux cigarettes, une pour lui et une pour moi. Elles avaient toujours un goût différent.

Damian avait raison : la science-fiction n'avait pas prévu les photos numériques. Elle n'avait pas prévu que les clichés se multiplient au point de devenir plus forts que les souvenirs. Si j'avais su... si j'avais pu, j'aurais fait davantage de photos. Quand on avait quinze ans,

lorsqu'un beau moment survenait, on profitait du moment. Pas d'alternative possible : nous, nos neurones, nos mémoires défaillantes, sélectives, un peu folles. Avec le temps, avec l'arrivée du futur, les photos naissaient non plus seulement de nos caméras, mais de nos téléphones. Chaque instant méritait un cliché ou alors l'inverse : chaque cliché méritait un instant. On pouvait les revoir à l'infini. On pouvait les partager, les faire remonter à la surface, les déchirer puis les recoller. Les photos sont devenues éternelles.

J'aurais tant aimé t'offrir toutes ces photos, Nico. Te les livrer. Te les offrir d'une manière ou d'une autre. Dans le train pour la Moselle, j'ai écrit trois ou quatre discours. Élise m'avait demandé de le faire, alors j'avais obtempéré, un peu hagard. Pour une raison qui m'échappait totalement, le petit carnet volé au taf avait pour en-tête un « Vive le MEDEF » en arc-en-ciel, dans une police fantaisie d'un mauvais goût terrible. Ma voisine me lançait des regards pesants.

J'ai écrit ; rien n'avait de sens. J'ai tout bazaré.

J'aurais vraiment voulu t'offrir des photos au lieu de t'offrir des mots. Les mots on les aligne, on joue avec, on les met dans des valises. Les photos mentent difficilement. On sent les sourires forcés, les engueulades hors du cadre, les malaises, les sourires, les vannes lâchées une demi-seconde après que le cliché est pris.

Je crois que les parents nous mentent. Quand quelqu'un meurt, ils disent toujours qu'il vit encore en nous, là ; et ils pointent nos poitrines d'un doigt peu convaincu. C'est faux, archifaux. Quand quelqu'un meurt, une partie de la vie meurt avec lui. Je me souviens de quelques feux de camp, d'une poignée de soirées, de trois ou quatre petits bacs enflammés (catégorie préférée : nom de Pokémon imaginaire, je gagne haut la main avec Giraffarin), de beuveries, de clopes, de joints, de disputes, de vannes moisies sur des gens de notre lycée, de caresses, de coups. Notre bac, putain, j'ai tout oublié de notre bac. Je ne me souviens de rien. Toi, tu te serais souvenu de tout ça. Tu aurais pris la parole et fait taire tout le monde. Tu aurais dit « ha ha, comme la fois où le prof d'espagnol croise Stan devant les toilettes du deuxième et là Stan, terrifié, lui lance un énorme GUTEN TAG ! » et tout le monde aurait ri aux éclats. J'aurais eu des larmes au coin des yeux. Juste là où je fais rouler mon doigt. Je regarde par la fenêtre et j'imagine que tu aurais eu la même vue que moi si on avait laissé Élise t'enterrer. Je m'enfonce le doigt dans l'œil, juste ce qu'il faut pour que ça fasse mal, juste assez pour que ça me fasse pleurer. J'ai besoin, mais je n'y arrive plus.

GUTEN TAG.

12

À un moment de la nuit, Maman a préparé la table du petit-déjeuner.

Un mot, laissé dans mon bol breton (nous n'avions trouvé qu'un STAN), nous souhaitait un bon réveil et une bonne route. Elle a ajouté au dos du papier, dans un élan assez rare de bonté maternelle, un smiley souriant qui ressemblait à un swastika.

Je froisse le papier et je le range dans ma poche avant que quelqu'un ne l'aperçoive. On s'installe sans faire racler les chaises sur le carrelage et nous mangeons en silence de la brioche grillée, du beurre salé, du salidou, des bananes, des noix et des noisettes... dans ma valise...

Il n'y a rien à dire. La nuit a été courte, agitée, compliquée. Le matin le sera encore davantage.

« Tu reconnaîtras le bateau, Charlotte ?

— Il s'appelle le *Jessica*, il ne devrait pas y en avoir cinquante.

— Et pour la clé ?

— Pour ça, il faudra aller chez lui. Je propose que vous me déposiez et que je m'en occupe. En dix minutes, ça sera réglé.

— Tu vas lui parler ?

— Peut-être.

— Tu vas lui dire quoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu veux qu'on l'appelle avant ?

— Non, je préfère lui faire la surprise. »

L'espace d'un instant, un sourire légèrement sadique passe sur son visage et puis la voilà qui reprend une tranche de brioche, comme si de rien n'était.

On se replonge dans le salidou. C'est toute notre enfance ce truc, c'est nos lendemains de cuite, nos goûters à quatre heures du matin, nos fins de repas à minuit, nos crêpes froides à l'aube. C'est du sucre à l'état pur, meilleur que tous les orgasmes du monde.

« Je crois que je pourrais tuer pour du salidou, dis-je.

— Pareil.

— Pareil.

— Pareil. »

Si Nicolas avait été là, il aurait dit « pareil » de la même manière.

Ça venait du cœur.

Après avoir débarrassé la table et ramassé les miettes, nous quittons la maison. Nos pas crissent sur le gravier. Le sentier vers le van paraît soudain bien loin. Le jour qui pointe au loin prend son temps. La mer, masquée par les arbres, clapote sans vraie conviction. Au petit matin, elle reste discrète ; elle est comme nous, elle se lève doucement, s'échauffe au fur et à mesure que les hommes bougent, crient, chahutent. Nicolas allait bien dans sa couverture. Le froid de la nuit semblait faire des merveilles. Sans parler des produits chimiques.

On s'arrête tous un instant quand même et dans un étrange silence qui ne nous ressemble pas, on ouvre les fenêtres et on aère le van une minute. Dans la boîte à gants — dans ma valise —, Paule sort un petit sapin qu'elle accroche au rétroviseur. Sur le plastique que je glisse dans ma poche, la date d'expiration fait tourner la tête et me rappelle mon dérucelage.

On prétend que le sapin arrange l'odeur, on fait comme s'il n'y avait pas de cadavre dans le coffre. Quelle odeur de chair en lente décomposition ? Qui n'a pas mis de déodorant ? Ha ha, ouvre la fenêtre quand même, j'ai mal au bide.

« Il habite où déjà, ton ex-mari ? » demande Damian en prenant le volant.

« La Butte.

— Ah oui. Je détestais ce quartier quand j'étais petit.

— Il était le seul à vivre à l'année. De septembre à juin, il était quasi seul, sans voisins. C'était flippant.

— Ça lui ressemble tellement, commente Paule.

— Tout à fait. »

Charlotte lâche un genre de petit soupir qui en annonce un plus massif, mais il ne vient pas. Nous restons quelques instants en silence, à contempler les herbes que nos phares réchauffent et puis nous partons, sans nous presser.

Personne sur la route qui longe le bord de mer. Quelques couleurs frappent les nuages épars. Un énorme bateau passe au loin, au large, emportant avec lui des tonnes et des tonnes de containers. On dirait un immeuble.

Avant (je ne sais plus très bien quand), affalés sur le sable de la plage, en pleine descente, on observait avec plaisir la collision frontale entre deux navires, juste en face du bar-tabac pas encore ouvert. En réalité ou bien vus du ciel, ils se rataient de plusieurs kilomètres, mais depuis le sable froid et humide, c'était la catastrophe, l'accident, le naufrage. En grandissant, ces bateaux n'avaient jamais pris d'autre signification que l'ennui poli et discret de l'Atlantique.

J'avais lu une fois dans un livre qu'une enfance dorée s'accompagne souvent d'une langueur qui éclot à l'adolescence avant de muter en déprime à l'âge adulte. L'auteur avait tort ; ou bien il n'avait jamais été adolescent. Le même genre de connerie que « les gens pauvres sont plus heureux que les riches. » Cette presque-île avait été un petit cocon, tout autant qu'une prison. L'enfance n'avait jamais été dorée, elle m'avait toujours paru le prélude à une longue vie en prison. Pas de murs, pas de grillages, pas de miradors, mais lorsque l'on pédalait en vélo jusqu'à l'isthme, une force mystique nous empêchait de traverser, la langue de sable semblait toujours sur le point de disparaître au moment même où nous nous apprêtions à passer. Cette frontière physique, claire, marquée était devenue un point de repère central. Elle disait « ici, commence la fin... » que l'on se dirige vers Saint-Pierre ou que l'on prenne la fuite.

Lorsque les parents de Nicolas ont déménagé sur le continent, il était déjà adulte. Lors de l'une de nos réunions, il nous a dit que la vie n'était pas la même de l'autre côté. Pas différente, simplement « pas la même. » La presque-île était une utopie ou un rêve. Elle avait dû être invivable il y a cent ans. De nos jours, elle faisait penser à une station de ski sans les Britanniques, sans les touristes bruyants, sans les remontées, sans la neige boueuse. Il n'y avait plus la place de toute façon. Tout le monde avait investi les maisons et les résidences, les immeubles et les copropriétés. On ne déménageait plus à Saint-Pierre, on pouvait à peine s'y faire une place. Après l'échec de ma première école de commerce, Papa m'avait dit de venir m'installer, qu'ils allaient trouver un appartement pour moi, qu'il y avait du travail tout au long de l'année, que ça irait. J'ai esquivé, je ne sais plus très bien comment. Je remercie cet échec. Je serais venu mourir ici, long zoom sur mon visage dégoulinant de sueur, la plage morne en arrière-plan avec un touriste allemand venu en caravane depuis la Bavière se régaler d'une mer à neuf degrés et demi.

« C'est à droite, là. La petite maison bleue. »

La maison d'Éric possédait ce charme typique de la presque-île : murs blancs mal foutus, toit de tuiles noires et grises, certaines pierres et les contours des portes et des fenêtres peintes dans un bleu vif qui avait perdu sa couleur grâce au soleil et aux embruns. Un vieux banc installé près du perron nous salut, vieille tradition oubliée des gens de notre époque ; aujourd'hui, plus personne ne passe ses journées sur le trottoir à suivre les allées et venues des voisins, il y a Internet pour ça.

Vue d'ici, on pourrait croire qu'il s'agit de la maison de n'importe quelle grand-mère bretonne. On l'imagine sans peine préparer ses crêpes, sifflotant la mélodie de la *Tribu de Dana* dans la cuisine.

On connaît tous Éric. Un abruti, aussi bête qu'un club de golf. Mais il avait juste ce qu'il fallait de charme pour draguer et faire croire que ça pouvait durer, avant que le masque ne tombe et révèle au grand jour la bêtise abyssale qui remplissait son cerveau. Et il se trouve qu'il était médecin. Personne ne pouvait réellement le sentir, mais c'était le seul de la presque-île. Donc valait mieux mourir ici entre ses mains, que de traverser l'isthme. Tout le monde devenait superstitieux face à un bras de sable de deux mètres de large. C'était la corde qui reliait le bateau au continent. N'en déplaise aux hommes politiques qui comparent les civilisations, il n'y a pas besoin d'être un peuple vivant à l'Antiquité pour voir dans ces petites choses de la nature quelque chose de magique.

« Ça va Charlotte ?

— Ouais, ouais. »

Elle est drôlement pâle.

« Il y a une deuxième voiture, explique-t-elle.

— Merde. Il a une copine ?

— Je ne sais pas. Je ne lui ai pas parlé depuis au moins... un an.

— C'est quoi le plan ?

— Je rentre. Et je lui parle.

— Et à elle, tu lui parles à elle ?

— Non. »

Moment de flottement dans le van. Nicolas tousse légèrement.

« Nouveau plan. Je rentre. Je vole les clés. Je sors.

— T'es sérieuse, demandé-je.

— Pourquoi pas ?

— Les clés sont où ? demande Paule.

— Panneau de liège dans la cuisine.

— Tu rentres par où ? demande Damian.

— La porte d'entrée. »

On sait tous que personne ne ferme sa porte d'entrée ici. Charlotte ouvre la portière, met un pied dehors, le rentre, referme la porte.

« Un problème ?

— Non. Paule, tu me passes mon sac ? »

Elle s'exécute. Charlotte en récupère une grande bouteille de vodka.

« Je gardais ça pour tout à l'heure... pour le bateau. »

Elle s'en glisse une bonne gorgée derrière les dents. On reste pantois.

« Bordel, il est sept heures du matin, Charlotte.

— Ouaip. Et c'est dégueulasse.

— Fais voir. »

La bouteille passe d'une main à une autre, le goulot touche nos lèvres, l'alcool brûle nos gorges. On dirait une escouade prête à partir à l'assaut. Je suis le dernier à boire. Je lève mon verre à Nicolas.

« Bon. Allez. Charlotte. Allez. »

Je lui ai posé la main sur l'épaule depuis la plage arrière.

« Pour Nicolas. »

On répète ce mantra jusqu'à ce qu'elle quitte le van, droite dans ses bottes, légèrement penchée en avant, intoxiquée à la vodka tiède, prête à défoncer la Terre entière. On la voit tourner autour de la porte, nous lancer un regard horrifié en découvrant qu'elle est verrouillée, se baisser près du banc et puis brandir soudain une clé toute simple. Elle lève son poing en signe de victoire et elle disparaît dans la maison.

J'ouvre ma vitre. Pas un bruit. Pas un cri. Pas une lumière qui s'allume. Nous retenons notre souffle. Une voiture arrive au loin. Sa carrosserie bleue nous fait sursauter. Pourtant, elle nous dépasse en toute innocence, disparaît dans le rétroviseur. Nos regards reviennent sur la maison d'Éric.

La porte s'ouvre en grand et Charlotte réapparaît, Valkyrie moderne, Marianne contemporaine, Jeanne d'Arc 2.0, brandissant fièrement dans la main une clé accompagnée d'un flotteur jaune en forme de banane.

« Démarre ! » murmure-t-elle la bouche grande ouverte.

Elle a rapporté avec elle un petit cadeau : le sac de golf de son ex-mari qui se balade bruyamment dans son dos. Ses chaussures, les mêmes depuis l'enterrement, claquent sur la petite allée bétonnée entre le pas de la porte et la route. Charlotte fonce, à toute allure, en multipliant les petits pas.

« Dééééééemarrreeeee ! »

Elle met la main sur la poignée de la porte et tente d'ouvrir ; quelqu'un a mis la sécurité entre temps, sans doute Paule avachie sur l'accoudoir... Branle-bas de combat dans la voiture pour déverrouiller l'accès. Une fois en sécurité dans le van, Charlotte lance un bruyant, mais ferme « Démarrer, putain » à Damian.

Le Cyprienblitzkrieg s'ébranle alors que Charlotte éclate d'un rire bête, guttural, adolescent, venu du fond des âges, néanderthalien... dans ma valise...

« Vous ne devinerez jamais, bordel de merde. »

Elle respire, enfin. Une grande inspiration, type *Grand Bleu*.

« Il était... au lit... avec madame Pasquier. »

Madame Pasquier.

Charlotte répète une nouvelle fois le nom, pour être sûre de bien nous faire comprendre l'horreur de la situation. Nous quittons le lotissement dans un immense fou rire.

« Jamais... Jamais je ne pourrais oublier la vision d'horreur. Ils dormaient dans le lit, paisiblement. Lui sur le ventre, elle sur le côté, sa main sur le dos poilu d'Éric. C'était atroce. Atroce. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi terrifiant. »

Charlotte parle vite, sans respirer. Le sac de golf posé devant elle carillonne à chaque virage.

« C'est fou.

— Ce qui est fou c'est qu'elle est bien plus jeune que prévu. Elle devait avoir... vingt-cinq ans lorsqu'on était au collège.

— J'étais sûr qu'elle en avait au moins quarante.

— Ou alors Éric préfère les femmes plus âgées ? »

Charlotte ricane.

« Je pense que cette femme est tellement conne qu'elle a oublié de vieillir ouais. Elle traverse les âges, comme un putain de vampire fantôme. »

Elle se cale au fond de son siège. Damian, toujours au volant, se tourne vers nous.

« Direction la marina où bien il nous manque quelque chose ?

— On est bon, je pense.

— Il vaut combien le bateau d'Éric ? »

On détecte tous le doute dans la voix de Paule. Elle avait été sérieusement calme depuis qu'on avait quitté la maison de mes parents.

« Cher.

— Cher combien ? insiste-t-elle ?

— Il n'a pas encore fini de le payer. De toute façon, il y aura l'assurance...

— Mais nous finirons au tribunal.

— Sans doute.

— Stan ?

— Oui ?

— On ira en prison ?

— Est-ce vraiment un crime que de faire sauter des voiliers de merde appelés *Jessica* ?

— Là n'est pas la question, Stan.

— Mais imagine qu'on aille en prison, ça sera pour combien de temps ?

— Paule... Je ne sais pas. Sans doute du sursis. Peut-être juste une amende. »

Paule mouline une nouvelle question avant de se ravisier et de lâcher, un peu dans sa barbe :

« Je crois que j'ai peur d'aller en prison. »

Comme personne ne trouve quelque chose à dire, je commence par un :

« Je crois que tout le monde a peur d'aller en prison... »

Charlotte tape brutalement dans ses mains et lance un joyeux :

« Non, on va pas commencer à changer d'avis après tout ça. On fonce au port, on fait brûler le bateau, on s'enfuit en Bolivie. C'est le plan et on s'y tient. »

Et comme personne ne semble plus excité que ça :

« Allez, mettons un peu de musique ! »

Ses doigts s'accrochent à l'autoradio, cherchent une station potable. Elle s'arrête sur ce qu'elle croit être de la musique et qui n'est en réalité qu'un jingle.

« Ah merde. »

La voix grave qui prend la parole nous fige.

« Nous avons ce matin au téléphone cette femme, victime d'un fait divers tragique qui choque en ce moment toute la France... Élise, bonjour et merci à vous d'être là.

— Bonjour. »

C'est Élise. Notre Élise. Pas de doute.

« À l'heure où nous parlons, les gendarmes n'ont toujours aucune piste solide pour la disparition du corps de votre mari.

— Tout à fait. Les équipes de police et de gendarmerie font un travail formidable, mais nous avons perdu la trace de mon mari.

— Qu'est-ce qui, à votre avis, a pu pousser quatre de ses amis à voler son corps, une poignée de minutes avant son enterrement ?

— Je... Je n'en sais rien. C'est sans doute le plus dur. De ne pas savoir.

— Avez-vous eu le moindre...

— Ça ne fait que quarante-huit heures, vous savez. J'y pense à chaque instant. Je ressasse ce que j'ai pu dire ou pu faire et... »

Nous nous penchons comme un seul homme vers l'autoradio.

« Et... je ne comprends pas. »

Une longue pause que le journaliste n'arrive pas à interrompre.

« Je ne peux pas... lire dans leurs esprits. Si c'est une blague, elle est bien trop longue. Si c'est une vengeance, je ne sais pas ce que j'ai pu faire de mal. Personne n'est parfait, mais on parle du corps de mon mari... Tout cela n'a aucun sens.

— Et... heu... vous êtes bien entourée ?

— J'ai perdu mes parents il y a quelques mois et... Je suis avec ma belle-famille maintenant. Ils ont été d'un très, très grand secours. Ils sont à mes côtés, là maintenant, ils me tiennent la main pour traverser cette épreuve.

— Vous pensez que ces... amis (il a comme craché le mot sur son micro) qui ont volé le corps de votre époux vous écoutent en ce moment ? »

Encore un mètre vers l'autoradio pour tous les passagers ou presque du Cyprienblitzkrieg. Bientôt, tout le poids pèsera sur le tableau de bord.

« Eux ? Non, je ne crois pas. Par contre, je sais que mon mari m'écoute de là où il est... »

On s'est retourné vers l'arrière du véhicule. On pouvait vaguement reconnaître la forme de Nicolas sous la couverture orange.

« Je sais qu'il m'entend. Il adorait votre radio d'ailleurs, c'est pour ça que j'ai accepté de vous répondre. Il est là, paisible, calme. Il n'a rien demandé. Et je voudrais lui dire que je l'aime. Qu'il me manque. Qu'il était tout pour moi. Et que jusqu'à... »

Damian coupe la radio.

« Je crois qu'on en a assez entendu.

— Je veux descendre, lâche Paule.

— Tu veux que j'arrête le van ?

— Non, pas le van, je veux dire... je veux *descendre* de tout ça. J'ai l'impression de faire un mauvais trip et je veux que ça s'arrête. Maintenant. »

Elle ouvre la portière, Damian braque immédiatement et gare le véhicule sur le bas-côté. À notre gauche, la mer, frappée par les premiers rayons du soleil, commence à prendre des couleurs.

« Je ne suis pas capable de continuer. Depuis deux jours, vous faites comme si c'était normal. On a... on a un putain de cadavre dans le coffre quand même et on continue à lui parler comme si de rien n'était. Nico n'est plus là, et c'est horrible, il nous manque tous... mais on a déconné. »

Je glisse ma tête entre mes mains.

« Regarde la mer, Paule. Elle est tellement belle. Tu vois les crêtes blanches qui se forment ? Les nuages noirs au loin qui s'éloignent ? Dans une heure, il fera un temps incroyable. Je sais... Nous savons tous que Nicolas méritait mieux que tout ça. Qu'on le... vole. Qu'ils l'enterrent en Alsace. Qu'il épouse Élise. Qu'il soit l'enfant de deux gros cons. Il aurait mérité bien mieux que tout ça. »

Je lance des regards à Damian et Charlotte. Le premier, dans le rétroviseur, me fixe en silence. La seconde, perdue dans ses pensées, semble avoir perdu pied avec la réalité. Ses doigts jouent avec la clé du bateau et le flotteur jaune fluo. Je n'ai qu'une envie : serrer tout le monde dans mes bras jusqu'à ce qu'ils étouffent.

« Est-ce que tu aurais fait la même chose pour moi ? finit par demander Paule.

— Oui. »

J'ai répondu sans hésiter.

Elle se jette sur moi et glisse sa tête sous mes aisselles, sous mes os.

« Je ne veux pas partir. Je veux rester avec vous. Pour toujours. »

Mes bras se resserrent autour d'elle et je lui murmure, dans l'oreille, en soulevant délicatement une mèche de ses cheveux :

« Moi aussi. »

13

La minute d'après, la voiture repart, lentement, sans se presser, sur la petite route du port. On peut déjà apercevoir un peu plus loin les mats nus qui dansent paisiblement derrière de quelconques toits gris. C'est un vendredi matin comme il y en a eu tant d'autres ; simple et chaleureux malgré le froid, plein à ras bord de calme. Nous n'allons sans doute croiser personne. Le port sera désert. Un marin au visage cuit par le soleil nous saluera puis se plaindra de la présence de Parisiens sur son océan. Quelques têtes apparaîtront aux fenêtres. Nous serons piqués de regards mauvais par des vieilles femmes habillées de noir. Nous monterons sur le bateau, nous quitterons la terre ferme, lentement, sans nous presser, sur la petite route de la mer. Nous offrirons à Nicolas les funérailles qu'il voulait.

Le van s'engage dans le dernier virage avant le port et Damian pile sec.

« Merde. »

Un peu plus loin, garée devant l'entrée du village le plus pittoresque de la presque-île, une voiture de gendarme bloque l'accès.

« Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait ? »

Charlotte le dit non pas sur le ton de la défaite, mais plutôt avec l'entrain d'une chef d'escouade, prête à tout pour gagner la bataille et, potentiellement, la guerre. Dans ses yeux brille cette lueur de meneuse que j'aime tant, prête à fendre la nuit armée de sa seule baïonnette.

Paule prend la parole.

« Et si j'essayais de... de faire diversion ?

— Comment ça ?

— Le gendarme doit être quelque part : soit au bistrot qui fait face au port, soit dans une maison. Il faut le... localiser avant qu'il ne nous localise.

— Ou alors il est juste là par hasard et ne sait pas qu'on est sur la presque-île. Tu crois vraiment qu'ils ont collé un gendarme dans chaque port ? Ce sont des flics hein, pas des prostituées.

— Ils s'en doutent. Ils ont rendu visite à mes parents hier. Mon père n'a rien dit. »

Damian en profite :

« Tu vois qu'ils t'aiment bien.

— Ce n'est pas une preuve.

— Ils ont menti à la police pour toi !

— Peut-être qu'ils ont eu peur.

— Ou bien ils t'aiment fort, Stan. Voire les deux en même temps, ils ne sont pas exclusifs. »

Charlotte lève la main pour nous faire taire.

« Il s'en va. »

Un gendarme d'une quarantaine d'années grimpe dans son véhicule sans même la déverrouiller ; l'avantage de vivre sur la presque-île. Après une minute insoutenable où la voiture bleue ne bouge pas d'un iota, Charlotte soupire.

« Il va faire le guet toute la journée devant ce putain de port. Comment on va faire ? »

C'est alors qu'il démarre.

Dans le van, nous poussons un immense cri de joie. Le véhicule fait demi-tour sur la place devant le port, disparaît un instant de notre champ de vision avant de réapparaître. Il roule dans notre direction.

« Oh putain de merde. »

Damian démarre le moteur de Cyprienblitzkrieg.

« Ne le regardez pas. Fixez devant vous. Ne faites aucun geste brusque.

— C'est un gendarme, pas un dinosaure, Damian. Sa vision n'est pas basée sur le mouvement.

— On se tait. On se tait. On se tait ! »

Le gendarme nous fait un appel de phare. Je vomis mentalement mon petit-déjeuner. Il s'arrête juste à côté du van. Sa vitre se baisse, Damian l'imiter immédiatement.

On aurait dit qu'il sortait tout droit d'un vieil almanach : joues roses, au nez épaté attaqué par l'alcool, moustache bien sale sur la lèvre supérieure.

« Vous allez en mer aujourd'hui ? »

Damian déglutit l'équivalent de l'Orénoque.

« Ouais, m'sieur l'agent. »

Il prend une voix bien niaise, genre Gavroche dans *Les Misérables* (la comédie musicale américaine, pas la novélisation).

« Faites attention, on a perdu un bateau cette nuit. La mer est traître ce matin. »

Charlotte penche sa tête et sur un ton hyper aigu, demande :

« Des victimes ?

— Malheureusement, oui. Bonne journée à vous. »

Il fait un signe de la main et il repart, tranquillement, sans se presser, etc..

Une dizaine de voiliers flottent mollement dans le port, à peu près tous les modèles et toutes les tailles.

Le bateau d'Éric se trouve juste à côté d'un catamaran de compétition arborant une poignée de marques. Quelques semaines plus tôt, au téléphone, ma mère m'avait parlé de l'évènement de la saison : le gagnant d'une coupe quelconque était venu passer l'hiver ici et son arrivée avait été célébrée. Les noms importaient peu, mes parents avaient a-do-ré voir le catamaran rentrer dans le port. Ils l'avaient trouvé si gracile, on aurait dit qu'il ne touchait même pas l'eau. Au téléphone, j'avais senti que sa voix tremblait un peu ce qui avait provoqué en moi l'habituelle sensation de culpabilité et d'énerverment. Il y avait un éléphant dans la pièce, et il faisait la taille d'un petit pays.

Malgré toutes ces années passées à Saint-Pierre, je n'avais jamais été attiré par la mer. J'avais, comme les autres membres du groupe, fait des « camps de voile. » J'y avais appris le minimum vital et tout oublié aussi vite. De nous cinq, Nicolas et Charlotte aimait le plus cette activité et partaient parfois un week-end entier faire « un tour » quoique le concept de tour ne me paraît pas très adéquat pour qualifier deux jours au milieu de l'océan. Je préférais largement m'enfermer chez moi avec Damian, Paule, et nos jeux. Mais ces moments de liberté se trouvaient être pour nous des pauses nécessaires pour mieux se retrouver par la suite.

« Tu me files un coup de main ou tu vas continuer à fixer l'horizon en marmonnant ? »

Paule me regarde avec cette éternelle interrogation sur le visage : est-ce que j'étais avec eux ou non ? Elle rajoute :

« C'est lourd. »

Et je prends conscience qu'elle tente de sortir Nicolas du coffre, seule.

Je saisiss immédiatement un coin de la couverture et je la passe par-dessus mon épaule. Je déplace mon poids sur mes jambes et puis à mon signal nous parcourons les quelques mètres qui nous séparent du port. Le corps de notre ami roule dans le tissu. On dirait un hamac.

Comme sur le hamac.

Paule me demande quelque chose que je n'entends pas. Devant nous, Damian et Charlotte grimpent dans le bateau, dégageant le passage et scrutant l'horizon comme deux mangoustes. Quelques feuilles mortes et des traces de flaques séchées nous rassurent tout de suite, Éric n'utilisait pas son voilier régulièrement et n'allait probablement pas se rendre compte de son absence avant au moins six mois.

« Avec un peu de chance, il a même oublié son existence, suggère Damian.

— Il a un sixième sens avec l'argent. Il saura. Il saura forcément qu'il aura disparu.

— D'ailleurs..., je tente, maladroitement. On fait comment ? »

Ils me regardent.

« Ben, c'est là que ton imagination rentre en jeu, non ?

— Oui, Stan, on te rappelle que c'est toi qui as eu l'idée de départ... »

Je cherche une répartie pendant une seconde, puis un contre-argument et finalement je décide de déclarer forfait.

« Je réfléchis là, deux secondes. »

D'un coup sec, Damian ouvre la porte menant à la petite pièce habitable.

« Les Vikings utilisaient une flèche enflammée pour démarrer l'incendie. Mais je pense que personne ici n'est capable de faire ça.

— Et puis on va pas foutre le feu au bateau depuis le port.

— Alors on... »

Je me mets à tourner sur le pont. Nico est allongé à côté de nous, là, sur le sol blanc recouvert d'une texture antidérapante. Damian, dans le quart, fouille dans un tiroir. Charlotte et Paule me fixent.

« Damian ?

— Ouais ?

— Y'a un truc qu'on pourrait brûler en dessous ? »

Charlotte hoche la tête, les doigts pressant l'arête de son nez.

« Bonne idée... On fout le feu au bateau et puis nous, on...

— On prend le zodiac. »

Le long de la coque, un petit bateau jaune pétard mouillait peinard.

« C'était la meilleure idée qu'on a. Écoutez... On allume le corps et puis on se barre en zodiac avant que... »

Je pousse un gros soupir.

« Franchement, je ne pensais pas que ça serait aussi compliqué. Dans ma tête. »

Charlotte s'avance vers la porte du quart.

« Damian, regarde sous l'évier... Il doit y avoir une lampe à huile et une recharge... »

Et après dix secondes de bordel qu'on secoue et qu'on renverse...

« Trouvé ! »

Damian réapparaît, tenant dans la main un litre de combustible pour lampe à huile.

« Bon. Je crois qu'on a tout ce qu'il faut. »

Difficile de résumer les dix minutes autrement que par la phrase : « moment gênant où quatre adultes tentent de se souvenir de leur enfance. » On était à peu près partout, en train de détacher la corde, de lancer le moteur, de vérifier les écoutilles (impossible de se souvenir pourquoi) et finalement de faire un peu de café, au cas où.

Damian nous remonte des grosses tasses en plastique qui fument dans l'air du matin.

« Bordel, Damian. Ce café est dégueulasse. Il a un goût de... »

— D'eau de vie. De cerise. Y'a pas d'eau alors...

— C'est atroce », commente Charlotte.

Paule termine sa tasse et la lève au-dessus de sa tête.

« Mes félicitations au chef !

— Alcoolique. »

Paule éclate de rire.

« Pas du tout, Charlotte. On se rappellera qui de nous deux se trimballe une bouteille de vodka dans son sac à main... Mais si tu ne veux pas de ta tasse, je peux te débarrasser. »

Obligée de sourire, Charlotte prend une inspiration et boit son café cul sec.

« Atroce, atroce, atroce. Pire que la vodka de tout à l'heure.

— Tu l'as ramenée, hein ?

— Ouais, t'inquiètes. »

Je tape dans mes mains.

« Bon. On est prêt à partir ?

— Oui, capitaine Stan !

— La grand-voile est souquée, capitaine ! »

J'ajuste mon grand chapeau imaginaire et je pointe la ligne d'horizon, au-dessus de la mer. Le seul nuage du ciel s'y trouve, noir, étrangement compact.

« En avant tout !

— Un discours !

— On aurait dû emmener une bouteille de champagne... »

Je m'éclaircis la gorge.

« Ô vaillante embarcation, Ô douce *Jessica*, nous voilà enfin partis sur cet océan intrépide. Que notre voyage soit sans encombre et sans dangers. Nous venons en paix ! Nous venons rendre justice à notre ami ! »

Charlotte, à la barre, lance le moteur et le voilier quitte paisiblement le port, crachotant derrière lui un remous gargouillant. On aurait dit ces miniatures que l'on voit parfois dans les fontaines des grands parcs. Nous faisons face à l'immensité bleue que le ciel commençait à éclairer, touche après touche, comme un génial peintre procrastinateur. Le vent souffle dans nos cheveux. Les embruns salés pénètrent nos narines. Le *Jessica* frotte le catamaran et le raye lentement, mais sûrement, d'un bout à l'autre de la coque. Le crissement, un son suraigu et insoutenable, fait hurler Damian.

« Merde, Charlotte ! Fais gaffe !

— Je fais de mon mieux. Je n'ai pas piloté ce tank depuis des siècles.

— Fais gaffe à la digue...

— Non, mais ça va ! Je suis pas abrutie non plus ! »

Mais tout le monde se mord la lèvre. Ma main accroche le bastingage. Damian préfère rentrer dans le quart. Le voilier prend la direction de la sortie du port, mais une force incompréhensible nous pousse vers la digue... Le vent peut-être ? La simple maladresse de

Charlotte ? Le destin ? Difficile à savoir. Elle insiste sur la barre, le bateau s'incline légèrement, mais ne change pas de cap. Je me racle la gorge, très doucement.

« Je sais.

— Charlotte...

— Je sais !

— La digue...

— Oui, je l'ai vue, merci Stan. »

Paule rejoint Damian en bas. Je m'approche de Charlotte et jette un œil, l'air de rien, vers le tableau de commande.

« Ça tourne mal..., jure-t-elle entre les dents.

— Ouaiip.

— Je suis à fond là.

— Ouaiip.

— Je tourne la barre pourtant. Pourquoi ça va pas là où je lui dis d'aller ?

— C'est toi qui as le pied marin. »

Elle ralentit le moteur très légèrement, ce qui n'empêche pas la situation d'empirer et le bateau de prendre très clairement la direction de la pierre noire de la digue. Le petit phare rouge nous tend les bras, prêt à nous accueillir.

« Ah, non, je sais. »

Elle abaisse trois boutons et remet les gaz.

« Éric me cassait sans arrêt les couilles avec ça... Un petit défaut de l'hélice. »

Son petit rire ne nous sauve pas. Le bateau se remet lentement dans l'alignement de la sortie du port et je fais taire le hurlement qui résonne dans ma tête. Et au moment où nous passons les phares, je pose ma main sur l'épaule de mon amie :

« Franchement Charlotte, je n'ai pas douté de toi une seule seconde. »

Et aux autres cachés dans la coque :

« C'est bon, vous pouvez sortir. On n'est pas mort. »

Paule et Damian refont surface. Le bateau prend encore davantage de vitesse et une sensation grisante nous fouette le visage. J'ai beau ne pas adorer la mer, ces premières minutes loin de la terre restent les plus belles. Elles portent en elles un charme unique qui me fait immédiatement comprendre ces personnes qui se lancent seules dans des voyages, d'un bout à l'autre bout du monde. Je vois même, pour la première fois, l'intérêt de la solitude, des heures à n'avoir personne à qui parler, aux minutes qui s'écoulent uniquement pour soi et pas pour une ville ou une société. C'était le seul moyen de sortir du système, peut-être, même s'il faut toujours, finalement, revenir à terre.

« Oh merde. »

La voix de Paule nous fait nous retourner. Elle pointe le port au loin où trois voitures de la gendarmerie se garent en trombe, leurs lumières bleues tournoyantes entre les deux phares de la digue.

14

« On fait quoi ? »

Aucune hésitation, aucun doute, je réponds immédiatement à Charlotte.

« On continue. On avance.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'au bout.

— Non, mais Stan, littéralement. On va jusqu'où avec le bateau ? »

Je cherche un point de repère. D'un côté, la terre, lointaine. Les maisons sont discernables, ainsi que quelques voitures si l'on plisse des yeux. De l'autre : l'horizon, entier, total, un peu terrifiant quand même. La fin du monde. Franchement, on se moque des gens qui pensent que la Terre est plate, mais lorsque l'on contemple cette flaue de vide... Je préfère me retourner et laisser tout ça derrière moi ; la physique médiévale, la philosophie de la mer, Thalassa présentée par Nietzsche.

Mal au bide.

« La côte sauvage. »

Charlotte change de cap et nous laissons un instant la presque-île dans notre dos. La mer sublime clapote. Le voilier se soulève légèrement, retombe sans précipitation. Le soleil réapparaît tout juste au-dessus du continent. Orange et mûr, il peine à décoller.

« On se mettra en face de la plage...

— Celle des feux de camp ? Bonne idée.

— Nico aurait adoré y revenir.

— C'était sans doute son endroit préféré de la côte... Voire de la presque-île... »

Voire de France. Voir de la Terre. Voir de l'univers. Une douleur dans la poitrine m'empêche de réagir. Charlotte renifle bruyamment. Quelque chose la dérange. Elle pleure en silence de grosses larmes qui coulent, sans tristesse.

« Ça fait bizarre d'utiliser le passé. Je ne m'y fais pas.

- Personne ne s'y fait, dis-je. On l'utilise depuis deux jours pourtant. Sans vraiment s'en rendre compte, sans y penser.
- J'ai envie de ne plus penser. Juste ça. M'arrêter de penser.
- Faisons-le. »

On se tait. La côte sauvage apparaît sur notre droite. La lumière frappe par derrière les arbres et les maisons, jetant sur la plage des ombres immenses. Elles s'étendraient presque jusqu'à nous si elles en avaient la force. Le soleil, grandiose, mettait la misère à celui de la Moselle. Nos funérailles s'annonçaient grandioses. Rien à voir avec celles d'Élise. Rien à voir avec ce bâtiment déprimant et ce papier peint horrible. Ces noeuds, ces colombes, ces rameaux.

Je prends la main de Charlotte. Elle murmure :

« Je suis bien. »

Je me sens bien aussi. Ma gorge se resserre, m'empêche de parler.

Le ronronnement du bateau se calme à mesure qu'il s'approche de la plage. Ici, nous avons fait des dizaines de feux de camp à dix, à quinze, à vingt ans. Liste des activités faites en ce lieu : boire, manger, chanter, fumer, danser, embrasser, dormir, pleurer, rire, jouer au Uno, imiter un loup, faire semblant d'avoir peur, avoir peur, faire peur, se faire peur, se raconter des histoires (liste non contractuelle).

Dans ma valise...

C'était une plage comme les autres, à l'accès difficile : on y arrive par un petit chemin coincé entre d'étroites maisons à trois étages. Les pierres grises, les volets fermés, les ronces qu'un employé municipal arrachait deux fois l'an étaient des serrures, des verrous dont nous seuls avions les clés. Plus bas, au bord de l'eau, on se sentait coupé du monde alors que la route passait à vingt mètres de là. Les rochers cassaient les vagues et offraient une protection au courant. La falaise noire sur la gauche coupait du vent et bloquait les regards indiscrets. Nos sacs de couchage se remplissaient et se vidaient. Nous urinions dans un petit bassin d'eau de mer, à quelques mètres de là. Les crabes nous observaient, sans rien dire.

Moi à Nico :

« Dix balles qu'il te mord la bite si tu t'approches trop près.

— Dix balles qu'il n'arrive pas à mordre ton micropénis. »

Qu'est-ce qu'on était cons. Sérieusement, qu'est-ce qu'on pouvait dire comme bêtises, comme idioties, comme stupidités. C'est fou comme le cerveau, cette incroyable machine qui construit des avions et des fusées et écrit des livres sur sa potentielle non-existence,

échafaude l'idée que nous vivons dans une cave, que notre inconscient contrôle notre corps, et aussi se complaît à écrire « prout » sur une table de cours de géo de madame Pasquier. C'est dingue comme Nico et moi nous aimions faire les abrutis. Dire des horreurs. Crier juste pour faire sursauter les gens. Avec le recul — avec le recul, j'écris comme un vieux —, j'imagine qu'on a dû rendre des gens fous. Je me suis demandé si lui et moi n'avions pas été un seul tueur en série dans une vie antérieure et que nous avions été réincarnés dans deux individus pour limiter les risques et, pas de pot, on avait été voisins et dans les mêmes classes. Quand j'avais proposé l'idée à Nicolas, il avait hurlé le déjà fameux « pipi culotte. » Mais je pense que ce n'était pas une blague, que je ne riais pas vraiment. C'était une croyance un peu magique. On soufflait dans les cartouches de jeux vidéo. On plissait les yeux pour voir l'image cryptée de Canal+. Et on était des jumeaux.

Malades. Tordus. Fous. Des gamins... Juste des gamins.

La plage nous fait face. Charlotte coupe le moteur. Soudainement, nous apprécions le silence de la mer. Au loin, un tanker glisse sur l'horizon, sans un bruit. Un oiseau au-dessus du voilier fait un tour et puis s'en va, sifflant une courte mélodie.

« J'ai... j'ai préparé quelque chose. »

Je sors de ma poche un petit carré de papier plié. Tout le monde se regroupe autour de Nico. Damian retire la couverture. Le visage de notre ami a pris un coup. Il est gris, terne, éteint. Quelque chose a changé. J'ai un haut-le-cœur. Paule ordonne sèchement :

« Remets-lui la couverture. »

Damian obtempère. Il tremble. Paule se met à pleurer, doucement. On se rapproche tous les quatre, on ne fait qu'un. Je déplie le papier.

« J'ai écrit ça dans le train en venant... Élise m'avait demandé de dire quelques mots... Ce qui est un peu stupide quand on se souvient de mon discours à ton mariage. »

Je me gratte la gorge. Charlotte me tient le bras.

« Nicolas. Cette lettre a été la plus simple à écrire de toute ma vie. Depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrés jusqu'à notre dernière discussion, j'ai aimé et adoré chaque seconde de notre amitié. C'est une chose rare et inestimable que ce lien qui nous unit, quelque chose qui n'est ni sacré par une cérémonie ni ratifié par un document officiel. Et pourtant... »

Je m'arrête. Je n'ai pas pu continuer dans le train, je me suis arrêté comme ça, incapable de continuer sans insulter Élise, sans cracher sur ses parents, sans en vouloir à la Terre entière.

« C'est tellement nul ce que j'ai écrit. Je suis incapable de... de traduire ce que je ressens avec des mots. Le stylo n'a aucun style. »

Damian me broie la main.

« Dis-le, alors.

— Ça n'a pas grand intérêt. Rien ne sera plus comme avant. Nico, sans toi, rien ne sera plus comme avant. »

Je pleure. On pleure tous. Damian me passe la petite bouteille d'essence et j'asperge la couverture de Nicolas avec. Le tissu orange s'assombrit par endroits. Je sors mon briquet de ma poche et j'allume un bout de son linceul. En un instant, la couverture s'enflamme.

« C'est beau, » dit Charlotte, le menton tout écrasé, tout plissé, prête à éclater en sanglots. Même constat chez Damian et Paule. Je garde vaguement mon calme. Le vent souffle un peu, attise les flammes.

On recule d'un pas et tout semble se calmer.

Charlotte me propose de remettre encore un peu de combustible. J'obtempère. La couverture commence à se tordre, immense feuille de papier qui se compresse sous l'effet de la chaleur. Je verse encore une petite goutte. Le bouchon m'échappe des mains au moment où je tente de le remettre en place. C'est tout le contenu de la bouteille qui se répand et qui s'embrase. Mon lance-flammes improvisé asperge toute le pont et la voile repliée. Une partie du liquide atterrit dans le quart.

On recule encore.

« Merde. »

Paule a à peine dit ces mots qu'une colonne de flammes s'échappe d'une des écouteilles du pont. Les flammes sont venues lécher les vieux coussins du quart, un rideau en plastique, les torchons accrochés à la poignée d'un tiroir. On reste tétonisé, le dos contre la barre.

« Bordel. Il est fait en quoi ce bateau ? »

On fait un dernier pas en arrière. Le pont entier brûle.

« On devrait monter dans le zodiac, non ?

— Ouais. »

On tire la corde vers nous, le petit bateau vient vers nous.

« Accélérez, putain. »

Tout le voilier produit de drôles de sons, des craquements, des lamentations, des hululements. On arrive enfin à coller le zodiac contre la coque et on y monte, les uns après les autres. On tremble. Je donne un grand coup de pied et on s'éloigne.

Dès deux mètres, on sent soudain la différence de température. Nos visages chauffent encore. On se regarde, on est rouges, brûlants.

À cinq mètres, la corde se tend d'un coup. On revient lentement vers le voilier en flammes.

« Ça brûle vraiment bien ces saloperies.

— Sans doute l'essence. Ça va bientôt se calmer.

— Nicolas aurait sans doute trouvé ça hil... »

Le Jessica explode.

Le choc nous renverse. À peine le temps d'essayer d'attraper quelque chose que je bascule dans l'eau. Elle est froide. Elle colle. Elle est lourde. Elle me sale immédiatement la bouche. J'entends Charlotte qui m'appelle. Je remonte à la surface. Les trois autres se trouvent dans l'eau, accrochés au petit canot pneumatique. Le mât du voilier grince et se détache entièrement. Il s'effondre à quelques mètres de nous. Damian hurle.

« Mais bordel, il est en sapinette ou quoi ? »

Quelque chose craque à l'intérieur du bateau. Le métal ou le bois cède.

« Faut qu'on rejoigne la plage. On n'a pas le choix. »

Charlotte a raison : le canot pneumatique siffle légèrement. La corde se tend davantage. Le voilier commence à sombrer dans un glouglou macabre.

« Dans cinq minutes, le voilier est à dix mètres de fond et nous avec. »

Charlotte retire son pull.

« Faut nager léger. »

Et de sa plus belle brasse, elle s'élance vers la plage. Damian la suit, dans un mélange étrange de brasse et de dos crawlé. Paule me regarde.

« Tu sais que je suis très nulle en natation.

— Je sais.

— Et tu sais que j'ai une peur panique des raies mantas.

— Je sais.

— Qui peut aimer une raie manta putain, on dirait un aspirateur avec une lance au bout du cul !

- Calme-toi, Paule.
- Tu ne vas pas me laisser ici, hein ?
- Non. Regarde-moi dans les yeux. Il n'y a pas de raie manta ici.
- Oui, on est en Bretagne.
- Voilà. Et tu es venu cinq mille fois sur cette plage.
- Oui, on est en Bretagne. »

Obligé de rire.

« Alors prend ma main, viens. Lâche le canot.

— Je ne peux pas.

— Comment ça ?

— Elle est coincée. »

Je nage vers elle.

« Paule, elle n'est pas coincée, tu dois juste... lâcher le canot.

— Ah.

— Lâche-le. Tout t'ira bien.

— Je panique, Stan. Je panique. Dis-moi que ça va bien se passer.

— Je viens de le te dire. Ça va bien se passer.

— Dis-moi que je ne risque rien.

— Tu ne risques rien. Regarde les deux autres : ils sont déjà à mi-chemin.

— Dis-moi que tu ne vas pas me laisser... pas comme Nico. »

Je la prends dans mes bras.

« Paule. Prends ma main et viens avec moi. Je te promets que ça se passera bien. Je te promets que je ne te laisserais pas te noyer. Je te promets de ne pas te laisser tomber comme Nicolas.

— Tu ne me laisseras jamais ?

— Jamais.

— Promis ?

— Promis, juré, craché. »

Je crache dans la mer.

Paule semble convaincue. Elle lâche enfin le canot pneumatique. On fait quelques brasses en direction de la plage. Le bruit des flammes s'estompe. Je n'entends plus que ma respiration et celle de Paule, le clapotis des vagues, des sirènes au loin. Et nos cœurs qui battent sous l'eau glacée.

À mi-chemin, je me retourne. Paule arrête de m'agripper le bras et elle patauge ; elle ne s'arrêtera pas avant d'avoir touché terre. Dos à la terre, j'observe le voilier qui sombre. Un morceau de couverture orange quitte le pont, flotte un instant dans les airs et retombe dans l'eau sans faire de bruit. Il coule aussitôt. Je reste là un instant, un tout petit moment. Je ne sens plus mes doigts de pied. Je suis transi de froid. Je dis adieu une dernière fois à mon ami, mon frère, mon âme sœur.

« C'était quand même de très belles funérailles vikings, hein Nico ? »

15

Les gendarmes nous cueillent sur la plage.

Au bout de trois minutes, on se retrouve chacun assis dans un fourgon, avec une grosse feuille de papier cadeau doré autour des épaules. Ça crisse quand on bouge. On est de vrais survivants, des rescapés. J'ai toujours rêvé d'en avoir une. Un rêve exaucé de plus. Ils nous servent du café brûlant apparu comme par magie d'une des voitures et le brigadier en charge de l'enquête vient nous voir, les uns après les autres. Il explique des choses, raconte des trucs, détaille des machins, précise des détails. Il aurait pu me parler avec une grenade dégoupillée dans la bouche que ça n'aurait pas fait de différence ; je n'ai rien écouté. Je regardais la plage en contrebas, et la mer.

Au bout d'une demi-heure, une voiture arrive. Logo de gendarmerie, mais un modèle très récent et confortable. Élise s'échappe du véhicule et marche le long de la route en nous évitant. Elle regarde elle aussi le bateau. Toujours dans la voiture, comme piégée, la mère de Nicolas, qui tient dans ses bras Cosette. Le brigadier s'approche d'Élise, ils échangent quelques mots et là, elle se tourne vers nous. Elle nous fixe, sans bouger. Un siècle passe, très lentement. Puis, comme guidée par une voix nichée sur son épaule, elle s'approche de sa belle-mère et caresse mécaniquement le chien. Elle dit quelques mots. Tourne autour de la voiture. Boit un peu d'eau minérale d'une bouteille. Elle me fait penser à ces entrées de boxeur ; poings levés, cape avec fourrure sur les épaules, encore en échauffement, mais aussi une parade, un moyen de défense, un avertissement, une armure de pacotille qui reconforte. Une cloche sonne quelque part en dehors de notre monde, elle s'approche des fourgons.

Le hasard (ou bien un gendarme doté d'un sens hyper-pointu pour la scénographie) a positionné les fourgons de telle manière qu'Élise doit passer devant Paule, Charlotte et Damian avant de m'approcher. Elle ne leur adresse pas un mot et personne n'ouvre la bouche. Les yeux sont baissés. Ils n'ont aucune importance.

Ce n'était pas compliqué, elle avait décidé que j'étais le leader et le coupable. Elle monte dans mon fourgon, s'assoit sur un petit strapontin et bloque sa respiration. Derrière elle, la mer. Deux bateaux de la gendarmerie tournent autour de la coque du voilier qui flotte, retournée. Quel matériau avait été utilisé pour produire une embarcation d'aussi mauvaise qualité ?

Elle ouvre enfin la bouche. Sa voix, épuisée, éraillée, me ronge les oreilles. Elle a pleuré, ça s'entend. Elle a crié aussi. Elle a sans doute vomi. En tout cas, c'est ce que j'aurais fait. Elle me demande : « Pourquoi ? » et avant que je puisse répondre, elle me gifle. Elle plonge ses

yeux dans les miens : « Pourquoi ? » et me gifle une nouvelle fois, encore plus fort, cette fois avec une vraie colère, palpable, impeccable, maîtrisée... Élise dans toute sa splendeur. Elle a préparé cette mise en scène, je le sais.

« Je sais que tu ne m'aimes pas. Tu m'accuses d'avoir volé ton meilleur ami. Tu me reproches de l'avoir exilé au fin fond de l'Alsace. Et j'accepte tes critiques et tes insultes, comme je l'ai fait depuis le premier jour. Ces soirées à t'écouter parler. Ces nuits à supporter vos débats débiles, vos dessins animés, vos jeux vidéo, vos souvenirs de merde... J'étais prête à tout. »

Elle respire enfin. La première fois depuis qu'elle s'est installée dans le fourgon.

« Mais de quel droit ? Comment oses-tu voler son corps ? Comment oses-tu faire ça ? À moi ? À ses parents ? À Nicolas ? »

C'est maintenant ou jamais. Je la regarde dans les yeux et je maintiens le contact, malgré la douleur, malgré sa violence. Deux soleils immenses.

« Nico ne voulait pas de cet enterrement.

— Il te l'avait dit ?

— Oui.

— Quand ?

— Quand on était plus jeune.

— Quand ?

— Il y a des années.

— Avant de me connaître ?

— Oui.

— Il avait demandé quoi exactement ?

— Il voulait des funérailles vikings. Partir sur un drakkar enflammé avec ses biens les plus précieux.

— Quoi d'autre ?

— Rien. Il en parlait souvent quand on était plus jeune.

— Quand ?

— Je ne sais plus.

- La fac ?
- Non, avant.
- Le lycée ?
- Avant.
- Le collège.
- Oui. Ça a commencé au collège.
- Il en parlait souvent ?
- Oui.
- Il t'a demandé de le faire ?
- Pas vraiment. C'était un souhait. »

Elle sort un mouchoir de sa poche et se nettoie le nez. En rangeant le papier froissé, elle me prend la main. Ce que je prends pour un geste tendre est une menace. Une violence de plus.

« Écoute-moi bien. Je vais remonter dans cette voiture et partir loin. La prochaine fois que tu me verras, ce sera dans un tribunal. Moi... Moi, je serais dans la salle d'audience, derrière une table et toi derrière une vitre épaisse avec deux flics à tes côtés. Deux types avec des sales gueules. J'espère qu'ils te feront trébucher quand tu sortiras de la petite fourgonnette. Yaura ta caricature dans les journaux, griffonnée. On ne reconnaîtra pas ton visage. Tu seras personne. Tu comprends ? »

Je hoche la tête.

« Je ne veux plus jamais te revoir. Plus jamais. Tu ne verras jamais le bébé de Nicolas. Tu ne verras jamais son enfant, son visage. Tu ne connaîtras jamais son prénom, son sexe. Est-ce que tu comprends ? »

Et comme je ne réponds pas, elle me serre la main, me plantant ses griffes dans ma peau.

« Réponds !

- Oui !
- Avant de partir, j'ai besoin que tu me dises pourquoi tu as fait ça.
- Je te l'ai déjà dit, Nico...

— Je ne te parle pas de ça. Pourquoi toi tu l'as fait. Pourquoi tu as entraîné tes amis dans cette histoire débile ? Pourquoi tu as coulé un bateau à la con et menti à tes parents ? »

Je prends une grande respiration et je dis :

« Je l'ai fait pour Nico. »

Elle détourne le regard, lâche ma main, sort du fourgon, s'éloigne rapidement. Ses pas dans le sable sont déterminés, mais elle est à bout de souffle. Il ne reste plus rien en elle. On a toujours envie de comparer les femmes à des animaux femelles, qui souvent dans le règne animal montrent plus de férocité et de puissance que les mâles. Mais c'est une idée de merde. À ce moment précis, Élise était un vieux lion de la savane, décharné, en train de crever seul, loin de son harem.

Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ?

Qu'elle représentait tout ce qui me dégoûtait dans le monde ? Qu'elle était le symbole parfait d'une vie rangée et chiante, d'une société obsédée par les femmes au foyer qui préparent des tartes aux pommes pour leurs maris et les hommes qui conduisent des Renault Scénic en revenant de chez leur maîtresse ?

Nicolas était l'inverse de tout ça et il méritait mieux que de finir quatre pieds sous terre, en Moselle, en Alsace ou même sur la presque-île. Il méritait d'être emporté par le vent. Il méritait d'avoir pour toujours quinze balais et s'effondrer à côté de moi après avoir descendu une bouteille de vodka. Je méritais de le sentir contre ma cuisse et de me dire que c'était le plus beau soir de ma vie. Rien à foutre d'avoir l'air d'être un gamin pourri gâté, je le suis, il l'était et nous le sommes tous.

Le simple fait de l'écrire... je comprends. Je m'entends désormais.

Élise remonte dans la voiture des gendarmes. Ils démarrent presque immédiatement. En passant devant nous, Cosette aboie par la fenêtre à peine entrouverte.

« Une dernière clope et on y va ? »

Le type en uniforme me tend une cigarette. Il semble à bout, presque soulagé de nous voir à l'arrière des fourgons, grelottant de froid. Il a sur la gueule un petit sourire étrange. Je ne sais pas comment le prendre.

« Merci... Je peux la fumer avec les autres ? »

Il hésite, baisse les yeux, hoche la tête et je me lève. Tous les quatre, avec nos couvertures de survie craquelantes, nos pieds nus, nos cernes, nos clopes, notre fatigue, notre passé. Au large, à bord d'un bateau de la gendarmerie, un plongeur se laisse tomber en arrière dans l'eau. Paule me prend la main. Je la serre.

Tout ça n'a aucun sens.

Fin.